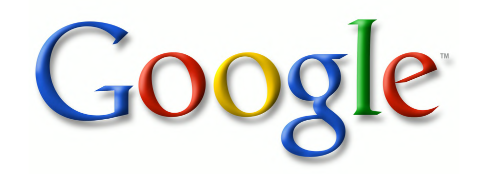





LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY




LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 67.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,

DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

Restés au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

DRAMES. — TOME II.



A PARIS,

CHEZ MME VEUVE DABO,

A la Librairie Stéréotype, rue Hautefeuille.

1822.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DU THÉATRE
DES AUTEURS DU SECOND ORDRE.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

Q.

R.

S.

T.

V.

Z.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

EUGÉNIE,

DRAME,

PAR CARON DE BEAUMARCHAIS,

Représenté, pour la première fois, le 25 juin 1767.

Une seule démarche hasardée m'a mise à la merci de tout le monde.

EUGÉNIE, acte III, scène IV.

(Pour l'intelligence de plusieurs scènes, dont tout l'effet dépend du jeu théâtral, j'ai cru devoir joindre ici la disposition exacte du salon. Aux deux côtés du fond, on voit deux portes : celle à droite est censée le passage par où l'on monte chez madame Murer; celle à gauche est l'appartement d'Eugénie. Sur la partie latérale du salon à droite, est la porte qui mène au jardin; vis-à-vis à gauche, est celle d'entrée par où les visites s'annoncent. Du plafond descend un lustre allumé; sur les côtés sont des cordons de sonnettes dont on fait usage. Cette vue du salon est l'aspect relatif aux spectateurs. En lisant la pièce, on sentira la nécessité de connoître cette disposition des lieux que j'ai indiquée en partie dans le dialogue de la première scène.)

HABILLEMENT

DES

PERSONNAGES,

SUIVANT

L'ÉTAT DE CHACUN EN ANGLETERRE.

LE BARON HARTLEY, vieux gentilhomme du pays de Galles, doit avoir un habit gris et veste rouge à petit galon d'or : une culotte grise, des bas gris roulés, des jarretières noires sur les bas, de petites boucles à ses souliers carrés et à talons hauts, une perruque à la brigadière ou un ample bonnet; un grand chapeau à Ragotzi; une cravate nouée et passée dans une boutonnière de l'habit; un surtout de velours noir par-dessus tout l'habillement.

LE COMTE DE CLARENDON, jeune homme de la cour; un habit à la françoise des plus riches et des plus élégants : dans les quatrième et cinquième actes, un frac tout uni à revers de même étoffe.

MADAME MURER, riche veuve du pays de Galles; une robe angloise toute ronde, de couleur sérieuse, à bottes, sans engageantes, sur un corps serré descendant bien bas; un grand fichu carré à dentelles anciennes, attaché en croix

sur la poitrine; un tablier très long, sans bavette; avec une large dentelle au bas; des souliers de même étoffe que la robe; une barrette angloise à dentelles sur la tête, et par-dessus un chapeau de satin noir à rubans de même couleur.

Eugénie; une robe angloise toute ronde; de couleur gaie, à bottes, comme celle de madame Murer; le tablier de même que sa tante; des souliers blancs, un chapeau de paille doublé et bordé de rose; une barrette angloise à dentelles sous son chapeau.

Sir Charles; un frac de drap bleu de roi à revers de même étoffe, boutons de métal plats, veste rouge croisée à petit galon; culotte noire, bas de fil gris; grand chapeau uni, cocarde noire; les cheveux redoublés en queue grosse et courte; manchettes plattes et unies.

M. Cowerly, capitaine de haut bord; grand uniforme de marine angloise; habit de drap bleu de roi à parements et revers de drap blanc, un galon d'or à la mousquetaire; veste blanche, même galon; double galon aux manches et aux poches de l'habit; bouton de métal en bosse unis; grand chapeau bordé, cocarde noire fort apparente; cheveux en cadenettes.

Drink; habit brun à boutonnières d'or, et à taille courte, fait à l'angloise.

Betsy, jeune fille du pays de Galles; une robe angloise de toile peinte toute ronde, à bottes,

très-petites manchettes; fichu carré et croisé sur la poitrine; tablier de batiste très long, barrette à l'angloise sur la tête; point de chapeau.

PERSONNAGES.

Le baron Hartley, père d'Eugénie.

Le lord comte de Clarendon, amant d'Eugénie, cru son époux.

Madame Murer, tante d'Eugénie.

Eugénie, fille du baron.

Sir Charles, frère d'Eugénie.

Cowerly, capitaine de haut bord, ami du Baron.

Drink, valet-de-chambre du comte de Clarendon.

Betsy, femme-de-chambre d'Eugénie.

Robert, premier laquais de madame Murer.

Personnages muets.

Des valets armés.

La scène est à Londres, dans une maison écartée, appartenant au comte de Clarendon.

EUGÉNIE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE BARON HARTLEY, MADAME MURER, EUGÉNIE, BETSY.

(Le théâtre représente un salon à la françoise du meilleur goût. Des malles et des paquets indiquent qu'on vient d'arriver. Dans un des coins est une table chargée d'un cabaret à thé. Les dames sont assises auprès. Madame Murer lit un papier anglois près de la bougie. Eugénie tient un ouvrage de broderie. Le baron est assis derrière la table. Betsy est debout à côté de lui, tenant d'une main un plateau avec un petit verre dessus; de l'autre, une bouteille de marasquin empaillée : elle verse un verre au baron, et regarde après de côté et d'autre.)

BETSY.

COMME tout ceci est beau! Mais c'est la chambre de ma maîtresse qu'il faut voir.

LE BARON, *après avoir bu, remettant son verre sur le plateau.*

Celle-ci à droite?

BETSY.

Oui, monsieur; l'autre est un passage par où l'on monte chez madame.

LE BARON.

J'entends : ici dessus.

MADAME MURER.

Vous ne sortez pas, monsieur? il est six heures.

LE BARON.

J'attends un carrosse..... Eh bien! Eugénie, tu ne dis mot : est-ce que tu me boudes? Je ne te trouve plus si gaie qu'autrefois.

EUGÉNIE.

Je suis un peu fatiguée du voyage, mon père.

LE BARON.

Tu as pourtant couru le jardin tout l'après-midi avec ta tante.

EUGÉNIE.

Cette maison est si recherchée....

MADAME MURER.

Il est vrai qu'elle est d'un goût.... comme tout ce que le comte fait faire. On ne trouve rien à désirer ici.

EUGÉNIE, *à part.*

Que celui à qui elle appartient.

(Betsy sort.)

SCÈNE II.

EUGÉNIE, LE BARON, MADAME MURER, ROBERT.

ROBERT.

MONSIEUR, une voiture....

LE BARON, *à Robert, en se levant.*

Mon chapeau, ma canne....

MADAME MURER.

Robert, il faudra vider ces malles et remettre un peu d'ordre ici.

ROBERT.

On n'a pas encore eu le temps de se reconnoître.

LE BARON, *à Robert.*

Où dis-tu que loge le capitaine?

ROBERT.

Dans Suffok-Street, tout auprès du Bagnio.

LE BARON.

C'est bon.

(Robert sort.)

SCÈNE III.

MADAME MURER, LE BARON, EUGÉNIE.

MADAME MURER, *d'un ton un peu dédaigneux dans toute cette scène.*

J'ESPÈRE que vous n'oublierez pas de vous faire écrire chez le lord comte de Clarendon, quoiqu'il

soit à Windsor; c'est un jeune seigneur fort de mes amis, qui nous prête cette maison pendant notre séjour à Londres, et vous sentez que ce sont là de ces devoirs....

LE BARON, *la contrefaisant.*

Le lord comte un tel, un grand seigneur, fort mon ami : comme tout cela remplit la bouche d'une femme vaine!

MADAME MURER.

Ne voulez-vous pas y aller, monsieur?

LE BARON.

Pardonnez-moi, ma sœur; voilà trois fois que vous le dites : j'irai en sortant de chez le capitaine Cowerly.

MADAME MURER.

Comme il vous plaira pour celui-là; je ne m'y intéresse, ni ne veux le voir ici.

LE BARON.

Comment? Le frère d'un homme qui va épouser ma fille?

MADAME MURER.

Ce n'est pas une affaire faite.

LE BARON.

C'est comme si elle l'étoit.

MADAME MURER.

Je n'en crois rien. La belle idée de marier votre fille à ce vieux Cowerly, qui n'a pas cinq cents livres sterling de revenu, et qui est encore plus ridicule que son frère le capitaine!

LE BARON.

Ma sœur, je ne souffrirai jamais qu'on avilisse en ma présence un brave officier, mon ancien ami.

MADAME MURER.

Fort bien : mais je n'attaque ni sa bravoure ni son ancienneté ; je dis seulement qu'il faut à votre fille un mari qu'elle puisse aimer.

LE BARON.

De la manière dont les hommes d'aujourd'hui sont faits, c'est assez difficile.

MADAME MURER.

Raison de plus pour le choisir aimable.

LE BARON.

Honnête.

MADAME MURER.

L'un n'exclut pas l'autre.

LE BARON.

Ma foi, presque toujours. Enfin j'ai donné ma parole à Cowerly.

MADAME MURER.

Il aura la bonté de vous la rendre.

LE BARON.

Quelle femme! Puisqu'il faut vous dire tout, ma sœur, il y a entre nous un dédit de deux mille guinées : croyez-vous qu'on ait aussi la bonté de me le rendre?

MADAME MURER.

Vous comptiez bien sur mon opposition quand vous avez fait ce bel arrangement ; il pourra vous coûter quelque chose, mais je ne changerai rien

au mien. Je suis veuve et riche, ma nièce est sous ma conduite, elle attend tout de moi; et depuis la mort de sa mère, le soin de l'établir me regarde seule. Voilà ce que je vous ai dit cent fois; mais vous n'entendez rien.

LE BARON, *brusquement.*

Il est donc assez inutile que je vous écoute : je m'en vais. Adieu, mon Eugénie; tu m'obéiras, n'est-ce pas? (*Il la baise au front, et sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER.

Qu'il m'amène ses Cowerly. (*Après un peu de silence.*) A votre tour, ma nièce, je vous examine. Je conçois que la présence de votre père vous gêne, dans l'ignorance où il est de votre mariage; mais avec moi, que signifie cet air? J'ai tout fait pour vous; je vous ai mariée... Le plus bel établissement des trois royaumes! Votre époux est obligé de vous quitter, vous êtes chagrine; vous brûlez de le rejoindre à Londres; je vous y amène; tout cède à vos désirs...

EUGÉNIE, *tristement.*

Cette ignorance de mon père m'inquiète, madame. D'un autre côté, milord... Devions-nous le trouver absent, lorsque nos lettres lui ont annoncé le jour de notre arrivée?

MADAME MURER.

Il est à Windsor avec la cour. Un homme de son rang n'est pas toujours le maître de quitter...

EUGÉNIE.

Il a bien changé!

MADAME MURER.

Que voulez-vous dire?

EUGÉNIE.

Que s'il avoit eu ces torts lorsque vous m'ordonnâtes de recevoir sa main, je ne me serois pas mise dans le cas de les lui reprocher aujourd'hui.

MADAME MURER.

Lorsque je vous ordonnai, miss! A vous entendre, on croiroit que je vous fis violence; et cependant, sans moi, victime d'un ridicule entêtement, mariée sans dot, femme d'un vieillard ombrageux, et surtout confinée pour la vie au château de Cowerly... Car rien ne peut détacher votre père de son insipide projet.

EUGÉNIE.

Mais si le comte a cessé de m'aimer?

MADAME MURER.

En serez-vous moins milady Clarendon?.... Et puis, quelle idée! Un homme qui a tout sacrifié au bonheur de vous posséder!

EUGÉNIE, *pénétrée.*

Il étoit tendre alors. Que de larmes il versa lorsqu'il fallut nous séparer! Je pleurois aussi, mais je sentois que les plus grandes peines ont leur

douceur quand elles sont partagées. Quelle différence!

MADAME MURER.

Vous oubliez donc votre nouvel état, et combien l'espoir de la voir bientôt mère rend une jeune femme plus chère à son mari? Ne lui avez-vous pas écrit cette nouvelle intéressante?

EUGÉNIE.

Son peu d'empressement n'en est que plus affligeant.

MADAME MURER.

Et moi, je vous dis que vos soupçons l'outragent.

EUGÉNIE.

Avec quel plaisir je m'avouerois coupable!

MADAME MURER.

Vous l'êtes plus que vous ne pensez; et cette tristesse, ces larmes, ces inquiétudes..... Croyez-vous tout cela bien raisonnable?

EUGÉNIE.

Grâces aux considérations qui tiennent notre mariage secret, il faut bien que je dévore mes peines. Mais aussi, milord, n'être pas à Londres le jour que nous y arrivons!

MADAME MURER.

Son valet-de-chambre est ici : je vais envoyer chez lui pour vous tranquilliser. (*Elle sonne.*)

SCÈNE V.

DRINK, MADAME MURER, EUGÉNIE.

DRINK, *à Eugénie.*

Que veut milady?

MADAME MURER.

Encore milady? On lui a défendu cent fois de vous nommer ainsi.

EUGÉNIE, *avec bonté.*

Dis-moi, Drink, quand ton maître revient-il à Londres?

DRINK.

On l'attend à tout moment : les relais sont sur la route depuis le matin.

MADAME MURER.

Vous l'entendez. Rentrons, ma nièce. (*A Drink.*) Vous, allez voir s'il est arrivé.

DRINK.

Bon, madame, il seroit accouru...

SCÈNE VI.

DRINK, *seul.*

S'il me paie pour mentir, il faut avouer que je m'en acquitte loyalement; mais cela me fait de la peine... C'est un ange que cette fille-là. Quelle douceur! Elle apprivoiseroit des tigres. Oui, il faut être pire qu'un tigre, pour avoir pu tromper

une femme aussi parfaite, et l'abandonner après...
Mon maître, oui, je le répète, mon maître, quoique moins âgé, est cent fois plus scélérat que moi.

SCÈNE VII.

LE COMTE DE CLARENDON, DRINK.

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule.*

COURAGE, mons Drink.

DRINK, *étonné.*

Qui diantre vous savoit là, milord? On vous croit à Windsor.

LE COMTE.

Vous disiez donc que le plus scélérat de nous deux, ce n'est pas vous?

DRINK, *d'un ton un peu résolu.*

Ma foi, milord, puisque vous l'avez entendu...

LE COMTE.

Ce lieu est sûr apparemment?

DRINK.

Il n'y a personne. La nièce est chez la tante, le bon homme de père est sorti.

LE COMTE, *surpris.*

Le père est avec elles?

DRINK.

Sans lui et sans un vieux procès qu'on a déterré, je ne sais où, auroit-on trouvé un prétexte à ce voyage?

LE COMTE.

Surcroît d'embarras! et elles sont ici?

DRINK.

D'hier au soir.

LE COMTE.

Que dit-on de mon absence?

DRINK.

Mademoiselle a beaucoup pleuré.

LE COMTE.

Ah! je suis plus affligé qu'elle. Mais n'a-t-il rien percé du projet de mariage?

DRINK.

Oh! le diable gagne trop à vos desseins pour y nuire.

LE COMTE, *avec humeur.*

Je crois que le maraud s'ingère....

DRINK.

Parlons, milord, sans vous fâcher. Voilà une fille de condition qui croit être votre femme.

LE COMTE.

Et qui ne l'est pas, veux-tu dire?

DRINK.

Et qui ne peut tarder à être instruite que vous en épousez une autre. Quand je pense à ce dernier trait, après le diabolique artifice qui l'a fait tomber dans nos griffes.... un contrat supposé, des registres contrefaits, un ministre de votre façon... Dieu sait.... tous les rôles distribués à chacun de nous, et joués.... Quand je me rappelle la confiance de cette tante, la piété de la nièce pendant la ridicule cérémonie, et dans votre chapelle encore... Non, je crois aussi fermement qu'il n'y aura

jamais pour vous, ni pour votre intendant qui fit le ministre, ni pour nous qui servîmes de témoins....

LE COMTE *fait un geste furieux qui coupe la parole à Drink, et après une petite pause, dit froidement :*

M. Drink, vous êtes le plus sot coquin que je connoisse. *(Il tire sa bourse, et la lui donne.)* Vous n'êtes plus à moi, sortez; mais, si la moindre indiscrétion....

DRINK.

Est-ce que j'ai jamais manqué à milord?

LE COMTE.

Je déteste les valets raisonneurs, et je me défie surtout des fripons scrupuleux.

DRINK.

Eh bien! je ne dirai plus un seul mot : usez de moi comme il vous plaira. Mais, pour la demoiselle, en vérité c'est dommage.

LE COMTE.

Vous faites l'homme de bien; à la vue de l'or, votre conscience s'apaise..... Je ne suis pas votre dupe.

DRINK.

Si vous le croyez, mon maître, voilà la bourse.

LE COMTE, *refusant de la prendre.*

Cela suffit : mais qu'il ne vous arrive jamais..... Approchez. Puisqu'on ne sait rien de ce fatal mariage....

DRINK.

Fatal! qui vous force à le conclure?

LE COMTE.

Le roi qui a parlé, mon oncle qui presse, des avantages qu'on ne rencontre pas deux fois en la vie. (*A part.*) Et plus que tout, la honte que j'aurois de dévoiler mon odieuse conduite.

DRINK.

Mais comment cacher ici ?....

LE COMTE, *rêvant.*

Oh! je.... Quand une fois je serai marié.... Et puis, elles ne verront personne..... Cette maison, quoiqu'assez près de mon hôtel, est dans un quartier perdu..... Je ferai en sorte qu'elles repartent bientôt. Va toujours m'annoncer; cette visite préviendra les soupçons....

DRINK, *se retournant.*

Les soupçons! Qui diable oseroit seulement penser ce que nous exécutons, nous autres ?

LE COMTE.

Il a raison. (*Il le rappelle.*) Écoute, écoute.

DRINK.

Milord.

LE COMTE, *à lui-même, en se promenant.*

Je crois que la tête a tourné en même temps à tout le monde. (*A Drink.*) Ont-elles déja reçu des lettres?

DRINK.

Pas encore.

LE COMTE, *à lui-même, en se promenant.*

C'est mon intendant.... Parce qu'il est prêt à rendre l'âme.... il me mande.... Il me fait une

frayeur avec ses remords..... Le malheureux!..... Après m'avoir lui-même jeté dans tous ces embarras.... Je crains qu'avant de mourir, il ne me joue le tour d'écrire ici la vérité. (*A Drink.*) Tu iras toi-même à la poste.

DRINK.

Oui, milord.

LE COMTE.

Prends-y garde, au moins. Il ne faudroit qu'une lettre comme celle que j'en reçois.... Tu connois son écriture.

DRINK.

J'entends. Tout ce qui viendra de là....

LE COMTE.

Fort bien. Va m'annoncer.

(*Drink sort par la porte qui monte chez madame Murer.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, *seul, se promenant avec inquiétude.*

QUE je suis loin de l'air tranquille que j'affecte!... Elle croit être ma femme... Elle m'écrit... Sa lettre me poursuit... Elle espère qu'un fils me rendra bientôt notre union plus chère... Elle aime les souffrances de son nouvel état... Misérable ambition!... Je l'adore, et j'en épouse une autre.... Elle arrive, et l'on me marie.... Mon oncle.... Oh! s'il savoit.... Peut-être.... Non, il me déshériteroit. (*Il se jette dans un fauteuil.*) Que de peines, d'in-

trigues!... Si l'on calculoit bien ce qu'il en coûte pour être méchant... (*Se levant brusquement.*) Les réflexions de cet homme m'ont troublé.... Comme si je n'avois pas assez du cri de ma conscience, sans être encore assailli des remords de mes valets!... Elle va venir... Ah! je ne pourrai jamais soutenir sa vue. L'ascendant de sa vertu m'écrase. La voici. Qu'elle est belle!

SCÈNE IX.

MADAME MURER, EUGÉNIE, LE COMTE.

(Eugénie en courant arrive la première : puis elle s'arrête tout à coup en rougissant.)

LE COMTE, *s'avançant vers elle et lui prenant la main avec quelque embarras.*

Un mouvement plus naturel vous faisoit précipiter vos pas, Eugénie. Aurois-je eu le malheur de mériter?... (*A madame Murer, qui entre, en la saluant.*) Ah! madame, pardon; vous me voyez confus de m'être laissé prévenir.

MADAME MURER.

Vous vous moquez, milord. Est-ce dans une maison à vous qu'il convient de faire des façons?

LE COMTE, *prenant la main d'Eugénie.*

Que j'ai souffert, ma chère Eugénie, de la dure nécessité de m'éloigner au moment de votre arrivée! J'aurois désobéi à mon oncle, au roi même, si l'intérêt de notre union....

EUGÉNIE, *soupirant.*

Ah, milord !

MADAME MURER.

Elle s'afflige.

LE COMTE, *vivement.*

Eh de quoi ? Vous m'effrayez ! Parlez, je vous prie.

EUGÉNIE.

Rappelez-vous, milord, l'extrême répugnance que j'eus à recevoir votre main à l'insu de nos parents.

LE COMTE.

J'en ai trop soupiré pour l'oublier jamais.

EUGÉNIE, *avec douleur.*

Votre présence me soutenoit contre mes réflexions ; mais bientôt des souvenirs cruels m'assaillirent en foule... Les derniers conseils d'une mère mourante.... la faute que je commettois contre mon père absent.... l'air de mystère qui accompagna l'auguste cérémonie dans votre château...

MADAME MURER.

N'étoit-il pas indispensable ?

EUGÉNIE.

Votre départ, nécessaire pour vous, mais douloureux pour moi... (*Baissant la voix.*) Mon état...

LE COMTE, *lui baisant la main.*

Votre état, Eugénie ! Ce qui met le sceau à mon bonheur peut-il vous affliger ? (*A part.*) Infortunée !

EUGÉNIE, *tendrement.*

Ah! qu'il me seroit cher, s'il ne m'exposoit pas....

LE COMTE.

Je me croirai bien malheureux, si ma présence n'a pas la force de dissiper ces nuages. Mais qu'exigez-vous de moi? ordonnez.

EUGÉNIE.

Puisqu'il m'est permis de demander, je désire que vous employiez auprès de mon père cet art de persuader, ah! que vous possédez si parfaitement.

LE COMTE.

Ma chère Eugénie!

EUGÉNIE.

Je souhaiterois que nous nous occupassions tous à le tirer d'une ignorance qui ne peut durer plus long-temps sans crime et sans danger pour moi.

MADAME MURER.

Le comte seul peut décider la question.

LE COMTE, *avec timidité.*

Je suivrai vos volontés en tout. Mais à Londres?... Si près de mon oncle?... S'exposer.... Cette colère si redoutable de votre père.... Je pensois que l'on pourroit remettre cet aveu délicat à notre retour au pays de Galles.

EUGÉNIE, *vivement.*

Où vous viendrez?

LE COMTE.

J'espérois vous y rejoindre avant peu.

EUGÉNIE, *tendrement.*

Que ne l'écriviez-vous ? Un seul mot de ce dessein nous eût empêché de venir à Londres.

LE COMTE, *vivement.*

Quand vous n'auriez pas suivi d'aussi près la nouvelle que j'ai reçue de votre résolution, je me serois bien gardé d'y rien changer. Mon empressement égaloit le vôtre. (*D'un ton très affectueux.*) Aurois-je voulu suspendre un voyage qui a mille attraits pour moi ?

MADAME MURER.

Il est charmant !

EUGÉNIE, *baissant les yeux.*

Je n'ai plus qu'une plainte à faire : me la pardonnerez-vous, milord ?

LE COMTE.

Ne me cachez rien, je vous en conjure.

EUGÉNIE, *avec embarras.*

Un cœur sensible s'inquiète de tout. Il m'a semblé voir, dans vos lettres, une espèce d'affectation à éviter de m'honorer du nom de votre femme. J'ai craint...

LE COMTE, *un peu décontenancé.*

Ainsi donc on me réduit à justifier ma délicatesse même. Vos soupçons m'y contraignent ; je le ferai. (*Prenant un ton plus rassuré.*) Tant que je fus votre amant, Eugénie, je brûlai d'acquérir le titre précieux d'époux ; marié, j'ai cru devoir en oublier les droits, et ne jamais faire parler que ceux de l'amour. Mon but, en vous épousant, fut

d'unir la douce sécurité des plaisirs honnêtes aux charmes d'une passion vive et toujours nouvelle. Je disois : quel lien que celui qui nous fait un devoir du bonheur!... Vous pleurez, Eugénie!

EUGÉNIE, *lui tendant les bras et le regardant avec passion.*

Ah! laisse-les couler... La douceur de celles-ci efface l'amertume des autres. Ah! mon cher époux! la joie a donc aussi ses larmes!

LE COMTE, *troublé.*

Eugénie!..... (*A part.*) Dans quel trouble elle me jette!

MADAME MURER.

Eh bien, ma nièce?

EUGÉNIE, *avec joie.*

Je n'en croirai plus mon cœur; il fut trop timide.

LE BARON, *dehors, sans être aperçu.*

Pas un scheling avec.

MADAME MURER.

Reconnoissez mon frère au bruit qu'il fait en rentrant.

LE COMTE, *à part.*

Il faut avoir une âme féroce pour résister à tant de charmes.

SCÈNE X.

LE BARON, LE COMTE, MADAME MURER, EUGÉNIE.

LE BARON, *en entrant, crie dehors.*

RENVOYEZ-LE, vous dis-je. (*A lui-même, en avançant.*) L'indigne séjour! la sotte ville! et surtout l'impertinent usage d'aller voir des gens qu'on sait absents!

MADAME MURER.

Toujours emporté!

LE BARON.

Eh bien! eh bien! ma sœur, ce n'est pas vous que cela regarde.

MADAME MURER.

Je le crois, monsieur; mais que doit penser de vous milord Clarendon?

LE BARON, *saluant.*

Ah! pardon, milord.

MADAME MURER.

Il vient ici vous offrir ses bons offices auprès de vos juges...

LE BARON, *du comte.*

Excusez : l'on vous dira que j'ai passé à votre hôtel.

LE COMTE.

Je suis fâché, monsieur...

LE BARON, *se tournant vers sa fille.*

Bonjour, mon Eugénie.

LE COMTE, *à lui-même, se rappelant la dernière phrase d'Eugénie.*

La joie a donc aussi ses larmes!

LE BARON, *au comte.*

Comment la trouvez-vous, milord? Mais vous vous connoissiez déja. Son frère et elle, voilà tout ce qui me reste. Elle étoit gaie autrefois : les filles deviennent précieuses en grandissant. Ah! quand elle sera mariée..... A propos de mariage, j'allois oublier de vous faire un compliment...

LE COMTE, *l'interrompant.*

A moi, monsieur? Je n'en veux recevoir que sur le bonheur que j'ai en ce moment de présenter mes respects à ces dames.

LE BARON.

Eh! non, non : c'est sur votre mariage.

MADAME MURER, *vivement.*

Son mariage!

EUGÉNIE, *à part, avec frayeur.*

Ah, ciel!

LE COMTE, *d'un air contraint.*

Vous voulez rire.

LE BARON.

Ma foi, je ne l'ai pas deviné. Votre suisse a dit que vous étiez à la cour pour un mariage...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Ah! ah!... Oui : c'est... c'est un de mes parents. Vous savez que, pour peu qu'on tienne à quelqu'un, on va pour la signature...

LE BARON.

Non, il dit que cela vous regarde.

LE COMTE, *embarrassé.*

Discours de valets... Il est bien vrai que mon oncle ayant eu dessein de m'établir, m'a proposé depuis peu une fille de qualité fort riche; (*regardant Eugénie*) mais je lui ai montré tant de répugnance pour un engagement, qu'il a eu la bonté de ne pas insister. Cela s'est su, et peut-être trop répandu. Voilà l'origine d'un bruit qui n'a et n'aura jamais de fondement réel.

LE BARON.

Pardon, au moins. Je ne l'ai pas dit pour vous fâcher. Un joli homme comme vous, couru des belles....

MADAME MURER.

Mon frère va s'égayer. Trouvez bon, messieurs, que nous nous retirions.

LE COMTE, *saluant.*

Ce sera moi, si vous le voulez bien. J'ai quelques affaires pressées..... Je vous demande la permission, mesdames, de vous voir le plus souvent....

MADAME MURER.

Jamais aussi souvent que nous le désirons, milord.

(Le comte sort, le baron l'accompagne : ils se font des politesses.)

SCÈNE XI.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER.

Avec quelle adresse et quelle honnêteté pour vous il vient de s'expliquer !

EUGÉNIE, *honteuse d'un petit mouvement de frayeur, se jette dans les bras de sa tante.*

Grondez donc votre folle de nièce.... A un certain mot de mon père, n'ai-je pas éprouvé un serrement de cœur affreux!..... Il m'avoit caché ces bruits dans la crainte de m'affliger.... Comme il m'a regardée en répondant!.... Ah! ma tante, que je l'aime!

MADAME MURER *l'embrasse.*

Ma nièce, vous êtes la plus heureuse des femmes. *(Elles vont chez le baron par la porte d'entrée.)*

FIN DU PREMIER ACTE.

JEU D'ENTR'ACTE.

Un domestique entre. Après avoir rangé les siéges qui sont autour de la table à thé, il en emporte le cabaret et vient remettre la table à sa place auprès du mur de côté. Il enlève les paquets dont quelques fauteuils sont chargés, et sort en regardant si tout est bien en ordre.

(L'action théâtrale ne reposant jamais, j'ai pensé qu'on pourroit essayer de lier un acte à celui qui le suit par une action pantomime qui soutiendroit, sans la fatiguer, l'attention des spectateurs, et indiqueroit ce qui se passe derrière la scène pendant l'entracte. Je l'ai désignée entre chaque acte. Tout ce qui tend à donner de la vérité est précieux dans un drame sérieux, et l'illusion tient plus aux petites choses qu'aux grandes. Les comédiens françois, qui n'ont rien négligé pour que cette pièce fît plaisir, ont craint que l'œil sévère du public ne désapprouvât tant de nouveautés à la fois : ils n'ont pas osé hasarder les entractes. Si on les joue en société, on verra que ce qui n'est qu'indifférent, tant que l'action n'est pas engagée, devient assez important entre les derniers actes.)

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DRINK, *seul, un paquet de lettres à la main. Il se retourne en entrant, et crie au facteur qui s'en va.*

A moi seul, entendez-vous? (*Il avance dans le salon.*) Un homme averti en vaut deux, dit-on. Voyons ce que le facteur vient de me remettre. Il faut servir un maître qui rosse aussi fort qu'il récompense bien. (*Il lit une adresse.*) Hem, m, m, à monsieur, monsieur le baron Hartley. Voilà pour le père; quelque sanglier forcé, quelque chien éreinté, etc. etc. (*Il en lit une autre.*) Hem, m, m... Armée d'Irlande, c'est du fils : ceci doit encore passer; l'ordre ne porte pas d'arrêter les paquebots. (*Il en regarde une troisième.*) Hem, m, m, Lancastre! voici qui paroît suspect. (*Il lit.*) A madame, madame Murer, près du parc Saint-James... Pour la tante.... c'est l'écriture de M. Williams, notre marieur, l'intendant de milord.... main-basse sur celle-ci. Peste, la jeune personne eût appris.... A propos, il se meurt, dit mon maître; voyons un peu ce qu'il écrit : puisque je ne dois pas la remettre, je puis bien la lire. Il n'y a pas plus de mal à l'un qu'à l'autre, et l'on apprend quelquefois.... (*Il hésite un peu, et enfin rompant le*

cachet, il lit.) « Madame, je touche au moment « terrible, où je vais rendre compte de toutes les « actions de ma vie. » (*Il parle.*) Un intendant!... le compte sera long. (*Il lit.*) « Les remords me « pressent, et je veux réparer, autant qu'il est en « moi, par cet avis tardif, le crime dont je me « suis rendu coupable, en portant le jeune lord, « comte de Clarendon, à tromper votre malheu- « reuse nièce par un mariage simulé. » (*Il parle.*) Mon maître s'étoit douté de cette lettre : c'est un vrai démon pour les précautions.

SCÈNE II.

LE COMTE, DRINK.

LE COMTE, *arrivant par le jardin avec précaution.*

Est-ce toi, Drink?

DRINK.

Milord?

LE COMTE.

Un mot, et je m'enfuis.

DRINK.

Je vous écoute.

LE COMTE.

J'avois oublié.... J'étois si troublé en sortant... Mon mariage qui se fait demain, est dans la bouche de tout le monde; on ne parle d'autre chose.... Il faut empêcher qu'aucune visite, aujourd'hui, surtout, ne vienne ici souffler le vent de la discorde.

DRINK.

Elles ne connoissent personne à Londres.

LE COMTE.

Je sais que le père est fort l'ami d'un certain capitaine Cowerly, qui ne manque jamais le lever de mon oncle; brave homme, mais dont le défaut est d'apprendre le soir à toute la ville les secrets qu'on lui dit à l'oreille le matin dans les maisons.

DRINK.

Quelle figure est-ce?

LE COMTE.

Tu ne connois que lui. Du temps de la petite, il a soupé dix fois dans ce salon.

DRINK.

Quoi! ce bavard qui vous a brouillé depuis avec Laure, en lui rapportant que lady Alton avoit passé un jour entier ici?

LE COMTE.

Où diable vas-tu chercher lady Alton?

DRINK.

Ah! vraiment non, c'est plus nouveau que cela. C'étoit donc une des deux Aufalsen? Ma foi, je confonds les époques, il en est tant venu.

LE COMTE.

Eh! non. C'est celui qui a marié cette fille soi-disant d'honneur de la reine, à ce benet d'Harlington, quand je la quittai.

DRINK.

Ah! j'y suis, j'y suis.

LE COMTE.

S'il se présentoit.....

DRINK.

Laissez-moi faire. Il en sera de lui comme du facteur dont j'ai fort à propos barré le chemin.

LE COMTE.

Je te l'avois recommandé.

DRINK.

C'est ce que je disois : mon maître n'oublie rien.

LE COMTE.

Eh bien?

DRINK, *s'approchant d'un air de confidence.*

J'ai détourné une furieuse lettre de ce Williams pour la tante.

LE COMTE, *lui coupant la parole.*

Paix. C'est Eugénie.

SCÈNE III.

EUGÉNIE, LE COMTE, DRINK.

EUGÉNIE, *faisant un cri de surprise.*

AH ! milord.

LE COMTE, *à Drink.*

Je ne puis l'éviter. Laisse-nous.

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, LE COMTE.

EUGÉNIE, *avec joie.*

Apprenez la plus agréable nouvelle...

LE COMTE.

Si elle intéresse mon Eugénie...

EUGÉNIE.

Mon père est enchanté de vous. Ah! j'en étois bien sûre! Il faisoit votre éloge à l'instant. Je me serois mise de bon cœur à ses pieds pour le remercier. Il me rendoit fière de mon époux. Je me suis sentie prête à lui tout avouer.

LE COMTE, *ému.*

Vous me faites trembler! Exposer tout ce que j'aime au brusque effet de son ressentiment!

EUGÉNIE, *vivement.*

Je sais qu'il est violent; mais il est mon père. Il est juste, il est bon. Venez, milord; que notre profond respect le désarme. Entrons, ce moment sera le plus heureux...

LE COMTE, *embarrassé.*

Eugénie, quoi! vous voulez?... quoi! sans nulle précaution?...

EUGÉNIE, *avec beaucoup de feu.*

Si jamais je te fus chère, c'est aujourd'hui qu'il faut me le prouver. Donne-moi cette marque de ton amour. Viens, depuis trop long-temps les soupçons odieux outragent ta femme; les regards

méchants la poursuivent. Fais cesser un si pénible état; déchire le voile qui l'expose à rougir. Tombons aux genoux de mon père. Viens, il ne nous résistera pas.

LE COMTE, *à part.*

Quel embarras! (*A Eugénie.*) Souffrez au moins que je le revoie encore avant pour affermir ses bonnes dispositions.

EUGÉNIE, *lui prenant la main.*

Non, elles peuvent changer. La première impression est pour toi. Non, je ne te quitterai plus.

SCÈNE V.

MADAME MURER, EUGÉNIE, LE COMTE.

LE COMTE, *apercevant madame Murer.*

Ah! madame, venez m'aider à lui faire entendre raison.

MADAME MURER.

Le comte ici! J'aurois dû m'en douter à l'air d'empressement dont elle est sortie. Mais de quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Sur quelques mots en ma faveur échappés à son père, sa belle âme s'est échauffée. Elle veut, elle exige que nous lui fassions à l'instant un aveu de notre union.

MADAME MURER.

Ah! milord, gardez-vous-en bien! Mon avis, au contraire, est que vous vous retiriez promptement.

S'il s'éveilloit et vous trouvoit ici, ce prompt retour lui feroit soupçonner....

LE COMTE, *cachant sa joie sous un air empressé.*

Tout seroit perdu! Je m'arrache d'auprès d'elle avec moins de chagrin, puisque c'est à sa sûreté que je fais ce sacrifice.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE *le regarde aller, et après un peu de silence, dit douloureusement :*

Il s'en va.

MADAME MURER.

Mais vous avez donc tout à coup perdu l'esprit?

EUGÉNIE.

Être réduite à composer avec son devoir, n'oser regarder son père; voilà ma vie. Je suis confuse en sa présence; sa bonté me pèse, sa confiance me fait rougir, et ses caresses m'humilient. Il est si accablant de recevoir des éloges et de sentir qu'on ne les mérite pas.

MADAME MURER.

Mais à Londres, où le comte a tant de ménagements à garder.... D'ailleurs, votre état ne rend pas encore cet aveu indispensable.

EUGÉNIE.

N'est-il pas plus aisé de prévenir un mal que d'en arrêter les progrès? Le temps fuit, l'occasion

échappe, les convenances diminuent, l'embarras de parler augmente, et le malheur arrive.

MADAME MURER.

Votre époux est trop délicat pour vous exposer....

EUGÉNIE, *vivement.*

N'avez-vous pas trouvé, comme moi, un peu d'apprêt dans son air, de recherches dans son langage? Cela me frappe à présent que j'y réfléchis. Cette touchante simplicité qu'il avoit à la campagne étoit bien préférable.

MADAME MURER.

Dès qu'il s'éloigne, l'imagination travaille.

SCÈNE VII.

MADAME MURER, EUGÉNIE, DRINK.

MADAME MURER, *à Drink, qui tient un paquet.*

Qu'est-ce que c'est?

DRINK.

Des lettres que le facteur vient d'apporter.

MADAME MURER, *parcourant les adresses.*

D'Irlande : voici des nouvelles. (*Drink range le salon et écoute la conversation.*)

EUGÉNIE, *avec vivacité.*

De mon frère?

MADAME MURER.

Non. C'est une lettre de son cousin, qui sert dans le même corps. (*Elle lit tout bas.*)

EUGÉNIE.

Point de lettres de sir Charles? Il est bien étonnant!...

MADAME MURER, *à Drink, qui ouvre une malle.*

Laissez cela; Betsy serrera nos habits.

(*Drink sort.*)

SCÈNE VIII.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *pendant que madame Murer lit bas.*

Son silence me surprend et m'afflige.

MADAME MURER, *d'un ton composé.*

S'il vous afflige, miss, la lettre de sir Henri ne me paroît pas propre à vous consoler. Votre frère n'a pas reçu nos dernières : c'est un terrible état que le métier de la guerre!

EUGÉNIE, *troublée.*

Mon frère est mort!

MADAME MURER.

Ai-je dit un mot de cela?

EUGÉNIE.

Je n'ai pas une goutte de sang.

MADAME MURER.

Puisque votre effroi va au-devant de mes précautions, lisez vous-même.

EUGÉNIE *lit en tremblant.*

« Mon cousin, grièvement insulté par son co-
« lonel, l'a forcé de se battre et l'a désarmé. Son
« ennemi vient de le dénoncer; ce qui a obligé sir

« Charles à prendre secrètement la route de Lon-
« dres. Mais le colonel le suit, pour l'accuser chez
« le ministre. » Ah, mon frère !

SCÈNE IX.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

LE BARON.

Eh bien ! parce que je m'endors un moment en jasant avec vous....

EUGÉNIE, *troublée*.

Mon frère s'est battu.

LE BARON.

D'où savez-vous cela ?

EUGÉNIE.

C'est ce que mande sir Henri.

MADAME MURER, *avec importance*.

Et il a désarmé son homme. Si ce n'étoit pas son colonel...

LE BARON.

Son colonel tout comme un autre.

EUGÉNIE.

Mon père, ma tante, occupons-nous tous des moyens de le sauver.

MADAME MURER.

Où le prendre ?

EUGÉNIE.

Mon cousin dit qu'il est à Londres.

MADAME MURER.

Mais il ne sait pas que nous y sommes.

EUGÉNIE, *baissant les yeux.*

Milord Clarendon ne pourroit-il pas?...

MADAME MURER, *d'un air dédaigneux.*

Le cher lord! Ah! oui. Si monsieur lui fait la grâce d'accepter ses services.

LE BARON, *lui rendant son air.*

Ma foi, ce seroit ma dernière ressource. Donne-moi la lettre, Eugénie. (*Il lit bas.*) Diable! (*Il lit tout haut.*) « Quand il ne réussiroit pas à le perdre, « avertissez sir Charles d'être toujours sur ses gar- « des, le colonel a la réputation de se défaire des « gens par toutes sortes de voies. » Bon; cela ne peut pas être; un officier...

MADAME MURER.

Cet évènement me ramène à ce que je vous disois tantôt, monsieur; si, au lieu de destiner votre fille à un vieux militaire sans fortune, vous trouviez bon que l'on eût pour elle des vues plus relevées. Les protections aujourd'hui...

LE BARON.

Nous y voilà encore. Ma sœur, une bonne fois pour toutes, afin de n'y jamais revenir, vous aimez les lords, les gens du haut parage, et moi je les déteste. Ma fille m'est trop chère pour la sacrifier à votre vanité, et la rendre malheureuse.

MADAME MURER.

Et pourquoi malheureuse?

LE BARON.

Est-ce que je ne connois pas vos petits-grands seigneurs? Voyez-les dans les unions même les

plus égales pour la fortune : une fille est mariée aujourd'hui, trahie demain, abandonnée dans quatre jours; l'infidélité, l'oubli, la galanterie ouverte, les excès les plus condamnables ne sont qu'un jeu pour eux. Bientôt le désordre de la conduite entraîne celui des affaires; les fortunes se dissipent, les terres s'engagent, se vendent; encore la perte des biens est-elle souvent le moindre des maux qu'ils font partager à leurs malheureuses compagnes.

MADAME MURER.

Mais quel rapport ce tableau, faux ou vrai, a-t-il à l'objet que nous traitons ? Vous faites le procès à la jeunesse, et nullement à la qualité. C'est dans cet état, au contraire, que les hommes ont le plus de ressources. S'ils se sont dérangés, un jour ils deviennent sages, et alors les grâces de la cour....

LE BARON.

Arrivent tout à point pour réparer leurs sottises; n'est-ce pas? Peut-on solliciter des récompenses, quand on n'a rien fait pour son pays? Et quand le principe des demandes est aussi honteux, n'est-il pas absurde de faire fond d'avance sur des grâces qui peuvent être mille fois mieux appliquées? Mais je veux encore que son importunité les arrache : eh bien! je lui préférerai toujours un brave officier qui les aura méritées sans les obtenir; et cet homme, c'est Cowerly. S'il ne tient rien des faveurs de la cour, il a l'estime de toute l'armée; l'un vaut bien l'autre, je crois.

MADAME MURER.

Mais, monsieur...

LE BARON, *impatienté.*

Mais, madame, si vous êtes éprise à ce point de vos lords, que n'en épousez-vous quelqu'un vous même?

MADAME MURER, *fièrement.*

Vous mériteriez que je le fisse, et que je transportasse tous mes biens dans une famille étrangère.

LE BARON, *la saluant.*

A votre aise, ma sœur. Pour mes enfants moins de fortune, moins d'extravagance, moins d'occasion de sottises.

EUGÉNIE, *à part.*

Toujours en querelle : que je suis malheureuse!

SCÈNE X.

ROBERT, LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

ROBERT.

Le capitaine Cowerly demande à vous voir.

LE BARON.

Il ne pouvoit arriver plus à propos. Qu'il entre.

SCÈNE XI.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER.

Un moment, s'il vous plaît, que nous soyons parties. Je vous l'ai dit, c'est un homme que je ne puis souffrir.

LE BARON.

Mais quelle politesse avez-vous donc vous autres? Un de nos amis communs, et qui va nous appartenir.

SCÈNE XII.

LE CAPITAINE COWERLY, LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

LE CAPITAINE, *d'un ton bruyant.*

Bon jour, mon très cher.

LE BARON.

Bon jour, capitaine; nous jouons aux barres.

LE CAPITAINE.

En rentrant chez moi, j'ai trouve ce billet que vous y avez laissé. Mais, en honneur, je m'en retournois sans vous voir.

LE BARON.

Et pourquoi?

LE CAPITAINE.

Un de vos gens, le plus obstiné valet (je ne sais où je l'ai vu), prétendoit qu'il n'y avoit personne au logis.

LE BARON.

Je n'ai point donné d'ordre.... Ma sœur!

MADAME MURER, *sèchement.*

Ni moi. A peine arrivés, nous n'attendions aucune visite.

LE CAPITAINE.

En ce cas, baron, j'aurai doublement à me féliciter d'avoir forcé la porte, si je puis vous être utile, et si ces dames veulent bien agréer mes hommages.

LE BARON.

Capitaine, c'est ma sœur, (*montrant sa fille*) et voici bientôt la tienne.

LE CAPITAINE, *à Eugénie.*

J'envie, mademoiselle, le sort de mon frère; en vous voyant, on n'est plus étonné des précautions qu'il a prises pour assurer son bonheur.

MADAME MURER, *d'un air distrait.*

Comme dit fort bien monsieur, les précautions sont toujours utiles en affaires; chacun prend les siennes.

LE CAPITAINE, *cherchant des yeux.*

Mais, où donc est-il?

LE BARON.

Qui?

LE CAPITAINE.

Votre fils.

LE BARON.

Mon fils? qui le sait?

LE CAPITAINE.

Le neveu de milord duc?

MADAME MURER.

Pas davantage.

LE CAPITAINE.

Je le crois. Son oncle l'idolâtre; il est fort de mes amis : je me charge, si vous voulez....

MADAME MURER, *d'un air vain.*

Il me fait aussi l'honneur d'être un peu des miens.

LE BARON.

C'est lui qui nous loge.

LE CAPITAINE.

Vous avez raison. Je regardois en entrant.... Mais ce valet a détourné mon attention..... Eh! parbleu! c'est un homme à lui. Je disois bien..., « Je reconnois tout ceci. » Nous avons fait quelquefois de jolis soupers dans ce salon : c'est, comme il l'appelle à la françoise, sa petite maison.

MADAME MURER, *fièrement.*

Petite maison, monsieur?

LE BARON.

Eh! petite ou grande, faut-il disputer sur un mot? Il suffit qu'il nous la prête... Il étoit ici il n'y a pas une heure.

LE CAPITAINE.

Aujourd'hui? Je l'aurois parié à Windsor.

LE BARON.

Il en arrivoit.

LE CAPITAINE.

C'est ma foi vrai. J'oubliois que le mariage se fait à Londres.

MADAME MURER ET EUGÉNIE, *en même temps.*

Le mariage !

LE CAPITAINE.

Oui, demain. Mais vous m'étonnez : il n'est pas possible que vous l'ignoriez, si vous l'avez vu réellement aujourd'hui.

LE BARON.

Je le savois bien, moi.

MADAME MURER, *dédaigneusement.*

Hum... C'est comme la petite maison. Que voulez-vous dire ? quel mariage ?

LE CAPITAINE.

Le plus grand mariage d'Angleterre ; la fille du comte de Winchester ! un gouvernement que le roi donne au jeune lord en présent de noces. Mais c'est une chose publique et que tout Londres sait.

EUGÉNIE, *à part.*

Dieux ! où me cacher ?

MADAME MURER.

Je vais gager qu'il n'y a pas un mot de vrai à tout cela.

LE CAPITAINE.

Quoi ! sérieusement ? Dès que madame nie les faits, je n'ai plus rien à dire.

LE BARON.

Il est vrai, capitaine, qu'il s'en est beaucoup défendu tantôt.

LE CAPITAINE.

Mais moi qui passe ma vie avec son oncle; moi qu'on a consulté sur tout; ce sera comme il vous plaira, au reste. Ainsi donc les livrées faites, les carrosses et les diamants achetés, l'hôtel meublé, les articles signés sont autant de chimères?

EUGÉNIE, *à part.*

Ah malheureuse!

LE BARON.

Mais, ma sœur, cela me paroît assez positif; qu'avez-vous à répondre?

MADAME MURER.

Que monsieur a rêvé tout ce qu'il dit, parce que je sais de très bonne part, moi, que le comte a d'autres engagements.

LE CAPITAINE.

Ah! oui : quelque illustre infortunée dont il aura ajouté la conquête à la liste nombreuse de ses bonnes fortunes. Nous connoissons l'homme. Je me souviens effectivement d'avoir entendu dire qu'un goût provincial l'avoit tenu quelque temps éloigné de la capitale.

MADAME MURER, *dédaigneusement.*

Un goût provincial?

LE BARON, *riant.*

Quelque jeune innocente à qui il auroit fait faire des découvertes, et dont il s'est amusé apparemment?

LE CAPITAINE.

Voilà tout.

LE BARON, *d'un air content.*

C'est bon, c'est bon. Je ne suis pas fâché que de temps en temps une pauvre abandonnée serve d'exemple aux autres, et tienne un peu ces demoiselles en respect devant les suites de leurs petites passions. Et les père et mère, moi, c'est cela qui me réjouit.

EUGÉNIE, *à part.*

Je ne puis plus soutenir le supplice où je suis.

LE CAPITAINE.

Mademoiselle me paroît incommodée.

LE BARON.

Ma fille?... Qu'as-tu donc, ma chère enfant?

EUGÉNIE, *tremblante.*

Je ne me sens pas bien, mon père.

MADAME MURER.

Je vous l'avois dit aussi, ma chère nièce, nous devions nous retirer. Venez, laissons ces messieurs se raconter leurs merveilleuses anecdotes.

SCÈNE XIII.

LE BARON, LE CAPITAINE.

LE BARON.

PARDON, capitaine.

LE CAPITAINE, *lui prenant la main.*

Adieu, baron; je prends bien de la part...

LE BARON, *en le ramenant.*

Ah! çà, mon fils, je te prie, comment dis-tu qu'il se fait appeler?

LE CAPITAINE.

Le chevalier Campley.

LE BARON.

Campley? Si je n'écris pas ce nom-là, je ne m'en souviendrai jamais. C'est que j'ai là une lettre qui menace d'assassins... Il ne va que la nuit... seul... Tout cela est inquiétant.

LE CAPITAINE.

J'irai demain au soir au parc, et, si je le trouve, je lui sers moi-même d'escorte jusqu'ici.

LE BARON.

A merveille. (*Ils sortent par la porte du vestibule.*)

FIN DU SECOND ACTE

JEU D'ENTR'ACTE.

Betsy sort de la chambre d'Eugénie; ouvre une malle et en tire plusieurs robes l'une après l'autre, qu'elle secoue, qu'elle déplisse, et qu'elle étend sur le sopha du fond du salon. Elle ôte ensuite de la malle quelques ajustements et un chapeau galant de sa maitresse qu'elle s'essaye avec complaisance devant une glace, après avoir regardé si personne ne peut la voir. Elle se met à genoux devant une seconde malle, et l'ouvre pour en tirer de nouvelles hardes. Au milieu de ce travail, Drink et Robert entrent en se disputant : c'est là l'instant où l'orchestre doit cesser de jouer, et où l'acte commence.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

BETSY, DRINK, ROBERT.

DRINK, *à Robert, en disputant.*

Et moi, je te prie de te mêler de tes affaires. Quand je refuse la porte à quelqu'un, es-tu fait pour l'annoncer?

ROBERT.

Mais, c'est que vous ignorez que le capitaine Cowerly est l'intime ami de monsieur.

DRINK, *plus haut, en colère.*

L'intime ami du diable. Est-ce à toi d'entrer dans les raisons? es-tu valet-de-chambre ici?

BETSY, *à genoux, se retournant.*

Chut.... Parlez plus bas. Ma maîtresse est chez elle : elle est incommodée. (*Elle prend des robes sous son bras et va pour entrer chez Eugénie.*)

DRINK, *courant après.*

Miss, miss, n'avez-vous plus rien à prendre dans les malles? (*Il veut l'embrasser.*)

BETSY, *s'esquivant.*

Ah! sans doute... Non, vous pouvez les emporter. (*Elle entre chez Eugénie.*)

SCÈNE II.

DRINK, ROBERT.

DRINK, *revenant prendre la malle.*

Que cela t'arrive encore.

ROBERT.

Voilà bien du bruit pour rien. (*Ils enlèvent une malle et sortent.*)

SCÈNE III.

EUGÉNIE, BETSY.

(Eugénie sort de chez elle; marche lentement comme quelqu'un enseveli dans une rêverie profonde. Betsy, qui la suit, lui donne un fauteuil; elle s'assied en portant son mouchoir à ses yeux sans parler. Betsy la considère quelque temps, fait le geste de la compassion, soupire, prend d'autres hardes, et rentre dans la chambre de sa maîtresse.)

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, *assise, d'un ton bien douloureux.*

J'ai beau rêver, je ne puis percer l'obscurité qui m'environne. Quand je cherche à me rassurer, tout m'accable... Personne dans le sein de qui répandre ma douleur... (*Les valets viennent chercher la deuxième malle; Eugénie reste en silence tant qu'ils sont dans le salon.*) Des valets à qui je n'ai plus même le droit de commander. Une seule dé-

marche hasardée m'a mise à la merci de tout le monde... Oh! ma mère, c'est bien aujourd'hui que je dois vous pleurer! (*Elle se lève vivement.*) C'est trop souffrir... Quand cet aveu me rendroit la plus malheureuse des femmes, je dirai tout à mon père. L'état le plus funeste est moins pénible que mon agitation.... Mais les craintes de ma tante... ses défenses... Tout aujourd'hui doit céder au respect filial. Ah malheureuse! c'étoit alors qu'il falloit penser ainsi. Dieux, le voici! (*Elle tombe dans son siège.*)

SCÈNE V.

EUGÉNIE, LE BARON.

LE BARON.

Tu es ressortie, mon enfant; ton état m'inquiète.

EUGÉNIE, *à part.*

Que lui dirai-je? (*Elle veut se lever, son père la fait rasseoir.*)

LE BARON, *avec bonté.*

Tes yeux sont rouges : tu as pleuré. Ma sœur t'aura sans doute...

EUGÉNIE, *tremblante.*

Non, non, monsieur; ses bontés et les vôtres seront toujours présentes à ma mémoire.

LE BARON.

Ta tante prétend que je t'ai affligée tantôt. Je badinois avec le capitaine, et le tout pour la contrarier un moment; car elle est engouée de ce mi-

lord, qui, franchement, est bien le plus mauvais sujet.... Dès qu'on en dit un mot, elle vous saute aux yeux. Que nous importe qu'il se soit amusé d'une folle, et qu'il l'ait abandonnée? Ce n'est pas la centième. On feroit peut-être mieux de ne pas rire de ces choses-là; mais, lorsqu'elles n'intéressent personne et que les détails en sont plaisants... C'est une drôle de femme avec son esprit. Au reste, si notre conversation t'a déplu, je t'en demande pardon, mon enfant.

EUGÉNIE, *à part.*

Je suis hors de moi.

LE BARON, *tirant un siège auprès d'elle, et la baisant avant de s'asseoir.*

Viens, mon Eugénie : baise-moi. Tu es sage, toi, honnête, douce : tu mérites toute ma tendresse.

EUGÉNIE, *troublée, se lève.*

Mon père!...

LE BARON, *attendri.*

Qu'as-tu, mon enfant? Tu ne m'aimes plus du tout.

EUGÉNIE, *se laissant tomber à genoux.*

Ah! mon père...

LE BARON, *étonné.*

Qu'avez-vous donc, miss? Je ne vous reconnois plus.

EUGÉNIE, *tremblante.*

C'est moi...

LE BARON, *vivement.*

Quoi, c'est moi?

EUGÉNIE, *éperdue, se cachant le visage.*

Vous la voyez...

LE BARON, *brusquement.*

Vous m'impatientez. Qu'est-ce que je vois?

EUGÉNIE, *morte de frayeur.*

C'est moi... Le comte... Mon père...

LE BARON, *avec violence.*

C'est moi... Le comte... Mon père... Achevez : parlerez-vous? (*Eugénie se cache la tête entre les genoux de son père, sans répondre.*) Seriez-vous cette malheureuse?

EUGÉNIE, *sentant que les soupçons vont trop loin, lui dit d'une voix étouffée par la crainte :*

Je suis mariée.

LE BARON, *se levant et la repoussant avec indignation.*

Mariée! Sans mon consentement! (*Eugénie tombe : un mouvement de tendresse fait courir le baron à sa fille pour la relever.*)

SCÈNE VI.

MADAME MURER, *accourant;* LE BARON, EUGÉNIE.

MADAME MURER.

Quel vacarme! quels cris! A qui en avez-vous donc, monsieur?

LE BARON *relève tendrement sa fille; il la jette sur son fauteuil et reprend toute sa colère.*

Ma sœur, ma sœur, laissez-moi. Je vous ai confié l'éducation de ma fille : félicitez-vous; l'insolente miss mariée à l'insçu de ses parents.

MADAME MURER, *froidement.*

Point du tout; je le sais.

LE BARON, *en colère.*

Comment! vous le savez?

MADAME MURER, *froidement.*

Oui, je le sais.

LE BARON.

Et qui suis-je donc moi?

MADAME MURER, *froidement.*

Vous êtes un homme très violent, et le plus déraisonnable gentilhomme d'Angleterre.

LE BARON, *étouffant de fureur.*

Eh! mais..... Eh! mais, vous me feriez mourir avec votre sang froid et vos injures. On m'ose déclarer....

MADAME MURER, *fièrement.*

Voilà son tort. Je le lui avois défendu : c'est par là seulement qu'elle mérite tout l'effroi que vous lui causez.

EUGÉNIE, *pleurant.*

Ma tante, vous l'irritez encore. Suis-je assez malheureuse!

MADAME MURER, *fièrement.*

Laissez-moi parler, milady.

LE BARON.

Milady?

MADAME MURER.

Oui, milady; et c'est moi qui l'ai mariée de mon autorité privée au lord comte de Clarendon.

LE BARON, *outré.*

A ce milord?

MADAME MURER.

A lui-même.

LE BARON.

Je devois bien me douter que votre misérable vanité....

MADAME MURER, *s'échauffant.*

Quelles objections avez-vous à faire?

LE BARON.

Contre lui? Mille; et une seule les renferme toutes : c'est un libertin déclaré.

MADAME MURER.

Vous en avez fait tantôt un éloge si magnifique.

LE BARON.

Il est bien question de cela. Je louois son esprit, sa figure, un certain éclat, des avantages qui le distinguent; mais qui me l'auroient fait redouter plus qu'un autre, dès qu'il en abuse au mépris de ses mœurs et de sa réputation.

MADAME MURER.

Vous êtes toujours outré. Eh bien! il s'est autrefois permis des libertés qu'il est le premier à condamner aujourd'hui; car c'est un homme plein d'honneur.

LE BARON.

Avec les hommes, et scélérat avec les femmes; voilà le mot. Mais votre sexe a toujours eu, dans le cœur, un sentiment secret de préférence pour les gens de ce caractère.

EUGÉNIE, *toute en larmes.*

Ah! mon père, si vous le connoissiez mieux, vous regretteriez....

LE BARON.

C'est toi qui pleureras de l'avoir méconnu.... Une femme juger son séducteur!

MADAME MURER.

Mais moi?...

LE BARON, *furieux.*

Vous?... Vous êtes mille fois...

MADAME MURER.

Point de mots; des choses.

LE BARON, *avec feu.*

C'est un homme incapable de remords sur un genre de fautes dont la multiplicité seule fait ses délices; fomentant de gaieté de cœur dans la famille d'autrui des désordres qui feroient son désespoir dans la sienne; plein de mépris pour toutes les femmes, parmi lesquelles il cherche ses victimes, ou choisit les complices de ses déréglements.

MADAME MURER.

Mais vous conviendrez que sa femme est au moins exceptée de ce mépris général; et plus vous

reconnoissez de mérite à votre fille, plus elle est propre à le ramener.

LE BARON.

Je vous remercie pour elle, ma sœur. Ainsi donc le bonheur que vous lui avez ménagé, est d'être attachée au sort d'un homme sans mœurs, de partager les affections banales de son mari avec vingt femmes méprisables. La voilà destinée, en attendant une réformation incertaine, à répandre des larmes dont il aura peut-être la bassesse de se faire un triomphe à ses yeux; la fille la plus modeste est devenue l'esclave d'un libertin dont le cœur corrompu regarde comme un ridicule la tendresse et la fidélité qu'il exige de sa femme. Je te croyois plus délicate, Eugénie.

EUGÉNIE, *du ton du ressentiment que le respect réprime.*

En vérité, monsieur, je me flatte que jamais le modèle d'un portrait aussi vil n'auroit été dangereux pour moi.

MADAME MURER, *avec impatience.*

Mais c'est que le comte n'est point du tout l'homme que vous dépeignez. Peut-être a-t-il, dans le feu de la première jeunesse, un peu trop négligé de faire parler avantageusement de ses mœurs; mais....

LE BARON.

Et quel garant a pu vous donner pour l'avenir celui qui jusqu'à présent a méprisé la censure publique sur le point le plus important?

MADAME MURER.

Quel garant? Tout ce qui inspire la confiance, cimente l'estime et augmente la bonne opinion; la franchise de son caractère qui le rend supérieur au déguisement, même dans ce qui lui est contraire; la noblesse de ses procédés avec ses inférieurs; sa générosité pour ses domestiques, et la bonté de son cœur qui le porte à soulager tous les malheureux.

EUGÉNIE, *avec amour.*

Ce n'est pas un ennemi de la vertu, je vous assure, mon père.

LE BARON.

Voilà comme on érige tout en vertus dans ceux qu'on veut défendre. Il est humain, il est grand, généreux, obligeant : tout cela n'est-il pas bien méritoire? Amenez-moi quelqu'un pour qui ces choses-là ne soient pas un plaisir? Et qu'en voulez-vous conclure?

MADAME MURER.

Qu'un homme aussi noble, aussi bienfaisant pour tout le monde, ne peut pas devenir injuste et cruel uniquement pour l'objet de son amour.

LE BARON, *adouci.*

Je le voudrois, mais...

EUGÉNIE.

Ne lui faites pas, je vous prie, le tort d'en douter.

LE BARON, *plus doucement.*

Mon enfant, l'âme d'un libertin est inexpli-

sable; mais tu te flattes en vain d'un changement de conduite. Les plaisanteries du capitaine sur sa dernière aventure n'avoient pas rapport à des temps antérieurs à son mariage avec toi.

MADAME MURER.

C'est où je vous attendois. Tout cet amer badinage a porté sur votre fille, dont l'union mystérieuse a donné jour à mille fausses conjectures; mais, quand vous saurez qu'il l'adore....

LE BARON, *haussant les épaules.*

Il l'adore : c'est encore un de leurs termes, *adorer*. Toujours au-delà du vrai. Les honnêtes gens aiment leurs femmes; ceux qui les trompent les adorent : mais les femmes veulent être adorées.

MADAME MURER.

Vous penserez différemment, lorsque vous apprendrez qu'un gage de la plus parfaite union....

LE BARON.

Comment?

MADAME MURER, *du ton de quelqu'un qui croit en dire assez.*

Lorsqu'avant peu....

LE BARON, *à sa fille.*

Bon! est-ce qu'elle dit vrai?

EUGÉNIE, *fléchissant le genou.*

Ah! mon père, comblez par votre bénédiction le bonheur de votre fille.

LE BARON, *la relevant avec tendresse.*

Réellement? Eh bien!... eh bien!... eh bien!

mon enfant, puisque c'est ainsi, j'approuve tout. *(A part.)* Aussi bien est-ce un mal sans remède.

EUGÉNIE.

De quel poids mon cœur est soulagé !

MADAME MURER, *avec joie.*

Milady, embrassez votre père.

LE BARON, *baisant Eugénie.*

Laisse-là milady; sois toujours mon Eugénie.

EUGÉNIE, *avec feu.*

Toute la vie, mon père. *(Par exclamation.)* Ah! milord, quel heureux jour pour nous !

LE BARON, *du ton d'un homme que ce mot de milord ramène à d'autres idées.*

Mais dites-moi donc un peu, vous autres : puisqu'elle est la femme de ce milord, que diable veulent-ils dire avec cet autre mariage? car aussi on n'y comprend rien.

MADAME MURER.

Il vous l'a dit tantôt. Discours de valets, bruits populaires.

EUGÉNIE.

J'en ai été troublée malgré moi.

LE BARON.

C'est que cela n'est pas net, au moins.

MADAME MURER.

Drink est son homme de confiance, il n'y a qu'à l'interroger vous-même.

(Elle sonne.)

SCÈNE VII.

(Cette scène marche rapidement.)

LE BARON, MADAME MURER, DRINK, EUGÉNIE.

LE BARON.

Vous avez raison, je le saurai bientôt.... *(Saisissant Drink au collet.)* Viens ici, fripon; dis-moi tout ce que tu sais du mariage.

DRINK *regarde autour de lui d'un air embarrassé.*

Du mariage! Est-ce qu'on auroit appris.... Oh! maudit intendant!...

LE BARON, *vivement.*

Cet intendant! Parleras-tu?... Faut-il?...

DRINK, *effrayé.*

Non, non, monsieur.... Il n'est pas besoin que vous vous fâchiez pour cela. C'est le mariage que vous demandez?

LE BARON.

Oui.

DRINK, *à part.*

Il faut mentir ici. *(Haut.)* Il est véritable, le mariage.

LE BARON.

Véritable! Eh bien, ma sœur?

MADAME MURER.

Il vous ment.

DRINK.

Je ne mens pas, monsieur.

LE BARON, *avec violence.*

Tu ne mens pas, misérable?

DRINK, *à part.*

Allons, tout est découvert; quelqu'autre lettre sera venue.

LE BARON.

Raconte-moi le fait, je veux l'entendre mot à mot de ta bouche.

DRINK.

Monsieur.... puisque vous le savez aussi bien que moi....

LE BARON.

Traître!

MADAME MURER, *retenant le baron.*

Mon frère!

LE BARON.

Qu'il laisse son verbiage, et qu'il avoue.

DRINK, *cherchant et tirant une lettre de sa poche.*

Puisqu'il n'y a plus moyen de dissimuler..... Voici une lettre de M. Williams, l'intendant de milord.

LE BARON, *lui arrachant la lettre.*

Pour qui?

DRINK.

Elle est adressée à madame.

MADAME MURER.

A moi? D'où me vient cette préférence? Et quel rapport cet intendant.....

DRINK, *surpris.*

Comment, quel rapport? C'est le même qui a fait le mariage....

MADAME MURER, *prenant la lettre du baron.*

D'honneur, si j'y entends quelque chose. Elle est décachetée.

LE BARON.

Mais apprends-moi comment il peut penser à se marier étant l'époux de ma fille?

DRINK, *tout-à-fait troublé.*

Quoi, monsieur? c'est du nouveau mariage que vous parlez?

LE BARON.

Et duquel donc?

MADAME MURER, *après avoir lu.*

Ah le scélérat! (*Elle porte les mains à son visage qu'elle couvre de la lettre chiffonée.*)

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est?

DRINK.

Me voilà perdu, je n'ai plus qu'à quitter l'Angleterre.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER, *avec horreur.*

Il nous a trompés indignement! Ma nièce n'est pas sa femme.

EUGÉNIE, *les bras levés.*

Dieu tout-puissant! (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

MADAME MURER.

Son intendant a servi de ministre, et toute la race infernale de complices.

LE BARON, *frappant du pied.*

Rage! fureur! ô femmes, qu'avez-vous fait?

MADAME MURER, *effrayée.*

Mon frère, par pitié, suspendez vos reproches. Ne voyez-vous pas l'état où elle est?

EUGÉNIE, *se relevant.*

Non, ne l'arrêtez pas: je n'ai plus rien à craindre que de vivre... Mon père, j'implore votre colère...

LE BARON, *hors de lui.*

Et tu l'as méritée.... Sexe perfide! femme à jamais le trouble et le déshonneur des familles. Noyez-vous maintenant dans des larmes inutiles... Avez-vous cru vous soustraire à mon obéissance? avez-vous cru violer impunément le plus saint des devoirs?... Tu l'as osé; toutes tes démarches se sont trouvées fausses; tu as été séduite, trompée,

déshonorée ; et le ciel t'en punit par l'abandon de ton père et sa malédiction.

EUGÉNIE, *s'élançant vers le baron, et le retenant à bras le corps.*

Ah! mon père, ayez pitié de mon désespoir, révoquez l'épouvantable arrêt que vous venez de prononcer.

LE BARON, *attendri, la repousse doucement.*

Otez-vous de mes yeux : vous m'avez rendu le plus misérable des hommes.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *courant dans les bras de sa tante.*

Ah! madame, m'abandonnerez-vous aussi?

MADAME MURER.

Non, mon enfant; écoutez-moi.

EUGÉNIE.

Ah! ma tante, venez, secondez-moi : courons nous jeter aux pieds de mon père, implorons ses bontés, et sortons tous d'une odieuse maison....

MADAME MURER.

Ce n'est pas mon avis : il faut y rester, au contraire, et écrire au comte que vous l'attendez ici ce soir.

EUGÉNIE, *avec horreur.*

Lui!... moi!... vous me faites frémir.

MADAME MURER.

Il le faut. Il viendra, vous l'accablerez de reproches, j'y joindrai les miens; il apprendra que votre père veut implorer le secours des lois : la crainte ou le repentir peut le ramener.

EUGÉNIE, *outrée.*

Et je serois assez lâche, après son indignité!... Je devrois respecter un jour celui que je ne peux plus estimer! J'irois aux pieds des autels jurer la fidélité au parjure, la soumission à l'homme sans foi, et une tendresse éternelle au perfide qui m'a sacrifiée! Plutôt mourir mille fois!

MADAME MURER, *fermement.*

Prenez garde, miss, qu'ici l'opprobre seroit le fruit du découragement.

EUGÉNIE, *au désespoir.*

L'opprobre! m'en reste-t-il encore à redouter? Dégradée par tant d'outrages, abandonnée de tout le monde, anéantie sous la malédiction de mon père, en horreur à moi-même, je n'ai plus qu'à mourir. (*Elle rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE X.

MADAME MURER, *seule, la regardant aller.*

Elle me quitte et n'écrit pas. (*Elle se promène.*) Un père en fureur, qui ne connoît plus rien; une fille au désespoir, qui n'écoute personne; un amant scélérat qui comble la mesure..... Quelle

horrible situation! (*Elle rêve un moment.*) Vengeance, soutiens mon courage! Je vais écrire moi-même au comte : s'il vient... Traître, tu paieras cher les peines que tu nous causes!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

JEU D'ENTR'ACTE.

Un domestique entre, range le salon, éteint le lustre et les bougies de l'appartement. On entend une sonnette de l'intérieur : il écoute, et indique par son geste que c'est madame Murer qui sonne. Il y court. Un moment après il repasse avec un bougeoir allumé, et sort par la porte du vestibule; il rentre sans lumière suivi de plusieurs domestiques auxquels il parle bas, et ils passent tous à petit bruit chez madame Murer, qui est alors censée leur donner ses ordres. Les valets repassent dans le salon, courent dehors par le vestibule, et rentrent chez madame Murer par le même salon armés de couteaux de chasse, d'épées et de flambeaux non allumés. Un moment après, Robert entre par le vestibule une lettre à la main, un bougeoir dans l'autre; comme c'est la réponse du comte de Clarendon qu'il rapporte, il se presse de passer chez madame Murer pour la lui remettre. Il y a ici un petit intervalle de temps sans mouvement, et le quatrième acte commence.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MADAME MURER; ROBERT, *portant un bougeoir, rallume les bougies qui ont été éteintes sur la table pendant l'entr'acte : le salon est obscur.*

MADAME MURER, *tenant un billet, et en marchant, se parle à elle-même.*

Il viendra. (*Au laquais.*) Vous avez été bien longtemps?

ROBERT.

Il n'étoit pas rentré : j'ai attendu. Et puis c'est un tapage dans l'hôtel; il se marie demain; tout est sens-dessus-dessous : on ne savoit où prendre de l'encre et du papier.

MADAME MURER, *à part.*

Il viendra.... Écoute, Robert, fais exactement ce que je vais t'ordonner. Va dans le jardin, tout auprès de la petite porte; tiens toi là sans remuer, et quand tu entendras le bruit d'une clef dans la serrure, viens vite ici m'en donner avis.

ROBERT.

Il doit donc entrer par là?

MADAME MURER.

Faites ce qu'on vous dit.

(*Robert sort par la porte du jardin.*)

SCÈNE II.

MADAME MURER, *seule, se promenant et frappant du billet sur sa main.*

Il viendra... Je te tiens donc à mon tour, fourbe insigne! Le parti est violent... c'est le plus sûr.... Il convient si bien au caractère du père... Je dois pourtant l'en prévenir. (*Elle regarde sa montre.*) J'ai le temps... Il est à consoler sa fille : il a jeté son feu maintenant... c'est comme je le veux... Il faut domter cet homme pour le ramener. Le voici! Qu'il a l'air accablé!

SCÈNE III.

LE BARON, MADAME MURER.

MADAME MURER, *d'un ton sombre.*

Eh bien! monsieur, êtes-vous satisfait? Il s'en est peu fallu que votre fille ne soit morte de frayeur. (*Le baron s'assied, sans rien dire, près de la table, et s'appuie la tête sur les mains d'un air accablé. Madame Murer continue.*) Des éclats! de la fureur! sans choix de personne.

LE BARON, *sourdement.*

Ceux qui ont fait le mal le reprochent aux autres.

MADAME MURER.

Un homme livré à ses emportemens.

LE BARON, *désespéré.*

Vous abusez de mon état et de ma patience. Vous avez juré de me faire mourir de chagrin. Laissez-nous, gardez votre héritage; il est trop cher. Aussi bien ma malheureuse fille n'en aura-t-elle peut-être bientôt plus besoin. (*Il se lève et se promène avec égarement.*)

MADAME MURER.

Vous n'avez jamais su prendre un parti.

LE BARON.

Je l'ai pris, mon parti.

MADAME MURER.

Quel est-il?

LE BARON, *marchant plus vite et gesticulant violemment.*

J'irai à la cour... Oui, je vais y aller.. Je tombe aux pieds du roi; il ne me rejettera pas. (*Madame Murer hoche de la tête.*) Et pourquoi me rejetteroit-il? Il est père... Je l'ai vu embrasser ses enfants.

MADAME MURER.

La belle idée! Et que lui direz-vous?

LE BARON, *s'arrêtant devant elle.*

Ce que je lui dirai? Je lui dirai : Sire..... vous êtes père, bon père... je le suis aussi; mais j'ai le cœur déchiré sur mon fils et sur ma fille. Sire, vous êtes humain, bienfaisant... Quand un des vôtres fut en danger, nous pleurions tous de vos larmes; vous ne serez pas insensible aux miennes. Mon fils s'est battu, mais en homme d'honneur; il sert votre majesté comme son bisaïeul, qui fut emporté

sous les yeux du feu roi; il sert comme mon père, qui fut tué en défendant la patrie dans les derniers troubles; il sert comme je servois lorsque j'eus l'honneur d'être blessé en Allemagne... J'ouvrirai mon habit... il y verra mon estomac.... mes blessures. Il m'écoutera; et j'ajouterai: Un suborneur est venu en mon absence violer notre retraite et l'hospitalité; il a déshonoré ma fille par un faux mariage... Je vous demande à genoux, sire, grâce pour mon fils et justice pour ma fille.

MADAME MURER.

Mais ce suborneur est un homme qualifié, puissant.

LE BARON, *vivement.*

S'il est qualifié, je suis gentilhomme.... Enfin je suis un homme... Le roi est juste; à ses pieds, toutes ces différences d'état ne sont rien : ma sœur, il n'y a d'élévation que pour celui qui regarde d'en bas; au dessus, tout est égal; et j'ai vu le roi parler avec bonté au moindre de ses sujets comme au plus grand. (*Il va et vient.*)

MADAME MURER, *d'un ton ferme.*

Croyez-moi, monsieur le baron, nous suffirons à notre vengeance.

LE BARON, *n'ayant entendu que le dernier mot.*

Oui, vengeance.... et qu'on le livre à toute la rigueur des lois.

MADAME MURER, *très ferme.*

Les lois! la puissance et le crédit les étouffent souvent; et puis, c'est demain qu'il prétend se

marier : il faut le prévenir; incertitude, lenteur, est-ce ainsi qu'on se venge? Eh! la justice naturelle reprend ses droits partout où la justice civile ne peut étendre les siens. *(Après un peu de silence, d'un ton plus bas.)* Enfin, mon frère, il est temps de vous dire mon secret : avant deux heures le comte sera votre gendre, ou il est mort.

LE BARON.

Comment cela?

MADAME MURER, *s'approchant de lui.*

Écoutez-moi, j'ai envoyé à milord duc un détail très étendu des atrocités de son neveu, sans néanmoins lui rien dire de mon projet; ensuite.... votre fille n'a jamais voulu s'y prêter, mais j'ai écrit pour elle au scélérat, qu'elle l'attend ce soir.

LE BARON.

Il ne viendra pas.

MADAME MURER, *lui montrant le billet.*

Au coup de minuit.... voici sa réponse. J'ai fait armer vos gens et les miens, vous le surprendrez chez elle; j'ai ici un ministre tout prêt. Qu'il tremble à son tour.

LE BARON, *surpris.*

Quoi! ma sœur, un guet-apens, des pièges?

MADAME MURER, *avec impatience.*

Y a-t-on regardé de si près pour nous faire le plus sanglant outrage?

LE BARON.

Vous avez raison : mais, quand il arrivera, j'irai au devant de lui, je l'attaquerai.

MADAME MURER, *avec effroi.*

Il vous tuera.

LE BARON.

Il me tuera! Eh bien! je n'aurai pas survécu à mon déshonneur.

SCÈNE IV.

MADAME MURER, *seule.*

VA, vieillard indocile, je saurai me passer de toi. J'ai fait le mal, c'est à moi à le réparer.

SCÈNE V.

MADAME MURER, ROBERT.

ROBERT, *accourant.*

MADAME, j'ai entendu essayer une clef à la serrure; je suis accouru de toutes mes forces.

MADAME MURER.

Rentrons vite. Je vais prendre ma nièce chez elle. Éteignez, éteignez.

(Le laquais éteint les bougies. Ils sortent.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, SIR CHARLES.

(Le comte est en frac, le chapeau sur la tête et l'épée au fourreau dans une main; de l'autre il conduit sir Charles qui a son épée nue sous le bras. Le salon est obscur.)

LE COMTE.

Vous êtes ici en sûreté, monsieur; cette maison est à moi, quoique j'aie usé de mystère en y entrant.... Mais, n'êtes-vous pas blessé?

SIR CHARLES.

Je n'ai qu'un coup à mon habit; mais apprenez-moi de grâce, monsieur, à qui j'ai obligation de la vie. Sans votre heureuse rencontre, sans votre généreux courage, j'aurois infailliblement succombé; ces quatre coquins en vouloient à mes jours.

LE COMTE.

Ce service n'est rien, vous eussiez sûrement fait la même chose en pareil cas : on m'appelle le comte de Clarendon.

SIR CHARLES, *vivement.*

Quoi ! c'est le comte de Clarendon.... J'étois destiné à vous tout devoir, milord, et à tenir de vous l'honneur et la vie.

LE COMTE.

Comment, serois-je assez heureux?....

SIR CHARLES.

Je vous suis adressé de Dublin.

LE COMTE.

Vous êtes le chevalier Champley pour qui ma sœur et ma cousine m'ont écrit d'Irlande des lettres si pressantes, et que j'ai trouvé sur la liste des visites à ma porte?

SIR CHARLES.

C'est moi-même. Depuis cinq jours je m'y suis présenté tous les soirs. Aujourd'hui vous veniez de sortir à pied; l'on m'a indiqué votre route, j'ai couru, et j'étois prêt à vous rejoindre lorsqu'ils m'ont attaqué; c'est la deuxième fois depuis mon arrivée; mais ce soir, sans vous, milord....

LE COMTE.

Je suis enchanté de cette rencontre; le bien que ces dames m'écrivent de vous....

SIR CHARLES.

Je me suis annoncé sous le nom de Champley, quoique ce ne soit pas le mien.

LE COMTE.

Ma sœur me mande qu'une affaire d'honneur vous force à le déguiser ici.

SIR CHARLES.

Contre mon colonel. Il me poursuit; mais vous jugez, à ce qui m'arrive, quel homme est cet adversaire.

LE COMTE.

Cela est horrible! nous en parlerons demain. Vous ne me quitterez pas de la nuit, crainte d'ac-

cident : je vous ferai donner un lit chez moi. J'éprouve pourtant un singulier embarras à votre sujet.

SIR CHARLES.

Ordonnez de moi, je vous prie.

LE COMTE.

La circonstance m'oblige à vous faire un aveu. Je suis attendu dans cette maison pour une explication secrette : j'y venois à pied, lorsque j'ai eu le bonheur de vous être utile.

SIR CHARLES, *souriant*.

Ne perdez pas avec moi un temps précieux.

LE COMTE.

Non : ce n'est pas ce que vous pensez sûrement. Mais vous savez que les mariages d'intérêt rompent souvent des liaisons agréables : c'est précisément mon histoire. Une fille charmante qui s'est donnée à moi, et que j'aime à la folie, loge ici depuis quelques jours avec sa famille ; elle a eu vent de mon mariage, on m'a écrit ce soir ; je viens..... assez embarrassé, je l'avoue.

SIR CHARLES.

C'est une grisette, sans doute?

LE COMTE.

Ah! rien moins ; voilà ce qui m'afflige et qui m'embarrrase. J'ai même un soupçon que ceci pourra bien avoir un jour des suites.... Il y a un frère... Mais je crois entendre le signal convenu. Souffrez que je vous laisse un moment au jardin ;

vous voyez jusqu'où va déja ma confiance en votre amitié. *(Le comte le mène au jardin, revient et ferme la porte après lui.)*

SCÈNE VII.

MADAME MURER, EUGÉNIE; LE COMTE *a posé son épée sur le fauteuil le plus près de la porte;* BETSY *tient une lumière, elle rallume les bougies sur la table, et se retire ensuite.*

MADAME MURER, *attirant Eugénie à elle.*

C'EST trop résister, Eugénie, je le veux absolument.

LE COMTE, *d'un air empressé.*

J'arrive l'effroi dans l'âme. Un billet que j'ai reçu ce soir m'a glacé le sang, et les deux heures qui ont précédé ce moment ont été les plus cruelles de ma vie.

MADAME MURER, *fièrement.*

Ce n'est pas votre exactitude qu'il faut défendre.

LE COMTE.

Quel sombre accueil! A quoi dois-je l'attribuer?

MADAME MURER, *indignée.*

Descendez dans votre cœur.

LE COMTE.

Que dites-vous? ces vains bruits d'un mariage auroient-ils opéré?

EUGÉNIE, *vivement, à elle.*

Affreuse dissimulation!

MADAME MURER, *lui fermant la bouche de sa main.*

N'épuisez pas le reste de vos forces, ma chère nièce. (*Au comte.*) Ainsi tout ce qu'on rapporte à ce sujet n'est donc qu'un faux bruit? (*Eugénie s'assied et couvre son visage de son mouchoir.*)

LE COMTE, *moins ferme.*

Daignez revenir sur le passé, et jugez vous-même : comment se pourroit-il?....

MADAME MURER, *l'examinant.*

Vous vous troublez...

LE COMTE, *troublé.*

Si je ne suis pas cru, j'aurai pour moi... J'invoquerai les bontés de ma chère Eugénie.

MADAME MURER, *froidement.*

Pourquoi n'osez-vous l'appeler votre femme ?

EUGÉNIE, *outrée, à elle-même.*

Qui m'auroit dit que mon indignation pût s'accroître encore !

LE COMTE, *absolument déconcerté.*

En vérité, madame, je ne conçois rien à ces étranges discours.

MADAME MURER, *avec fureur.*

Démens donc, vil corrupteur, le témoignage de tes odieux complices : démens celui de ta conscience, qui imprime sur ton front la difformité du crime confondu : lis. (*Elle lui donne la lettre de Williams. Le comte la lit. Madame Murer le regarde avec attention pendant qu'il lit.*)

LE COMTE, *après avoir lu, dit à part.*

Tout est connu.

MADAME MURER.

Il reste anéanti.

LE COMTE, *hésitant.*

Je le suis en effet, et je dois m'accuser, puisque toutes les apparences me condamnent. Oui, je suis coupable. La frayeur de vous perdre, et la crainte d'un oncle trop puissant, m'ont fait commettre la faute de m'assurer de vous par des voies illégitimes; mais je jure de tout réparer.

MADAME MURER, *à part.*

Et plus tôt que tu ne crois.

LE COMTE, *plus vite.*

Vous fûtes outragée, sans doute, Eugénie, mais votre vertu en est-elle moins pure? a-t-elle pu souffrir un instant de mon injustice? Un profond secret met votre honneur à couvert; et si vous daignez accepter ma main, à qui aurai-je fait tort qu'à moi? L'amant et l'époux ne se confondront-ils pas aux yeux de mon Eugénie? Ah! l'égarement d'un jour, une fois pardonné, sera suivi d'un bonheur inaltérable.

EUGÉNIE, *se levant et le regardant avec dédain.*

O le plus faux des hommes, fuis loin de moi. J'ai en horreur tes justifications. Va jurer aux pieds d'une autre femme des sentiments que tu ne connus jamais. Je ne veux t'appartenir à aucun titre : je sais mourir. (*Elle entre dans sa chambre.*)

MADAME MURER, *au comte, en entrant après elle et emportant la lumière.*

L'abandonnerez-vous en cet état affreux?

LE COMTE, *avec chaleur.*

Non, je la suis.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, *seul.*

ELLE se croit déshonorée, il suffit; elle est à moi, elle sera à moi. Ah! qu'ai-je fait? Pour l'abandonner, il ne falloit pas la revoir.

SCÈNE IX.

LE COMTE, SIR CHARLES, *rentrant.*

SIR CHARLES, *dans l'obscurité.*

MILORD?

LE COMTE.

Est-ce vous, chevalier Champley?

SIR CHARLES.

C'est moi.

LE COMTE.

Pardon : encore un moment, et nous sortons ensemble. (*Il veut entrer chez Eugénie.*)

SIR CHARLES, *l'arrêtant par le bras.*

Mais ne craignez-vous rien, milord? Pour une heure aussi avancée, je vois bien du monde sur pied.

LE COMTE, *n'écoutant point.*

Ce sont des valets : je vous rejoins.

SCÈNE X.

SIR CHARLES, *seul, d'un air de méfiance.*

Il y a grand mouvement dans cette maison : on va, l'on court. J'ai vu du monde dans le jardin; on vient d'en fermer la porte.... Il a l'air troublé, milord... L'explication doit avoir été orageuse.

SCÈNE XI.

SIR CHARLES, MADAME MURER.

MADAME MURER, *sortant de la chambre d'Eugénie sans lumière, dit à elle-même, en marchant :*

Le voilà à ses genoux, l'instant est favorable; allons. (*Elle traverse le salon et sort par la porte du jardin.*)

SCÈNE XII.

SIR CHARLES, *seul, écoute, et n'entendant plus rien, dit :*

Ah, ah! cette voix a un rapport singulier... (*Il se promène en faisant le geste de quelqu'un qui rejette une idée bizarre.*) C'est un homme bien lâche que ce colonel.... car ces gens n'étoient pas des voleurs.... Mais quelle foule de biens réunis dans la rencontre de milord Clarendon! mon libérateur! l'homme qui doit solliciter ma grâce auprès du roi! Que de titres pour l'aimer!... J'entends du bruit.... Je vois de la lumière, écoutons.

SCÈNE XIII.

MADAME MURER, SIR CHARLES.

MADAME MURER, *rentrant, dit à des gens qui sont derrière elle :*

N'ENTREZ que quand on vous le dira; vous vous rangerez tous vers la porte, et à sa sortie, vous fondrez sur lui et l'arrêterez. Prenez bien garde qu'il ne vous échappe. (*Elle traverse le salon en silence et rentre chez Eugénie. Les laquais retournent au jardin.*)

SIR CHARLES, *après avoir écouté.*

Il y a de la trahison! Serois-je assez heureux pour être à mon tour utile à mon nouvel ami?....

SCÈNE XIV.

LE BARON, SIR CHARLES.

LE BARON, *entrant par la porte du vestibule, le chapeau sur la tête et l'épée au côté, sans lumière.*

LE projet de ma sœur m'inquiète; Clarendon seroit-il ici?

SIR CHARLES, *tirant son épée et marchant fièrement au baron, lui met la pointe sur le cœur et lui dit :*

Qui que vous soyiez, n'avancez pas.

LE BARON *crie en portant la main à la garde de l'épée.*

Quel est donc l'insolent?...

SIR CHARLES, *d'un ton encore plus fier.*

N'avance pas, ou tu es mort.

SCÈNE XV.

LE BARON, SIR CHARLES.

(Des valets armés entrent précipitamment avec des flambeaux allumés par la porte du jardin)

LE BARON, *reconnoissant sir Charles.*

Mon fils!

SIR CHARLES.

O ciel! mon père!

LE BARON.

Par quel bonheur es-tu chez moi à cette heure?

SIR CHARLES.

Chez vous? Et quel est donc cet appartement? (*Montrant celui où il a vu entrer le comte.*)

LE BARON.

C'est celui de ta sœur.

SIR CHARLES, *avec un mouvement terrible.*

Ah, grands dieux! quelle indignité!

SCÈNE XVI.

MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES, LES GENS.

MADAME MURER, *accourant au bruit, et s'écriant d'étonnement.*

Sir Charles!... C'est le ciel qui nous l'envoie.

SIR CHARLES, *au désespoir.*

Affreux évènement! Je n'ai plus que le choix d'être ingrat ou déshonoré.

MADAME MURER.

Il va sortir.

SIR CHARLES, *troublé.*

Ma sœur! mon libérateur! Je suis épouvanté de ma situation.

MADAME MURER.

Osez-vous balancer?

SIR CHARLES, *les dents serrées.*

Balancer?... Non, je suis décidé.

MADAME MURER, *aux valets.*

Approchez tous.

SCÈNE XVII.

MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES, LES GENS, BETSY, LE COMTE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *au bruit, ouvre sa porte, et retenant le comte, dit :*

Ils sont armés! O dieux! ne sortez pas.

LE COMTE, *la repoussant.*

Je suis trahi. (*A sir Charles.*) Mon ami, donnez-moi mon épée.

(*Sir Charles, qui tient toujours son épée nue, court se saisir de celle du comte.*)

Presque au même temps.

EUGÉNIE, *effrayée.*

C'est mon frère!

LE COMTE.

Son frère!

SIR CHARLES, *furieux.*

Oui, son frère!

LE COMTE, *à Eugénie avec mépris.*

Ainsi donc vous m'attiriez dans un piège abominable!

EUGÉNIE, *troublée.*

Il m'accuse!

LE COMTE.

Votre colère, vos dédains n'étoient qu'une feinte pour leur donner le loisir de me surprendre.

EUGÉNIE, *tombant mourante sur un fauteuil, Betsy la soutient.*

Voilà le dernier malheur.

MADAME MURER, *au comte.*

Tous ces discours sont inutiles : il faut l'épouser sur-le-champ, ou périr.

LE COMTE, *avec indignation.*

Je céderois au vil motif de la crainte? Ma main seroit le fruit d'une basse capitulation?... Jamais.

MADAME MURER.

Qu'as-tu donc promis tout-à-l'heure?

LE COMTE, *sur le même ton.*

Je rendois hommage à la vertu malheureuse : sa douleur étoit plus forte qu'un million de bras armés. Elle amollissoit mon cœur, elle alloit triompher; mais je méprise des assassins.

LE BARON.

M'as-tu cru capable de l'être? Juges-tu de moi par le déshonneur où tu nous plonges?

MADAME MURER, *fortement aux valets.*

Saisissez-le.

SIR CHARLES, *se jetant entre le comte et les valets.*

Arrêtez.

MADAME MURER, *plus fort.*

Saissisez-le, vous dis-je.

SIR CHARLES, *d'une voix et d'un geste terribles.*

Le premier qui fait un pas....

LE BARON, *aux valets.*

Laissez faire mon fils.

(Madame Murer va se jeter sur un fauteuil en croisant ses mains sur son front comme une personne au désespoir.)

SIR CHARLES, *au comte, du ton d'un homme qui contient une grande colère.*

Ma présence vous rend ici, milord, ce que vous avez fait pour moi : nous sommes quittes. Les moyens qu'on emploie contre vous sont indignes de gens de notre état. Voilà votre épée. *(Il la lui présente.)* C'est désormais contre moi seul que vous en ferez usage. Vous êtes libre, milord, sortez; je vais assurer votre retraite : nous nous verrons demain.

LE COMTE, *étonné, regardant Eugénie et sir Charles tour à tour, dit à plusieurs reprises.*

Monsieur, je... j'y compte... je vous attendrai chez moi.

(Il regarde de nouveau Eugénie en soupirant comme un homme désolé. Il sort par la porte du jardin; le baron retient les valets, et lui livre le passage.)

SCÈNE XVIII.

EUGÉNIE, LE BARON, MADAME MURER, LEURS GENS, SIR CHARLES.

MADAME MURER, *furieuse, se relevant et s'adressant à son neveu.*

C'ÉTOIT donc pour l'arracher de nos mains que tu t'es rencontré ici?

SIR CHARLES, *troublé.*

Vous me plaindrez tous, lorsque vous saurez... Vous serez vengés, n'en doutez pas.... Mais cette Eugénie, dont toute sa famille étoit si vaine...

MADAME MURER, *d'un ton furieux.*

Sir Charles... vengez votre sœur, et ne l'accusez pas. Elle est l'innocente victime... Entrons chez elle : venez, vous frémirez de mon récit.

SIR CHARLES, *pénétré de douleur.*

Elle n'est pas coupable! Ah! ma sœur, pardonne mon erreur. Reçois... (*Il lui prend les mains.*) Elle ne m'entend pas. (*A sa tante.*) Ne songez qu'à la secourir. (*Madame Murer, Betsy, et Robert, qui se détache du groupe des valets, emmènent Eugénie dans sa chambre par-dessous les bras.*)

SCÈNE XIX.

LE BARON, SIR CHARLES, LES GENS.

SIR CHARLES, *du ton le plus terrible, en prenant la main du baron.*

Et vous, mon père, recevez pour elle le serment que je fais... Oui, si la rage qui me possède ne m'a pas étouffé, si le feu qui dévore le sang de cette infortunée ne l'a pas tari avant le jour, je jure par vous qu'une vengeance éclatante aura devancé sa mort.

LE BARON.

Viens, mon cher fils. (*Ils entrent chez Eugénie. Les laquais sortent par la porte du vestibule avec leurs flambeaux.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

JEU D'ENTR'ACTE.

Betsy sort de l'appartement d'Eugénie, très affligée, un bougeoir à la main, car il est pleine nuit. Elle va chez madame Murer, et en rapporte une cave à flacons qu'elle pose sur la table du salon, ainsi que sa lumière. Elle ouvre la cave, et examine si ces flacons sont ceux qu'on demande. Elle porte ensuite la cave chez sa maîtresse, après avoir allumé les bougies qui sont sur la table. Un instant après, le baron sort de chez sa fille d'un air pénétré, tenant d'une main un bougeoir allumé, et de l'autre cherchant une clef dans ses goussets; il s'en va par la porte du vestibule qui conduit chez lui, et en revient promptement avec un flacon de sel, ce qui annonce qu'Eugénie est dans une crise affreuse. Il rentre chez elle. On sonne de l'intérieur, un laquais arrive au coup de sonnette. Betsy vient de l'appartement de sa maîtresse en pleurant, et lui dit tout bas de rester au salon pour être plus à portée. Elle sort par le vestibule. Le laquais s'assied sur le canapé du fond, et s'étend en bâillant de fatigue. Betsy revient avec une serviette sur son bras, une écuelle de porcelaine couverte à la main; elle rentre chez Eugénie. Un moment après les acteurs paroissent, le valet se retire, et le cinquième acte commence. Il seroit assez bien que l'orchestre, pendant cet entr'acte, ne jouât que de la musique douce et triste, même avec des sourdines, comme si ce n'étoit qu'un bruit éloigné de quelque maison voisine; le cœur de tout le monde est trop en presse dans celle-ci, pour qu'on puisse supposer qu'il s'y fait de la musique.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

SIR CHARLES, MADAME MURER, *sortant de la chambre d'Eugénie.*

MADAME MURER.

PASSONS ici, maintenant qu'elle est un peu calmée ; nous y parlerons avec plus de liberté.

SIR CHARLES, *d'un ton terrible.*

Après ce que vous venez de me dire, après tout ce que j'ai appris.... l'outrage et l'horreur sont à leur comble. Ma fureur ne connoît plus de bornes. Le sort en est jeté : il va périr.

SCÈNE II.

MADAME MURER, SIR CHARLES, EUGÉNIE, *sortant de sa chambre, l'air troublé, l'habillement en désordre, les cheveux à bas, sans collier ni rouge, et absolument décoiffée.*

EUGÉNIE.

QU'AI-JE entendu? Mon frère....

SIR CHARLES, *lui baisant la main.*

Chère et malheureuse Eugénie! si je n'ai pu prévenir le crime, au moins j'aurai la triste satisfaction de le punir.

EUGÉNIE, *cherchant à le retenir.*

Arrêtez.... Quel fruit attendez-vous?....

SIR CHARLES, *avec fermeté.*

Ma sœur, quand on n'a plus le choix des moyens, il faut se faire une vertu de la nécessité.

EUGÉNIE, *d'une voix altérée.*

Vous parlez de vertu, et vous allez egorger votre semblable!

SIR CHARLES, *indigné.*

Mon semblable! un monstre!

EUGÉNIE.

Il vous a sauvé la vie.

SIR CHARLES, *fièrement.*

Je ne lui dois plus rien.

EUGÉNIE, *éperdue.*

Grand Dieu! sauvez-moi de mon désespoir..... Mon frère... au nom de la tendresse, et surtout au nom du malheur qui m'accable.... Serois-je moins infortunée, moins perdue quand le nom d'un parjure... quand son souvenir sera effacé sur la terre? (*Plus fort.*) Et si votre présomption se trouvoit punie par le fer de votre ennemi, quel coup affreux pour un père! Vous, l'appui de sa vieillesse, vous allez mettre au hasard cette vie dont il a tant besoin!.... (*d'une voix brisée*) pour une malheureuse fille, que tous vos efforts ne peuvent plus sauver. Je vais mourir.

(*Madame Murer se jette sur un siège contre la table et appuie sa tête dessus.*)

SIR CHARLES, *avec feu.*

Tu vivras.... pour jouir de ta vengeance.

EUGÉNIE, *désespérée, du ton le plus violent.*

Non, je n'en suis pas digne. En faut-il des preuves? Ah! je me méprise trop pour les dissimuler. Tout perfide qu'il est, mon cœur se révolte encore pour lui : je sens que je l'aime malgré moi. Je sens que, si j'ai le courage de le mépriser vivant, rien ne pourra m'empêcher de le pleurer mort. Je détesterai votre victoire; vous me deviendrez odieux; mes reproches insensés vous poursuivront partout : je vous accuserai de l'avoir enlevé au repentir.

SIR CHARLES, *en colère.*

L'honneur outragé s'indigne de tes discours, et méprise tes larmes. Adieu, je vole à mon devoir.

EUGÉNIE, *égarée.*

Ah! barbare! arrêtez... Quelle horrible marque d'attachement allez-vous m'offrir?

(*Madame Murer la retient; sir Charles sort.*)

SCÈNE III.

EUGÉNIE, MADAME MURER, BETSY.

EUGÉNIE, *continuant, avec égarement.*

Le spectacle de son épée sanglante arrachée du sein de mon époux... (*D'un ton étouffé.*) Mon époux! quel nom j'ai prononcé! Mes yeux se troublent... les sanglots me suffoquent... (*Madame Murer et Betsy l'asseyent.*)

MADAME MURER.

Modérez l'excès de votre affliction.

EUGÉNIE, *pleurant amèrement.*

Non ; l'on ne connoîtra jamais la moitié de mes tourments. L'insensé qu'il est ! s'il savoit quel cœur il a déchiré !

MADAME MURER, *pleurant aussi.*

Consolez-vous, ma chère fille, l'horrible histoire sera ensevelie dans un profond secret. Espérez, mon enfant.

EUGÉNIE, *hors d'elle-même.*

Non, je n'espérerai plus ; je suis lasse de courir au devant du malheur. Eh ! plût à Dieu que je fusse entrée dans la tombe le jour qu'au mépris du respect de mon père, je me rendis à vos instances ! Votre cruelle tendresse a creusé l'abîme où l'on m'a entraînée.

MADAME MURER, *avec saisissement.*

Quoi !... vous aussi, miss !...

EUGÉNIE, *troublée.*

Je m'égare..... Ah ! pardon, madame ; oubliez une malheureuse... (*D'une voix ténébreuse.*) Où donc est sir Charles ?.... Il ne m'a pas entendue.... Le sang va couler.... Mon frère ou son ennemi percé de coups....

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, MADAME MURER, BETSY, LE BARON *entrant.*

EUGÉNIE, *lui criant avec désespoir.*

Mon père, vous l'avez laissé sortir?

LE BARON, *pénétré.*

Crois-tu mon cœur moins déchiré que le tien? N'augmente pas mes peines, lorsque le courage de ton frère va tout réparer, (*à part*) ou nous rendre doublement à plaindre.

EUGÉNIE, *au désespoir, avec feu.*

Pouvez-vous l'espérer, mon père? La vengeance de sa famille ne vivra-t-elle pas pour faire tomber votre fils à son tour? Nos parents, aussi fiers que les siens, laisseront-ils cette mort impunie? Quel est donc le terme où le carnage devra s'arrêter? Est-ce quand le sang des deux maisons sera tout-à-fait épuisé?

LE BARON, *en colère.*

Imprudente! Un cœur aussi crédule, avec autant de moyens de t'en garantir! (*Betsy sort par le vestibule.*)

SCÈNE V.

EUGÉNIE, MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES *sans épée.*

LE BARON, *apercervant sir Charles.*

Mon fils!...

MADAME MURER.

Sitôt de retour!

LE BARON.

Sommes-nous vengés?

SIR CHARLES, *d'un air consterné.*

O mon père! vous voyez un malheureux.... A deux pas d'ici, j'ai trouvé le comte; il a voulu me parler; sans l'écouter, je l'ai forcé de se défendre; mais, lorsque je le chargeois le plus vigoureusement.... ô rage!.... mon épée rompue....

LE BARON.

Eh bien, mon fils?

SIR CHARLES.

Vous n'avez plus d'armes, m'a dit froidement le comte; je ne regarde point cette affaire comme terminée; j'approuve votre ressentiment; je connois, comme vous, les lois de l'honneur; nous nous verrons dans peu... Il est parti...

MADAME MURER.

Pour aller terminer son mariage; voilà ce que j'avois prévu.

SIR CHARLES, *d'un ton désespéré.*

Je suis prêt à m'arracher la vie. Ma sœur! ma

chère Eugénie! je t'avois promis un défenseur, le sort a trompé mon attente.

EUGÉNIE, *assise, d'un ton mourant.*

Le ciel a pris pitié de mes larmes; il n'a pas permis qu'un autre fût entraîné dans ma ruine.... O mon père!.... ô mon frère! serez-vous plus inflexibles que lui. La douleur qui me tue va laver la tache que j'ai imprimée sur toute ma famille. (*Ici sa voix baisse par degrés.*) Mais ce sacrifice lui suffit; j'étois seule coupable, et le juste ciel veut que j'expie ma faute par le déshonneur, le désespoir et la mort. (*Elle tombe épuisée, madame Murer la reçoit dans ses bras.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, SIR CHARLES, MADAME MURER; EUGÉNIE, *les yeux fermés, renversée sur le fauteuil;* BETSY.

BETSY, *accourant.*

On frappe à coups redoublés.

MADAME MURER.

A l'heure qu'il est.... si matin.... courez. Qu'on n'ouvre pas.

(*Betsy sort.*)

SCÈNE VII.

MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES, EUGÉNIE.

LE BARON.

POURQUOI?

MADAME MURER.

Il y a tout à craindre.... un homme aussi méchant.... son oncle....

LE BARON.

Que peut-on nous faire?

MADAME MURER.

Après ce qui s'est passé cette nuit, mon frère... Un ordre supérieur.... votre fils.... que sait-on?...

SIR CHARLES.

Il n'est pas capable de cette lâcheté.

MADAME MURER.

Il est capable de tout.

SCÈNE VIII.

MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES, EUGÉNIE, BETSY *accourant.*

BETSY, *toute essoufflée.*

C'EST le comte de Clarendon.

SIR CHARLES, MADAME MURER, *ensemble.*

Clarendon!

LE BARON.

Je le voudrois.

BETSY.

Je l'ai vu dans la cour.... le même habit. Il me suit.

SCÈNE IX.

MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES, EUGÉNIE, LE COMTE DE CLARENDON *entrant précipitamment, sans épée.*

LE BARON, *avec horreur.*

C'EST lui!

MADAME MURER.

Il veut la voir mourir.

LE BARON.

Il mourra avant elle. (*Il avance vers lui et met l'épée à la main.*) Défends-toi, perfide.

SIR CHARLES, *se jetant au-devant.*

Mon père, il est sans armes.

LE COMTE.

J'ai cru que le repentir étoit la seule qui convînt au coupable. (*Il court se mettre aux genoux d'Eugénie.*) Eugénie, tu triomphes. Je ne suis plus cet insensé qui s'avilissoit en te trompant: je te jure un amour, un respect éternels. (*Se levant avec effroi.*) O ciel! l'horreur et la mort m'environnent! que s'est-il donc passé?

SIR CHARLES, *pleurant.*

Ces nouvelles arrivent trop tard; l'objet de tant de larmes n'est plus en état de recevoir aucune consolation.

LE COMTE, *vivement.*

Non, non. L'excès de la douleur seul a porté le trouble dans ses esprits.

MADAME MURER, *pleurant.*

Hélas! nous n'espérons plus rien. (*Betsy est debout derrière le fauteuil de sa maîtresse, et s'essuie les yeux avec son tablier.*)

LE COMTE, *effrayé.*

Craindriez-vous pour elle? Ah! laissez-moi me flatter que je ne suis pas si coupable. (*D'un ton plus doux.*) Eugénie! chère épouse! Cette voix, qui avoit tant d'empire sur ton cœur, ne peut-elle plus rien sur toi? (*Il lui prend la main.*)

EUGÉNIE, *rappelée à elle par le mouvement qu'elle reçoit, regarde en silence, fait un mouvement d'horreur en voyant le comte, se retourne et dit:*

Dieux!.... j'ai cru le voir....

LE COMTE, *se remettant à ses pieds.*

Oui, c'est moi.

EUGÉNIE, *dans les bras de sa tante, dit en frissonnant, sans regarder:*

C'est lui!...

LE COMTE.

L'ambition m'égaroit, l'honneur et l'amour me ramènent à vos pieds... nos beaux jours ne sont pas finis.

EUGÉNIE, *les yeux fermés et levant les bras.*

Qu'on me laisse... qu'on me laisse...

LE COMTE, *avec feu.*

Non jamais. Écoutez-moi. Cette nuit, en vous quittant, le cœur plein d'amour pour vous, et d'admiration pour un si noble ennemi, (*Il montre sir Charles, en se levant*) j'ai couru me jeter aux pieds de mon oncle et lui faire un aveu de tous mes attentats. Le repentir m'élevoit au dessus de la honte. Il a vu mes remords, ma douleur ; il a lu l'acte faux qui atteste mon crime et votre vertu. Mon désespoir et mes larmes l'ont fait consentir à mon union avec vous ; il seroit venu lui-même ici vous l'annoncer : mais, le dirai-je ? il a craint que je ne pusse jamais obtenir mon pardon. Prononcez, Eugénie, décidez de mon sort.

EUGÉNIE, *d'une voix foible, lente et coupée.*

C'est vous !... J'ai recueilli le peu de forces qui me restent, pour vous répondre... ne m'interrompez point... je rends grâce à la générosité de milord duc.... je vous crois même sincère en ce moment... mais l'état humiliant dans lequel vous n'avez pas craint de me plonger.... l'opprobre dont vous avez couvert celle que vous deviez chérir, ont rompu tous les liens...

LE COMTE, *vivement.*

N'achevez pas. Je puis vous être odieux, mais vous m'appartenez ; mes forfaits nous ont tellement unis l'un à l'autre...

EUGÉNIE, *douloureusement.*

Malheureux !... qu'osez-vous rappeler ?

LE COMTE, *avec feu.*

J'oserai tout pour vous obtenir. Au défaut d'autres droits, je rappellerai mes crimes pour m'en faire des titres. Oui, vous êtes à moi. Mon amour, les outrages dont vous vous plaignez, mon repentir, tout vous enchaîne et vous ôte la liberté de refuser ma main; vous n'avez plus le choix de votre place, elle est fixée au milieu de ma famille. Interrogez l'honneur, consultez vos parents; ayez la noble fierté de sentir ce que vous vous devez.

LE BARON, *au comte.*

Ce qu'elle se doit, est de refuser l'offre que vous lui faites : je ne suis pas insensible à votre procédé; mais j'aime mieux la consoler toute ma vie du malheur de vous avoir connu, que de la livrer à celui qui a pu la tromper une fois. Sa fermeté lui rend toute mon estime.

LE COMTE, *pénétré.*

Laissez-vous toucher, Eugénie; je ne survivrois pas à des refus obstinés.

EUGÉNIE *veut se lever pour sortir, sa foiblesse la fait retomber assise.*

Cessez de me tourmenter par de vaines instances; le parti que j'ai pris est inébranlable : j'ai le monde en horreur.

LE COMTE, *regardant autour de lui, s'adresse enfin à madame Murer.*

Madame, je n'espère plus qu'en vous.

MADAME MURER, *fièrement.*

Je consens qu'elle vous pardonne, si vous pouvez vous pardonner à vous-même.

LE COMTE, *d'une voix forte et d'un ton de dignité.*

Vous avez raison, celui qui s'est rendu si criminel est à jamais indigne de partager son sort. Vous n'ajouterez rien dont je ne sois pénétré d'avance... (*A Eugénie, avec plus de chaleur.*) Mais, cruelle! quand le ciel et la terre déposent contre mon indignité, aucun murmure ne se fait-il entendre dans ton sein? et l'être infortuné qui te devra bientôt le jour, n'a-t-il pas des droits plus sacrés que ta résolution? C'est pour lui que j'élève une voix coupable; lui raviras-tu, par une double cruauté, l'état qui lui est dû? et l'amour outragé ne cédera-t-il pas au cri de la nature? (*En s'adressant à tous.*) Barbares! si vous ne vous rendez pas à ces raisons, vous êtes tous, s'il se peut, plus inhumains, plus féroces que le monstre qui a pu outrager sa vertu, et qui meurt de douleur à vos pieds. (*Il tombe aux genoux du baron.*) Mon père!

LE BARON, *le relevant, lui serre les mains, et après un moment de silence.*

Je vous la donne.

LE COMTE, *s'écriant.*

Eugénie!

LE BARON, *à Eugénie.*

Rendons-nous, ma fille; celui qui se repent de

bonne foi est plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais.

(Eugénie regarde son père, laisse tomber sa main dans celle du comte, et va parler. Le comte lui coupe la parole.)

LE COMTE, *par exclamation.*

Elle me pardonne !

EUGÉNIE, *après un soupir.*

Va, tu mérites de vaincre, ta grâce est dans mon sein ; et le père d'un enfant si désiré ne peut jamais m'être odieux. Ah ! mon frère ! ah ! ma tante ! la vue du contentement que je fais naître en vous tous, me remplit de joie à mon tour. *(Madame Murer l'embrasse avec joie.)*

LE COMTE, *transporté.*

Eugénie me pardonne ! ah ! la mienne est extrême : cet évènement va nous rendre tous aussi heureux que vous êtes dignes de l'être, et que j'ai peu mérité de le devenir.

SIR CHARLES, *au comte.*

Généreux ami ! que d'éloges nous vous devons !

LE COMTE.

Je rougirois de moi, si je n'avois aspiré qu'à les obtenir : le bonheur avec Eugénie, la paix avec moi-même, et l'estime des honnêtes gens ; voilà le seul but auquel j'ose prétendre.

LE BARON, *avec joie.*

Mes enfants, chacun de vous a fait son devoir aujourd'hui : vous en recevez la récompense.

N'oubliez donc jamais qu'il n'y a de vrais biens sur la terre, que dans l'exercice de la vertu.

LE COMTE, *baisant la main d'Eugénie avec enthousiasme.*

O ma chère Eugénie!...

(*Tous se rassemblent autour d'elle, et la toile tombe.*)

FIN D'EUGÉNIE.

L'AUTRE TARTUFE,

OU

LA MÈRE COUPABLE,

DRAME,

PAR CARON DE BEAUMARCHAIS,

Représenté, pour la première fois, au théâtre François, le 5 mai 1797.

On gagne assez dans les familles, quand on en expulse un méchant.

Dernière phrase de la pièce.

PERSONNAGES.

Le comte Almaviva, grand seigneur espagnol, d'une fierté noble, et sans orgueil.

La comtesse Almaviva, très malheureuse, et d'une angélique piété.

Le chevalier Léon, leur fils; jeune homme épris de la liberté, comme toutes les âmes ardentes et neuves.

Florestine, pupille et filleule du comte Almaviva; jeune personne d'une grande sensibilité.

Monsieur Bégearss, Irlandois, major d'infanterie espagnole, ancien secrétaire des ambassades du comte; homme très profond, et grand machinateur d'intrigues, fomentant le trouble avec art.

Figaro, valet-de-chambre, chirurgien et homme de confiance du comte; homme formé par l'expérience du monde et des évènements.

Suzanne, première cameriste de la comtesse, épouse de Figaro; excellente femme, attachée à sa maîtresse, et revenue des illusions du jeune âge.

Monsieur Fal, notaire du comte, homme exact et très honnête.

Guillaume, valet allemand de M. Bégearss; homme trop simple pour un tel maître.

Un clerc de notaire, personnage muet.

La scène est à Paris, dans l'hôtel occupé par la famille du comte, et se passe à la fin de 1790.

L'AUTRE TARTUFE,

OU

LA MÈRE COUPABLE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon fort orné.

SCÈNE I.

SUZANNE, *seule, tenant des fleurs obscures, dont elle fait un bouquet.*

QUE madame s'éveille et sonne, mon triste ouvrage est achevé. *(Elle s'assied avec abandon.)* A peine il est neuf heures, et je me sens déjà d'une fatigue.... Son dernier ordre, en la couchant, m'a gâté ma nuit toute entière. « Demain, Suzanne, au « point du jour, fais apporter beaucoup de fleurs, « et garnis-en mes cabinets. » — Au portier : — « Que, de la journée, il n'entre personne pour « moi.... Tu me formeras un bouquet de fleurs

« noires et rouge foncé, un seul œillet blanc au « milieu.... » Le voilà.... Pauvre maîtresse! elle pleuroit..... Pour qui ce mélange d'apprêts?.... Eeeh! si nous étions en Espagne, ce serait aujourd'hui la fête de son fils Léon..... *(avec mystère)* et d'un autre homme qui n'est plus. *(Elle regarde les fleurs.)* Les couleurs du sang et du deuil! *(Elle soupire.)* Ce cœur blessé ne guérira jamais.... Attachons-le d'un crêpe noir, puisque c'est là sa triste fantaisie. *(Elle attache le bouquet.)*

SCÈNE II.

(Cette scène doit marcher chaudement.)

FIGARO, *regardant avec mystère;* SUZANNE.

SUZANNE.

Entre donc, Figaro. Tu prends l'air d'un amant en bonne fortune chez ta femme.

FIGARO.

Peut-on vous parler librement?

SUZANNE.

Oui, si la porte reste ouverte.

FIGARO.

Et pourquoi cette précaution?

SUZANNE.

C'est que l'homme dont il s'agit peut entrer d'un moment à l'autre.

FIGARO, *appuyant.*

Honoré-Tartufe-Bégearss.

SUZANNE.

Et c'est un rendez-vous donné.... Ne t'accoutume donc pas à charger son nom d'épithètes; cela peut se redire et nuire à tes projets.

FIGARO.

Il s'appelle *Honoré*.

SUZANNE.

Mais non pas *Tartufe*.

FIGARO.

Morbleu!

SUZANNE.

Tu as le ton bien soucieux.

FIGARO.

Furieux! *(Elle se lève.)* Est-ce là notre convention? M'aidez-vous franchement, Suzanne, à prévenir un grand désordre? Serois-tu dupe encore de ce très méchant homme?

SUZANNE.

Non; mais je crois qu'il se méfie de moi : il ne me dit plus rien. J'ai peur, en vérité, qu'il ne nous croie raccommodés.

FIGARO.

Feignons toujours d'être brouillés.

SUZANNE.

Mais qu'as-tu donc appris qui te donne une telle humeur?

FIGARO.

Recordons-nous d'abord sur les principes. Depuis que nous sommes à Paris, et que M. Alma-

viva... (Il faut bien lui donner son nom, puisqu'il ne souffre plus qu'on l'appelle monseigneur....)

SUZANNE, *avec humeur.*

C'est beau! et madame sort sans livrée! nous avons l'air de tout le monde.

FIGARO.

Depuis, dis-je, qu'il a perdu, par une querelle de jeu, son libertin de fils aîné, tu sais comment tout a changé pour nous! comme l'humeur du comte est devenue sombre et terrible!

SUZANNE.

Tu n'es pas mal bourru non plus.

FIGARO.

Comme son autre fils paroît lui devenir odieux!

SUZANNE.

Que trop.

FIGARO.

Comme madame est malheureuse!

SUZANNE.

C'est un grand crime qu'il commet.

FIGARO.

Comme il redouble de tendresse pour sa pupille Florestine! comme il fait surtout des efforts pour dénaturer sa fortune!

SUZANNE.

Sais-tu, mon pauvre Figaro, que tu commences à radoter? Si je sais tout cela, qu'est-il besoin de me le dire?

FIGARO.

Encore faut-il bien s'expliquer pour s'assurer

que l'on s'entend. N'est-il pas avéré pour nous que cet astucieux Irlandois, le fléau de cette famille, après avoir chiffré, comme secrétaire, quelques ambassades auprès du comte, s'est emparé de leurs secrets à tous? que ce profond machinateur a su les entraîner, de l'indolente Espagne, en ce pays, remué de fond en comble, espérant y mieux profiter de la désunion où ils vivent, pour séparer le mari de la femme, épouser la pupille, et envahir les biens d'une maison qui se délâbre?

SUZANNE.

Enfin, moi, que puis-je à cela?

FIGARO.

Ne jamais le perdre de vue; me mettre au cours de ses démarches..

SUZANNE.

Mais je te rends tout ce qu'il dit.

FIGARO.

Oh! ce qu'il dit.... n'est que ce qu'il veut dire. Mais saisir, en parlant, les mots qui lui échappent, le moindre geste, un mouvement; c'est là qu'est le secret de l'âme! Il se trame ici quelque horreur. Il faut qu'il s'en croye assuré; car, je lui ai trouvé un air... plus faux, plus perfide et plus fat; cet air des sots de ce pays, triomphant avant le succès. Ne peux-tu être aussi perfide que lui? l'amadouer, le bercer d'espoir? quoi qu'il demande, ne pas le refuser?...

SUZANNE.

C'est beaucoup.

FIGARO.

Tout est bien, et tout marche au but, si j'en suis promptement instruit.

SUZANNE.

....Et si j'en instruis ma maîtresse?

FIGARO.

Il n'est pas temps encore; ils sont tous subjugués par lui. On ne te croiroit pas : tu nous perdrois sans les sauver. Suis-le partout, comme son ombre.... et moi, je l'épie au dehors....

SUZANNE.

Mon ami, je t'ai dit qu'il se défie de moi; et s'il nous surprenoit ensemble... Le voilà qui descend.... Ferme!.... ayons l'air de quereller bien fort. *(Elle pose le bouquet sur la table.)*

FIGARO, *élevant la voix.*

Moi, je ne le veux pas. Que je t'y prenne une autre fois!....

SUZANNE, *élevant la voix.*

Certes!.... oui, je te crains beaucoup.

FIGARO, *feignant de lui donner un soufflet.*

Ah! tu me crains... Tiens, insolente!

SUZANNE, *feignant de l'avoir reçu.*

Des coups à moi.... chez ma maîtresse?

SCÈNE III.

FIGARO, LE MAJOR BÉGEARSS, SUZANNE.

BÉGEARSS, *en uniforme, un crêpe noir au bras.*

Eh! mais quel bruit! Depuis une heure j'entends disputer de chez moi....

FIGARO, *à part.*

Depuis une heure!

BÉGEARSS.

Je sors, je trouve une femme éplorée....

SUZANNE, *feignant de pleurer.*

Le malheureux lève la main sur moi!

BÉGEARSS.

Ah! l'horreur, M. Figaro! Un galant homme a-t-il jamais frappé une personne de l'autre sexe?

FIGARO, *brusquement.*

Eh! morbleu, monsieur, laissez-nous! Je ne suis point *un galant homme*, et cette femme n'est point *une personne de l'autre sexe* : elle est ma femme; une insolente qui se mêle dans des intrigues, et qui croit pouvoir me braver, parce qu'elle a ici des gens qui la soutiennent. Ah! j'entends la morigéner....

BÉGEARSS.

Est-on brutal à cet excès?

FIGARO.

Monsieur, si je prends un arbitre de mes procédés envers elle, ce sera moins vous que tout autre; et vous savez trop bien pourquoi.

SUZANNE, *plus surprise.*

Ah! ah!... Madame qui le sait, donne les mains à leur union.

BÉGEARSS, *froidement.*

Nous la ferons changer d'avis.

SUZANNE, *stupéfaite.*

Aussi?.... Mais Figaro, si je vois bien, est le confident du jeune homme.

BÉGEARSS.

C'est le moindre de mes soucis. Ne serois-tu pas aise d'en être délivrée?

SUZANNE.

S'il ne lui arrive aucun mal....

BÉGEARSS.

Fi donc! la seule idée flétrit l'austère probité. Mieux instruits sur leurs intérêts, ce sont eux-mêmes qui changeront d'avis.

SUZANNE, *incrédule.*

Si vous faites cela, monsieur....

BÉGEARSS, *appuyant.*

Je le ferai.... Tu sens que l'amour n'est pour rien dans un pareil arrangement. (*L'air caressant.*) Je n'ai jamais vraiment aimé que toi.

SUZANNE, *incrédule.*

Ah! si madame avoit voulu....

BÉGEARSS.

Je l'aurois consolée sans doute; mais elle a dédaigné mes vœux.... Suivant le plan que le comte a formé, la comtesse va au couvent.

SUZANNE, *vivement.*

Je ne me prête à rien contre elle.

BÉGEARSS.

Que diable, il la sert dans ses goûts! Je t'entends toujours dire : *Ah! c'est un ange sur la terre.*

SUZANNE, *en colère.*

Eh bien! faut-il la tourmenter?

BÉGEARSS, *riant.*

Non; mais du moins la rapprocher de ce ciel, la patrie des anges, dont elle est un moment tombée.... Et puisque, dans ces nouvelles et merveilleuses lois, le divorce s'est établi....

SUZANNE, *vivement.*

Il divorceroit?

BÉGEARSS.

S'il peut.

SUZANNE, *en colère.*

Ah! les scélérats d'hommes! quand on les étrangleroit tous....

BÉGEARSS, *riant.*

J'aime à croire que tu m'en exceptes.

SUZANNE.

Ma foi!... pas trop.

BÉGEARSS, *riant.*

J'adore ta franche colère : elle met à jour ton bon cœur. Quant à l'amoureux chevalier, il le destine à voyager... long-temps. — Le Figaro, homme expérimenté, sera son discret conducteur. (*Il lui*

prend la main.) Et voici ce qui nous concerne : le comte, Florestine et moi, habiterons le même hôtel, et la chère Suzanne à nous, chargée de toute la confiance, sera notre surintendant, commandera la domesticité, aura la grande main sur tout. Plus de mari, plus de soufflets, plus de brutal contradicteur, des jours filés d'or et de soie, et la vie la plus fortunée !...

SUZANNE.

A vos cajoleries, je vois que vous voulez que je vous serve auprès de Florestine.

BÉGEARSS, *caressant.*

A dire vrai, j'ai compté sur tes soins. Tu fus toujours une excellente femme. J'ai tout le reste dans ma main ; ce point seul est entre les tiennes. (*Vivement.*) Par exemple, aujourd'hui tu peux nous rendre un signalé service.... (*Suzanne l'examine.*) Je dis *un signalé,* par l'importance qu'il y met. (*Froidement.*) Car, ma foi, c'est bien peu de chose. Le comte auroit la fantaisie.... de donner à sa fille, en signant le contrat, une parure absolument semblable aux diamants de la comtesse. Il ne voudroit pas qu'on le sût.

SUZANNE, *surprise.*

Ah ! ah !...

BÉGEARSS.

Ce n'est pas trop mal vu. De beaux diamants terminent bien des choses. Peut-être il va te demander d'apporter l'écrin de sa femme, pour en confronter les dessins avec ceux de son joaillier...

SUZANNE.

Pourquoi, comme ceux de madame? C'est une idée assez bizarre.

BÉGEARSS.

Il prétend qu'ils soient aussi beaux... Tu sens, pour moi, combien c'étoit égal. Tiens, vois-tu? le voici qui vient.

SCÈNE V.

SUZANNE, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

Monsieur Bégearss, je vous cherchois.

BÉGEARSS.

Avant d'entrer chez vous, monsieur, je venois prévenir Suzanne, que vous aviez dessein de lui demander cet écrin...

SUZANNE.

Au moins, monseigneur, vous sentez...

LE COMTE.

Eh! laisse là ton *monseigneur!* N'ai-je pas ordonné, en passant dans ce pays-ci?....

SUZANNE.

Je trouve, monseigneur, que cela nous amoindrit.

LE COMTE.

C'est que tu t'entends mieux en vanité qu'en vraie fierté. Quand on veut vivre dans un pays, il n'en faut point heurter les préjugés.

SUZANNE.

Eh bien! monsieur, du moins vous me donnez votre parole....

LE COMTE, *fièrement.*

Depuis quand suis-je méconnu?

SUZANNE.

Je vais donc vous l'aller chercher. (*A part.*) Dame! Figaro m'a dit de ne rien refuser.... (*Elle emporte le bouquet qu'elle avoit mis sur la table.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

J'AI tranché sur le point qui paroissoit l'inquiéter.

BÉGEARSS.

Il en est un, monsieur, qui m'inquiète beaucoup plus; je vous trouve un air accablé....

LE COMTE.

Te le dirai-je, ami? la perte de mon fils me sembloit le plus grand malheur. Un chagrin plus poignant fait saigner ma blessure, et rend ma vie insupportable.

BÉGEARSS.

Si vous ne m'aviez pas interdit de vous contrarier là-dessus, je vous dirois que votre second fils....

LE COMTE, *vivement.*

Mon second fils! je n'en ai point.

BÉGEARSS.

Calmez-vous, monsieur; raisonnons. La perte d'un enfant chéri peut vous rendre injuste envers l'autre, envers votre épouse, envers vous. Est-ce donc sur des conjectures qu'il faut juger de pareils faits?

LE COMTE.

Des conjectures? Ah! j'en suis trop certain. Mon grand chagrin est de manquer de preuves. Tant que mon pauvre fils vécut, j'y mettois fort peu d'importance. Héritier de mon nom, de mes places, de ma fortune.... que me faisoit cet autre individu? Mon froid dédain, un nom de terre, une croix de Malte, une pension m'auroient vengé de sa mère et de lui. Mais, conçois-tu mon désespoir, en perdant un fils adoré, de voir un étranger succéder à ce rang, à ces titres; et, pour irriter ma douleur, venir tous les jours me donner le nom odieux de *son père?*

BÉGEARSS.

Monsieur, je crains de vous aigrir, en cherchant à vous apaiser; mais la vertu de votre épouse...

LE COMTE, *avec colère.*

Ah! ce n'est qu'un crime de plus. Couvrir d'une vie exemplaire un affront tel que celui-là! Commander vingt ans, par ses mœurs et la piété la plus sévère, l'estime et le respect du monde, et verser sur moi seul, par cette conduite affectée,

tous les torts qu'entraine après soi ma prétendue bizarrerie!.... Ma haine pour eux s'en augmente.

BÉGEARSS.

Que vouliez-vous donc qu'elle fît, même en la supposant coupable? Est-il au monde quelque faute qu'un repentir de vingt années ne doive effacer à la fin? Fûtes-vous sans reproches vous-même? Et cette jeune Florestine, que vous nommez votre pupille, et qui vous touche de plus près...

LE COMTE.

Qu'elle assure donc ma vengeance! Je dénaturerai mes biens et les lui ferai tous passer. Déja trois millions d'or, arrivés de la Vera-Crux, vont lui servir de dot, et c'est à toi que je les donne. Aide-moi seulement à jeter sur ce don un voile impénétrable. En acceptant mon porte-feuille, et te présentant comme époux, suppose un héritage, un legs de quelque parent éloigné...

BÉGEARSS, *montrant le crêpe de son bras.*

Voyez que, pour vous obéir, je me suis déja mis en deuil.

LE COMTE.

Quand j'aurai l'agrément du roi pour l'échange entamé de toutes mes terres d'Espagne contre des biens dans ce pays, je trouverai moyen de vous en assurer la possession à tous deux.

BÉGEARSS, *vivement.*

Et moi, je n'en veux point. Croyez-vous que, sur des soupçons... peut-être encore très peu fondés, j'irai me rendre le complice de la spoliation

entière de l'héritier de votre nom? d'un jeune homme plein de mérite? car il faut avouer qu'il en a...

LE COMTE, *impatienté.*

Plus que mon fils, voulez-vous dire? Chacun le pense comme vous; cela m'irrite contre lui...

BÉGEARSS.

Si votre pupille m'accepte, et si, sur vos grands biens, vous prélevez, pour la doter, ces trois millions d'or du Mexique, je ne supporte point l'idée d'en devenir propriétaire, et ne les recevrai qu'autant que le contrat en contiendra la donation que mon amour sera censé lui faire.

LE COMTE, *le serrant dans ses bras.*

Loyal et franc ami! quel époux je donne à ma fille!...

SCÈNE VII.

LE COMTE, BÉGEARSS, SUZANNE.

SUZANNE.

MONSIEUR, voilà le coffre aux diamants; ne le gardez pas trop long-temps, que je puisse le remettre en place avant qu'il soit jour chez madame. (*Elle le pose sur la table.*)

LE COMTE.

Suzanne, en t'en allant, défends qu'on entre, à moins que je ne sonne.

SUZANNE, *à part.*

Avertissons Figaro de ceci. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS.

Quel est votre projet sur l'examen de cet écrin?

LE COMTE, *tirant de sa poche un bracelet entouré de brillants.*

Je ne veux plus te déguiser tous les détails de mon affront; écoute. Un certain Léon d'Astorga, qui fut jadis mon page, et que l'on nommoit Chérubin....

BÉGEARSS.

Je l'ai connu; nous servions dans le régiment dont je vous dois d'être major. Mais il y a vingt ans qu'il n'est plus.

LE COMTE.

C'est ce qui fonde mon soupçon. Il eut l'audace de l'aimer. Je la crus éprise de lui; je l'éloignai d'Andalousie, par un emploi dans ma légion. — Un an après la naissance du fils.... qu'un combat détesté m'enlève. (*Il met la main à ses yeux.*) Lorsque je m'embarquai vice-roi du Mexique, au lieu de rester à Madrid, ou dans mon palais à Séville, ou d'habiter Aguas Frescas, qui est un superbe séjour, quelle retraite, ami, crois-tu que ma femme choisit? Le vilain château d'Astorga, chef-lieu d'une méchante terre, que j'avois achetée des parents de ce page. C'est là qu'elle a voulu passer les trois années de mon absence, qu'elle y a mis au

monde.... (après neuf ou dix mois, que sais-je?) ce misérable enfant qui porte les traits d'un perfide. Jadis, lorsqu'on m'avoit peint pour le bracelet de la comtesse, le peintre ayant trouvé ce page fort joli, désira d'en faire une étude; c'est un des beaux tableaux de mon cabinet....

BÉGEARSS.

Oui.... (*Il baisse les yeux.*) A telles enseignes que votre épouse....

LE COMTE, *vivement.*

Ne veut jamais le regarder. Eh bien! sur ce portrait, j'ai fait faire celui-ci, dans ce bracelet, pareil en tout au sien, fait par le même joaillier qui monta tous ses diamants; je vais le substituer à la place du mien. Si elle en garde le silence, vous sentez que ma preuve est faite. Sous quelque forme qu'elle en parle, une explication sévère éclaircit ma honte à l'instant.

BÉGEARSS.

Si vous demandez mon avis, monsieur, je blâme un tel projet.

LE COMTE.

Pourquoi?

BÉGEARSS.

L'honneur répugne à de pareils moyens. Si quelque hasard, heureux, ou malheureux, vous eût présenté certains faits, je vous excuserois de les approfondir. Mais tendre un piège! des surprises! Eh! quel homme un peu délicat voudroit

prendre un tel avantage sur son plus cruel ennemi?

LE COMTE.

Il est trop tard pour reculer; le bracelet est fait, le portrait du page est dedans....

BÉGEARSS, *prenant l'écrin.*

Monsieur, au nom du véritable honneur....

LE COMTE, *ayant enlevé le bracelet de l'écrin.*

Ah! mon cher portrait, je te tiens. J'aurai du moins la joie d'en orner le bras de ma fille, cent fois plus digne de le porter!... (*Il y substitue l'autre.*)

BÉGEARSS *feint de s'y opposer. Ils tirent chacun l'écrin de leur côté. Bégearss fait ouvrir adroitement le double fond, et dit avec colère :*

Ah, voilà la boîte brisée.

LE COMTE, *regardant.*

Non, ce n'est qu'un secret que le débat a fait ouvrir. Ce double fond renferme des papiers!

BÉGEARSS, *s'y opposant.*

Je me flatte, monsieur, que vous n'abuserez point....

LE COMTE, *impatienté.*

« Si quelque heureux hasard vous eût présenté « certains faits, me disois-tu dans le moment, je « vous excuserois de les approfondir..... » Le hasard me les offre, et je vais suivre ton conseil. (*Il arrache les papiers.*)

BÉGEARSS, *avec chaleur.*

Pour l'espoir de ma vie entière, je ne voudrois

FIGARO.

Un seul mot? J'aurois trop à dire, je ne veux rien faire à demi. (*Il examine l'écrin, le papier que tient le comte, lance un fier coup-d'œil à Bégearss et sort.*)

SCÈNE X.

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

Refermons ce perfide écrin. J'ai la preuve que je cherchois. Je la tiens, j'en suis désolé. Pourquoi l'ai-je trouvée? Ah Dieu! lisez, lisez, M. Bégearss.

BÉGEARSS, *repoussant le papier.*

Entrer dans de pareils secrets! Dieu préserve qu'on m'en accuse!

LE COMTE.

Quelle est donc la sèche amitié qui repousse mes confidences? Je vois qu'on n'est compatissant que pour les maux qu'on éprouva soi-même.

BÉGEARSS.

Quoi! pour refuser ce papier?... (*Vivement.*) Serrez-le donc; voici Suzanne. (*Il referme vite le secret de l'écrin. Le comte met la lettre dans sa veste, sur sa poitrine.*)

SCÈNE XI.

LE COMTE, *accablé*, SUZANNE, BÉGEARSS.

SUZANNE, *accourant vers la table.*

L'ÉCRIN, l'écrin : madame sonne.

BÉGEARSS, *le lui donnant.*

Suzanne, vous voyez que tout y est en bon état.

SUZANNE, *à part, à Bégearss.*

Qu'a donc monsieur? il est troublé!

BÉGEARSS.

Ce n'est rien qu'un peu de colère contre votre indiscret mari, qui est entré malgré ses ordres.

SUZANNE, *finement.*

Je l'avois dit pourtant de manière à être entendue. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

LÉON, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE *veut sortir, il voit entrer Léon.*

VOICI l'autre!

LÉON, *timidement, veut embrasser le comte.*

Mon père, agréez mon respect. Avez-vous bien passé la nuit?

LE COMTE, *sèchement, en le repoussant.*

Où fûtes-vous, monsieur, hier au soir?

LÉON.

Mon père, on me mena dans une assemblée estimable...

LE COMTE.

Où vous fîtes une lecture?

LÉON.

On m'invita d'y lire un essai que j'ai fait sur l'abus des vœux monastiques, et le droit de s'en relever.

LE COMTE, *amèrement.*

Les vœux des chevaliers en sont?

BÉGEARSS.

Qui fut, dit-on, très applaudi?

LÉON.

Monsieur, on a montré quelqu'indulgence pour mon âge.

LE COMTE.

Donc au lieu de vous préparer à partir pour vos caravannes, à bien mériter de votre ordre, vous vous faites des ennemis? vous allez composant, écrivant sur le ton du jour?... Bientôt on ne distinguera plus un gentilhomme d'un savant.

LÉON, *timidement.*

Mon père, on en distinguera mieux un ignorant d'un homme instruit, et l'homme libre d'un esclave.

LE COMTE.

Discours d'enthousiaste! On voit où vous en voulez venir. (*Il veut sortir.*)

LÉON.

Mon père!....

LE COMTE, *dédaigneusement.*

Laissez à l'artisan des villes ces locutions tri-

viales. Les gens de notre état ont un langage plus élevé. Qui est-ce qui dit *mon père* à la cour, monsieur? Appelez-moi *monsieur;* vous sentez l'homme du commun. Son père!... (*Il sort; Léon le suit en regardant Bégearss, qui lui fait un geste de compassion.*) Allons, M. Bégearss, allons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la bibliothèque du comte.

SCÈNE I.

LE COMTE, *seul.*

PUISQU'ENFIN je suis seul, lisons cet étonnant écrit, qu'un hasard presque inconcevable a fait tomber entre mes mains. (*Il tire de son sein la lettre de l'écrin, et la lit en pesant sur tous les mots.*) « Malheureux insensé! notre sort est rempli. La « surprise nocturne que vous avez osé me faire, « dans un château où vous fûtes élevé, dont vous « connoissiez les détours, la violence qui s'en est « suivie; enfin, votre crime.... le mien.... (*il s'ar-« rête*) le mien reçoit sa juste punition. Aujour-« d'hui, jour de Saint-Léon, patron de ce lieu et « le vôtre, je viens de mettre au monde un fils, « mon opprobre et mon désespoir. Grâce à de « tristes précautions, l'honneur est sauf, mais la « vertu n'est plus. Condamnée désormais à des « larmes intarissables, je sens qu'elles n'efface-« ront point un crime.... dont l'effet reste subsis-« tant. Ne me voyez jamais : c'est l'ordre irrévo-« cable de la misérable Rosine..... qui n'ose plus « signer un autre nom. » (*Il porte ses mains avec la*

lettre à son front, et se promène.)... Qui n'ose plus signer un autre nom..... Ah, Rosine! où est le temps?... Mais tu t'es avilie.... *(Il s'agite.)* Ce n'est point là l'écrit d'une méchante femme. Un misérable corrupteur.... Mais voyons la réponse écrite sur la même lettre. *(Il lit.)* « Puisque je ne dois « plus vous voir, ma vie m'est odieuse, et je vais « la perdre avec joie dans la vive attaque d'un « fort, où je ne suis point commandé. Je vous « renvoie tous vos reproches, le portrait que j'ai « fait de vous, et la boucle de cheveux que je « vous dérobai. L'ami qui vous rendra ceci quand « je ne serai plus, est sûr. Il a vu tout mon déses- « poir. Si la mort d'un infortuné vous inspiroit un « reste de pitié, parmi les noms qu'on va donner « à l'héritier... d'un autre plus heureux!.. puis-je « espérer que le nom de Léon vous rappellera « quelquefois le souvenir d'un malheureux... qui « expire en vous adorant, et signe pour la der- « nière fois, CHÉRUBIN LÉON, d'Astorga.... » Puis, en caractères sanglants!... « Blessé à mort, je « rouvre cette lettre, et vous écris avec mon sang « ce douloureux, cet éternel adieu. Souvenez- « vous.... » Le reste est effacé par des larmes..... *(Il s'agite.)* Ce n'est point là non plus l'écrit d'un méchant homme. Un malheureux égarement..... *(Il s'assied et reste absorbé.)* Je me sens déchiré,

SCÈNE II.

BÉGEARSS, LE COMTE.

(Bégearss, en entrant, s'arrête, le regarde et se mord le doigt avec mystère.)

LE COMTE.

Ah! mon cher ami, venez donc.... Vous me voyez dans un accablement....

BÉGEARSS.

Très effrayant, monsieur; je n'osois avancer.

LE COMTE.

Je viens de lire cet écrit. Non, ce n'étaient point là des ingrats ni des monstres, mais de malheureux insensés, comme ils se le disent eux-mêmes...

BÉGEARSS.

Je l'ai présumé comme vous.

LE COMTE, *se levant et se promenant.*

Les misérables femmes, en se laissant séduire, ne savent guère les maux qu'elles apprêtent..... Elles vont, elles vont... les affronts s'accumulent.. et le monde injuste et léger accuse un père qui se tait, qui dévore en secret ses peines.... On le taxe de dureté pour les sentiments qu'il refuse au fruit d'un coupable adultère..... Nos désordres à nous ne leur enlèvent presque rien, ne peuvent du moins leur ravir la certitude d'être mères, ce bien inestimable de la maternité, tandis que leur moindre caprice, un goût, une étourderie légère détruit dans l'homme le bonheur... le bonheur de

toute sa vie, la sécurité d'être père.... Ah! ce n'est point légèrement qu'on a donné tant d'importance à la fidélité des femmes. Le bien, le mal de la société, sont attachés à leur conduite; le paradis ou l'enfer des familles dépend à tout jamais de l'opinion qu'elles ont donnée d'elles.

BÉGEARSS.

Calmez-vous; voici votre fille.

SCÈNE III.

BÉGEARSS, LE COMTE, FLORESTINE.

FLORESTINE, *un bouquet au côté.*

On vous disoit, monsieur, si occupé, que je n'ai pas osé vous fatiguer de mon respect.

LE COMTE.

Occupé de toi, mon enfant, *ma fille!* Ah! je me plais à te donner ce nom; car j'ai pris soin de ton enfance. Le mari de ta mère étoit fort dérangé: en mourant il ne laissa rien. Elle-même, en quittant la vie, t'a recommandée à mes soins. Je lui engageai ma parole; je la tiendrai, ma fille, en te donnant un noble époux. Je te parle avec liberté devant cet ami qui nous aime. Regarde autour de toi; choisis. Ne trouves-tu personne ici digne de posséder ton cœur?

FLORESTINE, *lui baisant la main.*

Vous l'avez tout entier, monsieur, et si je me vois consultée, je répondrai que mon bonheur est de ne point changer d'état. — Monsieur votre fils,

en se mariant... (car sans doute il ne restera plus dans l'ordre de Malte aujourd'hui); monsieur votre fils, en se mariant, peut se séparer de son père. Ah! permettez que ce soit moi qui prenne soin de vos vieux jours; c'est un devoir, monsieur, que je remplirai avec joie.

LE COMTE.

Laisse, laisse *monsieur*, réservé pour l'indifférence; on ne sera point étonné qu'un enfant si reconnoissant me donne un nom plus doux; appelle-moi ton père.

BÉGEARSS.

Elle est digne, en honneur, de votre confidence entière... Mademoiselle, embrassez ce bon, ce tendre protecteur. Vous lui devez plus que vous ne pensez. Sa tutelle n'est qu'un devoir. Il fut l'ami... l'ami secret de votre mère.... et, pour tout dire en un seul mot...

SCÈNE IV.

FIGARO, BÉGEARSS, LE COMTE, LA COMTESSE *en robe à peigner*, FLORESTINE.

FIGARO, *annonçant.*

MADAME la comtesse.

BÉGEARSS, *jetant un regard furieux sur Figaro, à part.*

Au diable le faquin!

LA COMTESSE, *au comte.*

Figaro m'avoit dit que vous vous trouviez mal; effrayée, j'accours, et je vois....

LE COMTE.

.... Que cet homme officieux vous a fait encore un mensonge.

FIGARO.

Monsieur, quand vous êtes passé, vous aviez un air si défait... Heureusement il n'en est rien. (*Bégearss l'examine.*)

LA COMTESSE.

Bonjour, monsieur Bégearss.... Te voilà, Florestine; je te trouve radieuse.... Mais voyez donc comme elle est fraîche et belle! Si le ciel m'eût donné une fille, je l'aurois voulue comme toi, de figure et de caractère. Il faudra bien que tu m'en tiennes lieu. Le veux-tu, Florestine?

FLORESTINE, *lui baisant la main.*

Ah! madame.

LA COMTESSE.

Qui t'a donc fleurie si matin?

FLORESTINE, *avec joie.*

Madame, on ne m'a point fleurie; c'est moi qui ai fait des bouquets. N'est-ce pas aujourd'hui Saint-Léon?

LA COMTESSE.

Charmant enfant, qui n'oublie rien! (*Elle la baise au front. Le comte fait un geste terrible. Bégearss le retient.*)

LA COMTESSE, *à Figaro.*

Puisque nous voilà rassemblés, avertissez mon fils que nous prendrons ici le chocolat.

FLORESTINE.

Pendant qu'ils vont le préparer, mon parrain, faites-nous donc voir ce beau buste de Washington, que vous avez, dit-on, chez vous.

LE COMTE.

J'ignore qui me l'envoie; je ne l'ai demandé à personne, et sans doute il est pour Léon. Il est beau; je l'ai là dans mon cabinet : venez tous.

(*Bégearss, en sortant le dernier, se retourne deux fois pour examiner Figaro, qui le regarde de même. Ils ont l'air de se menacer sans parler.*)

SCÈNE V.

FIGARO, *seul, rangeant la table et les tasses pour le déjeuner.*

SERPENT ou basilic, tu peux me mesurer, me lancer des regards affreux. Ce sont les miens qui te tueront... Mais, où reçoit-il ses paquets? Il ne vient rien pour lui de la poste à l'hôtel. Est-il monté seul de l'enfer?... Quelqu'autre diable correspond..., et moi, je ne puis découvrir....

SCÈNE VI.

FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE, *accourant, regarde, et dit très vivement à l'oreille de Figaro :*

C'EST lui que la pupille épouse. — Il a la promesse du comte. — Il guérira Léon de son amour. — Il détachera Florestine. — Il fera consentir madame. — Il te chasse de la maison. — Il cloître ma maîtresse en attendant que l'on divorce. — Fait déshériter le jeune homme, et me rend maîtresse de tout. Voilà les nouvelles du jour. (*Elle s'enfuit.*)

SCÈNE VII.

FIGARO, *seul.*

NON, s'il vous plait, monsieur le major, nous compterons ensemble auparavant. Vous apprendrez de moi qu'il n'y a que les sots qui triomphent. Grâce à l'*Ariane-Suzon*, je tiens le fil du labyrinthe, et le minotaure est cerné... Je t'envelopperai dans tes pièges, et te démasquerai si bien... Mais quel intérêt assez pressant lui fait faire une telle école, desserre les dents d'un tel homme ? S'en croiroit-il assez sûr pour..... La sottise et la vanité sont compagnes inséparables. Mon politique babille et se confie ! Il a perdu le coup. *Y a faute !*

SCÈNE VIII.

GUILLAUME, FIGARO.

GUILLAUME, *avec une lettre.*

Meissieir Bégearss ; ché vois qu'il est pas pour ici ?

FIGARO, *rangeant le déjeuner.*

Tu peux l'attendre, il va rentrer.

GUILLAUME, *reculant.*

Meingoth ! ch'attendrai pas meisseir en gombagnie té vous. Mon maître il voudroit point, jé chure.

FIGARO.

Il te le défend ? Eh bien ! donne la lettre ; je vais la lui remettre en rentrant.

GUILLAUME, *reculant.*

Pas plis à vous té lettres ! O tiable ! il voudra pientôt me jasser.

FIGARO, *à part.*

Il faut pomper le sot. Tu.... viens de la poste, je crois ?

GUILLAUME.

Tiable ! non, ché viens pas.

FIGARO.

C'est sans doute quelque missive du gentlemen... du parent irlandois dont il vient d'hériter ? Tu sais cela, toi, bon Guilhaume ?

GUILLAUME, *riant niaisement.*

Lettre d'un qu'il est mort, meissieir ? Non, ché

poste, pour ouvrir dans un cabaret chaque lettre de l'écriture d'*Honoré-Tartufe-Bégearss*... Monsieur le tartufe honoré, vous cesserez enfin de l'être! Un dieu m'a mis sur votre piste. *(Il serre ses tablettes.)* Hasard, dieu méconnu, les anciens t'appeloient destin, nos gens te donnent un autre nom!...

SCÈNE IX.

FIGARO, FLORESTINE, LA COMTESSE, LE COMTE, BÉGEARSS, GUILLAUME.

BÉGEARSS *aperçoit Guillaume, et dit avec humeur en lui prenant la lettre :*

Ne peux-tu pas me les garder chez moi?

GUILLAUME.

Ché crois, celui-ci, c'est tout comme.

(Il sort.)

LA COMTESSE, *au comte.*

Monsieur, ce buste est un très beau morceau : votre fils l'a-t-il vu?

BÉGEARSS, *la lettre ouverte.*

Ah! lettre de Madrid, du secrétaire du ministre! Il y a un mot qui vous regarde. *(Il lit.)* « Dites au « comte Almaviva, que le courrier qui part de- « main, lui porte l'agrément du roi pour l'échange « de toutes ses terres. » *(Figaro écoute, et se fait, sans parler, un signe d'intelligence.)*

FIGARO.

Va, je n'ai garde; ne crains rien.

GUILLAUME.

Mon maître, il dit, meissieİr, vous âfre tout l'esprit, et moi pas.... Alors c'est chuste.... Mais, peut-être ché suis mécontent d'avoir dit à fous....

FIGARO.

Et pourquoi?

GUILLAUME.

Ché sais pas. — La valet trahir, voye-fous.... L'être un péché qu'il est parpare, vil, et même.... puéril.

FIGARO.

Il est vrai; mais tu n'as rien dit.

GUILLAUME, *désolé.*

Mon Thié! mon Thié! ché sais pas, là... quoi tire... ou non... (*Il se retire en soupirant.*) Ah! (*Il regarde niaisement les livres de la bibliothèque.*)

FIGARO, *à part.*

Quelle découverte! Hasard, je te salue! (*Il cherche ses tablettes.*) Il faut pourtant que je démêle comment un homme si caverneux s'arrange d'un tel imbécille.... De même que les brigands redoutent les reverbères..... Oui, mais un sot est un fallot; la lumière passe à travers. (*Il dit en écrivant sur ses tablettes.*) *O-Connor, banquier irlandois.* C'est là qu'il faut que j'établisse mon noir comité des recherches. Ce moyen-là n'est pas trop constitutionnel; *ma perdis!* L'utilité. (*Il écrit.*) Quatre ou cinq louis d'or au valet chargé du détail de la

voir toujours froissée par l'injustice de chacun? Votre père a besoin d'écrire à la personne qui échange ses terres.

FLORESTINE, *gaiement.*

Vous regrettez votre papa? nous aussi nous le regrettons. Cependant, comme il sait que c'est aujourd'hui votre fête, il m'a chargée, monsieur, de vous présenter ce bouquet. *(Elle lui fait une grande révérence.)*

LÉON, *pendant qu'elle l'ajuste à sa boutonnière.*

Il n'en pouvoit prier quelqu'un qui me rendît ses bontés aussi chères.... *(Il l'embrasse.)*

FLORESTINE, *se débattant.*

Voyez, madame, si jamais on peut badiner avec lui, sans qu'il abuse au même instant....

LA COMTESSE, *souriant.*

Mon enfant, le jour de sa fête, on peut lui passer quelque chose.

FLORESTINE, *baissant les yeux.*

Pour l'en punir, madame, faites-lui lire le discours qui fut, dit-on, tant applaudi hier à l'assemblée.

LÉON.

Si maman juge que j'ai tort, j'irai chercher ma pénitence.

FLORESTINE.

Ah! madame, ordonnez-le lui.

LA COMTESSE.

Apportez-nous, mon fils, votre discours : moi,

je vais prendre quelque ouvrage, pour l'écouter avec plus d'attention. *(Elle sort.)*

FLORESTINE, *gaiement.*

Obstiné! c'est bien fait, et je l'entendrai malgré vous.

LÉON, *tendrement.*

Malgré moi, quand vous l'ordonnez? Ah! Florestine, j'en défie.....

(Il sort.)

SCÈNE XII.

FLORESTINE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS, *bas.*

EH BIEN! mademoiselle, avez-vous deviné l'époux qu'on vous destine?

FLORESTINE, *avec joie.*

Mon cher M. Bégearss, vous êtes à tel point notre ami, que je me permettrai de penser tout haut avec vous. Sur qui puis-je porter les yeux? Mon parrain m'a bien dit : « Regarde autour de « toi, choisis. » Je vois l'excès de sa bonté : ce ne peut être que Léon. Mais moi, sans biens, dois-je abuser....

BÉGEARSS, *d'un ton terrible.*

Qui? Léon, son fils? votre frère?

FLORESTINE, *avec un cri douloureux.*

Ah! monsieur!...

BÉGEARSS.

Ne vous a-t-il pas dit : appelle-moi ton père?

Réveillez-vous, ma chère enfant, écartez un songe trompeur, qui pouvoit devenir funeste.

FLORESTINE.

Ah! oui, funeste pour tous deux!

BÉGEARSS.

Vous sentez qu'un pareil secret doit rester caché dans votre âme. *(Il sort en la regardant.)*

SCÈNE XIII.

FLORESTINE, *seule et pleurant.*

Oh ciel! il est mon frère, et j'ose avoir pour lui.... Quel coup d'une lumière affreuse! et dans un tel sommeil, qu'il est cruel de s'éveiller! *(Elle tombe accablée sur un siège.)*

SCÈNE XIV.

LÉON, *un papier à la main;* FLORESTINE.

LÉON, *joyeux, à part.*

Maman n'est pas rentrée, et M. Bégearss est sorti : profitons d'un moment heureux.... Florestine, vous êtes ce matin, et toujours, d'une beauté parfaite; mais vous avez un air de joie, un ton aimable de gaieté, qui ranime mes espérances.

FLORESTINE, *au désespoir.*

Ah! Léon.... *(Elle retombe.)*

LÉON.

Ciel! vos yeux noyés de larmes et votre visage défait m'annoncent quelque grand malheur.

FLORESTINE.

Des malheurs? Ah! Léon, il n'y en a plus que pour moi.

LÉON.

Floresta, ne m'aimez-vous plus? lorsque mes sentiments pour vous.....

FLORESTINE, *d'un ton absolu.*

Vos sentiments? ne m'en parlez jamais.

LÉON.

Quoi! l'amour le plus pur....

FLORESTINE, *au désespoir.*

Finissez ces cruels discours, ou je vais vous fuir à l'instant.

LÉON.

Grand Dieu! qu'est-il donc arrivé? M. Bégearss vous a parlé, mademoiselle, je veux savoir ce que vous a dit ce Bégearss.

SCÈNE XV.

LÉON, LA COMTESSE, FLORESTINE.

LÉON, *continuant.*

MAMAN, venez à mon secours. Vous me voyez au désespoir; Florestine ne m'aime plus.

FLORESTINE, *pleurant.*

Moi, madame, ne plus l'aimer! Mon parrain, vous et lui, c'est le cri de ma vie entière.

LA COMTESSE.

Mon enfant, je n'en doute pas. Ton cœur ex-

cellent m'en répond. Mais de quoi donc s'afflige-t-il?

LÉON.

Maman, vous approuvez l'ardent amour que j'ai pour elle?

FLORESTINE, *se jetant dans les bras de la comtesse.*

Ordonnez-lui donc de se taire. (*En pleurant.*) Il me fait mourir de douleur.

LA COMTESSE.

Mon enfant, je ne t'entends point. Ma surprise égale la sienne.... Elle frissonne entre mes bras. Qu'a-t-il donc fait qui puisse te déplaire?

FLORESTINE, *se renversant sur elle.*

Madame, il ne me déplaît point. Je l'aime et le respecte à l'égal de mon frère; mais qu'il n'exige rien de plus.

LÉON.

Vous l'entendez, maman? Cruelle fille, expliquez-vous.

FLORESTINE.

Laissez-moi, laissez-moi, ou vous me causerez la mort.

SCÈNE XVI.

LÉON, FIGARO *arrivant avec l'équipage du thé*, LA COMTESSE, FLORESTINE, SUZANNE *de l'autre côté, avec un métier de tapisserie.*

LA COMTESSE.

REMPORTE tout, Suzanne : il n'est plus question de lecture. Vous, Figaro, servez du thé à votre maître; il écrit dans son cabinet. Et toi, ma Florestine, viens dans le mien, rassurer ton amie. Mes chers enfants, je vous porte en mon cœur. — Pourquoi l'affligez-vous l'un après l'autre sans pitié? il y a ici des choses qu'il m'est important d'éclaircir. *(Elles sortent.)*

SCÈNE XVII.

FIGARO, SUZANNE, LÉON.

SUZANNE, *à Figaro.*

JE ne sais pas de quoi il est question; mais je parierois bien que c'est là du Bégearss tout pur. Je veux absolument prémunir ma maîtresse.

FIGARO.

Attends que je sois plus instruit : nous nous concerterons ce soir. Oh! j'ai fait une découverte....

SUZANNE.

Et tu me la diras? *(Elle sort.)*

SCÈNE XVIII.

FIGARO, LÉON.

LÉON, *désolé.*

Ah dieux!

FIGARO.

De quoi s'agit-il donc, monsieur?

LÉON.

Hélas! je l'ignore moi-même. Jamais je n'avois vu Floresta de si belle humeur, et je savois qu'elle avoit eu un entretien avec mon père. Je la laisse un instant avec M. Bégearss, je la trouve seule, en rentrant, les yeux remplis de larmes; et m'ordonnant de la fuir pour toujours. Que peut-il donc lui avoir dit?

FIGARO.

Si je ne craignois pas votre vivacité, je vous instruirois sur des points qu'il vous importe de savoir. Mais, lorsque nous avons besoin d'une grande prudence, il ne faudroit qu'un mot de vous, trop vif, pour me faire perdre le fruit de dix années d'observations.

LÉON.

Ah! s'il ne faut qu'être prudent... Que crois-tu donc qu'il lui ait dit?

FIGARO.

Qu'elle doit accepter Honoré Bégearss pour époux; que c'est une affaire arrangée entre monsieur votre père et lui.

LÉON.

Entre mon père et lui ? Le traître aura ma vie.

FIGARO.

Avec ces façons-là, monsieur, le traître n'aura pas votre vie ; mais il aura votre maîtresse, et votre fortune avec elle.

LÉON.

Eh bien! ami, pardon : apprends-moi ce que je dois faire.

FIGARO.

Deviner l'énigme du sphinx, ou bien en être dévoré. En d'autres termes, il faut vous modérer, le laisser dire, et dissimuler avec lui.

LÉON, *avec fureur.*

Me modérer!... Oui, je me modérerai. Mais j'ai la rage dans le cœur! — M'enlever Florestine! Ah! le voici qui vient : je vais m'expliquer.... froidement.

FIGARO.

Tout est perdu, si vous vous échappez.

SCÈNE XIX.

FIGARO, LÉON, BÉGEARSS.

LÉON, *se contenant mal.*

MONSIEUR, monsieur, un mot. Il importe à votre repos que vous répondiez sans détour. — Florestine est au désespoir : qu'avez-vous dit à Florestine?

BÉGEARSS, *d'un ton glacé.*

Et qui vous dit que je lui ai parlé? Ne peut-elle avoir des chagrins, sans que j'y sois pour quelque chose?

LÉON, *vivement.*

Point d'évasions, monsieur. Elle étoit d'une humeur charmante; en sortant d'avec vous, on la voit fondre en larmes. De quelque part qu'elle en reçoive, mon cœur partage ses chagrins. Vous m'en direz la cause, ou bien vous m'en ferez raison.

BÉGEARSS.

Avec un ton moins absolu, on peut tout obtenir de moi; je ne sais point céder à des menaces.

LÉON, *furieux.*

Eh bien! perfide, défends-toi. J'aurai ta vie ou tu auras la mienne. (*Il met la main à son épée.*)

FIGARO, *les arrêtant.*

M. Bégearss, au fils de votre ami? dans sa maison? où vous logez?

BÉGEARSS, *se contenant.*

Je sais trop ce que je me dois... Je vais m'expliquer avec lui; mais je n'y veux point de témoins. Sortez, et laissez-nous ensemble.

LÉON.

Va, mon cher Figaro : tu vois qu'il ne peut m'échapper. Ne lui laissons aucune excuse.

FIGARO, *à part.*

Moi, je cours avertir son père.

(*Il sort.*)

SCÈNE XX.

LÉON, BÉGEARSS.

LÉON, *lui barrant la porte.*

Il vous convient peut-être mieux de vous battre que de parler. Vous êtes le maître du choix; mais je n'admettrai rien d'étranger à ces deux moyens.

BÉGEARSS, *froidement.*

Léon, un homme d'honneur n'égorge pas le fils de son ami. Devois-je m'expliquer devant un malheureux valet, insolent d'être parvenu à presque gouverner son maître?

LÉON, *s'asseyant.*

Au fait, monsieur, je vous attends.

BÉGEARSS.

Oh! que vous allez regretter une fureur déraisonnable!

LÉON.

C'est ce que nous verrons bientôt.

BÉGEARSS, *affectant une dignité froide.*

Léon, vous aimez Florestine; il y a long-temps que je le vois.... Tant que votre frère a vécu, je n'ai pas cru devoir servir un amour malheureux, qui ne vous conduisoit à rien. Mais depuis qu'un funeste duel, disposant de sa vie, vous a mis en sa place, j'ai eu l'orgueil de croire mon influence capable de disposer monsieur votre père à vous unir à celle que vous aimez. Je l'attaquois de toutes

les manières; une résistance invincible a repoussé tous mes efforts. Désolé de le voir rejeter un projet qui me paroissoit fait pour le bonheur de tous.... Pardon, mon jeune ami, je vais vous affliger; mais il le faut en ce moment, pour vous sauver d'un malheur éternel. Rappelez bien votre raison; vous allez en avoir besoin. — J'ai forcé votre père à rompre le silence, à me confier son secret. O mon ami, m'a dit enfin le comte, je connois l'amour de mon fils; mais puis-je lui donner Florestine pour femme? Celle que l'on croit ma pupille.... elle est ma fille; elle est sa sœur.

LÉON, *reculant vivement.*

Florestine... ma sœur?...

BÉGEARSS.

Voilà le mot qu'un sévère devoir..... Ah! je vous le dois à tous deux : mon silence pouvoit vous perdre. Eh bien! Léon, voulez-vous vous battre avec moi?

LÉON.

Mon généreux ami, je ne suis qu'un ingrat, un monstre! oubliez ma rage insensée....

BÉGEARSS, *bien tartufe.*

Mais c'est à condition que ce fatal secret ne sortira jamais.... Dévoiler la honte d'un père, ce seroit un crime...

LÉON, *se jetant dans ses bras.*

Ah! jamais.

SCÈNE XXI.

FIGARO, LÉON, LE COMTE, BÉGEARSS.

FIGARO, *accourant.*

Les voilà, les voilà.

LE COMTE.

Dans les bras l'un de l'autre! Eh! vous perdez l'esprit?

FIGARO, *stupéfait.*

Ma foi, monsieur... on le perdroit à moins.

LE COMTE, *à Figaro.*

M'expliquerez-vous cette énigme?

LÉON, *tremblant.*

Ah! c'est à moi, mon père, à l'expliquer. Pardon, je dois mourir de honte! Sur un sujet assez frivole, je m'étois... beaucoup oublié. Son caractère généreux, non seulement me rend à la raison; mais il a la bonté d'excuser ma folie en me la pardonnant. Je lui en rendois grâce lorsque vous nous avez surpris.

LE COMTE.

Ce n'est pas la centième fois que vous lui devez de la reconnoissance. Au fait, nous lui en devons tous. (*Figaro, sans parler, se donne un coup de poing au front. Bégearss l'examine et sourit.*) Retirez-vous, monsieur, votre aveu seul enchaîne ma colère.

BÉGEARSS.

Ah! monsieur, tout est oublié.

LE COMTE, *à Léon.*

Allez vous repentir d'avoir manqué à mon ami, au vôtre, à l'homme le plus vertueux....

LÉON, *s'en allant.*

Je suis au désespoir!

FIGARO, *à part, avec colère.*

C'est une légion de diables enfermés dans un seul pourpoint.

SCÈNE XXII.

FIGARO, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE, *à Bégearss, à part.*

Mon ami, finissons ce que nous avons commencé. *(A Figaro.)* Vous, monsieur l'étourdi, avec vos belles conjectures, donnez-moi les trois millions d'or que vous m'avez vous-même apportés de Cadix, en soixante effets au porteur. Je vous avois chargé de les numéroter.

FIGARO.

Je l'ai fait.

LE COMTE.

Remettez-m'en le porte-feuille.

FIGARO.

De quoi? de ces trois millions d'or?

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien! qui vous arrête?

FIGARO, *humblement.*

Moi, monsieur?... je ne les ai plus.

BÉGEARSS.

Comment, vous ne les avez plus?

FIGARO, *fièrement.*

Non, monsieur.

BÉGEARSS, *vivement.*

Qu'en avez-vous fait?

FIGARO.

Lorsque mon maître m'interroge, je lui dois compte de mes actions; mais à vous, je ne vous dois rien.

LE COMTE, *en colère.*

Insolent, qu'en avez-vous fait?

FIGARO, *froidement.*

Je les ai portés en dépôt, chez M. Fal, votre notaire.

BÉGEARSS.

Mais de l'avis de qui?

FIGARO, *fièrement.*

Du mien; et j'avoue que j'en suis toujours.

BÉGEARSS.

Je vais gager qu'il n'en est rien.

FIGARO.

Comme j'ai sa reconnoissance, vous courez risque de perdre la gageure.

BÉGEARSS.

Ou s'il les a reçus, c'est pour agioter. Ces gens-là partagent ensemble.

FIGARO.

Vous pourriez un peu mieux parler d'un homme qui vous a obligé.

BÉGEARSS.

Je ne lui dois rien.

FIGARO.

Je le crois : quand on a hérité de *quarante mille doublons de huit*....

LE COMTE, *se fâchant.*

Avez-vous donc quelque remarque à nous faire aussi là-dessus?

FIGARO.

Qui, moi, monsieur? J'en doute d'autant moins que j'ai beaucoup connu le parent dont monsieur hérite. Un jeune homme assez libertin, joueur, prodigue et querelleur ; sans frein, sans mœurs, sans caractère, et n'ayant rien à lui, pas même les vices qui l'ont tué ; qu'un combat des plus malheureux....

LE COMTE *frappe du pied.*

Enfin, nous direz-vous pourquoi vous avez déposé cet or?

FIGARO.

Ma foi, monsieur, c'est pour n'en être plus chargé. Ne pouvoit-on pas le voler? que sait-on? il s'introduit souvent de grands fripons dans les maisons....

BÉGEARSS, *en colère.*

Pourtant monsieur veut qu'on le rende.

FIGARO.

Monsieur peut l'envoyer chercher.

BÉGEARSS.

Mais ce notaire s'en dessaisira-t-il, s'il ne voit son *récépissé* ?

FIGARO.

Je vais le remettre à monsieur, et quand j'aurai fait mon devoir, s'il en arrive quelque mal, il ne pourra s'en prendre à moi.

LE COMTE.

Je l'attends dans mon cabinet.

FIGARO, *au comte.*

Je vous préviens que M. Fäl ne les rendra que sur votre reçu ; je le lui ai recommandé.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXIII.

LE COMTE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS, *en colère.*

COMBLEZ cette canaille, et voyez ce qu'elle devient. En vérité, monsieur, mon amitié me force à vous le dire : vous devenez trop confiant, il a deviné nos secrets. De valet, barbier, chirurgien ; vous l'avez établi trésorier, secrétaire, une espèce de *factotum*. Il est notoire que ce monsieur fait bien ses affaires avec vous.

LE COMTE.

Sur la fidélité, je n'ai rien à lui reprocher ; mai il est vrai qu'il est d'une arrogance....

BÉGEARSS.

Vous avez un moyen de vous en délivrer en le récompensant.

LE COMTE.

Je le voudrois souvent.

BÉGEARSS, *confidentiellement.*

En envoyant le chevalier à Malte, sans doute vous voulez qu'un homme affidé le surveille? Celui-ci, trop flatté d'un aussi honorable emploi, ne peut manquer de l'accepter : vous en voilà défait pour bien du temps.

LE COMTE.

Vous avez raison, mon ami. Aussi bien m'a-t-on dit qu'il vit très mal avec sa femme.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXIV.

BÉGEARSS, *seul.*

Encore un pas de fait... Ah! noble espion, la fleur des drôles, qui faites ici le bon valet, et voulez nous souffler la dot, en nous donnant des noms de comédie! Grâces aux soins d'*Honoré-Tartufe*, vous irez partager le mal-aise des caravannes, et finirez vos inspections sur nous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le cabinet de la comtesse, orné de fleurs de toutes parts.

SCÈNE I.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je n'ai pu rien tirer de cette enfant. — Ce sont des pleurs, des étouffements !... Elle se croit des torts envers moi, m'a demandé cent fois pardon, elle veut aller au couvent. Si je rapproche tout ceci de sa conduite envers mon fils, je présume qu'elle se reproche d'avoir écouté son amour, entretenu ses espérances, ne se croyant pas un parti assez considérable pour lui. — Charmante délicatesse ! excès d'une aimable vertu ! M. Bégearss, apparemment, lui en a touché quelques mots qui l'auront amenée à s'affliger sur elle ; car c'est un homme si scrupuleux et si délicat sur l'honneur, qu'il s'exagère quelquefois, et se fait des fantômes où les autres ne voient rien.

SUZANNE.

J'ignore d'où provient le mal ; mais il se passe ici des choses bien étranges. Quelque démon y

souffle un feu secret. Notre maître est sombre à périr; il nous éloigne tous de lui. Vous êtes sans cesse à pleurer. Mademoiselle est suffoquée; monsieur votre fils désolé... M. Bégearss, lui seul, imperturbable comme un dieu, semble n'être affecté de rien, voit tous vos chagrins d'un œil sec....

LA COMTESSE.

Mon enfant, son cœur les partage. Hélas! sans ce consolateur dont la sagesse nous soutient, adoucit toutes les aigreurs, calme mon irascible époux, nous serions bien plus malheureux.

SUZANNE.

Je souhaite, madame, que vous ne vous abusiez pas.

LA COMTESSE.

Je t'ai vue autrefois lui rendre plus de justice. (*Suzanne baisse les yeux.*) Au reste, il peut seul me tirer du trouble où cette enfant m'a mise. Fais-le prier de descendre chez moi.

SUZANNE.

Le voici qui vient à propos; vous achèverez votre toilette plus tard. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE, *douloureusement.*

Ah! mon pauvre major, que se passe-t-il donc ici? Touchons-nous enfin à la crise que j'ai si long-temps redoutée? L'éloignement du comte

pour mon malheureux fils semble augmenter de jour en jour. Quelque lumière fatale aura pénétré jusqu'à lui !

BÉGEARSS.

Madame, je ne le crois pas.

LA COMTESSE.

Depuis que le ciel m'a punie par la mort de mon fils aîné, je vois le comte absolument changé : au lieu de travailler avec l'ambassadeur à Rome, pour rompre les vœux de Léon, je le vois s'obstiner à l'envoyer à Malte. — Je sais de plus, M. Bégearss, qu'il dénature sa fortune, et veut abandonner l'Espagne pour s'établir dans ce pays. — L'autre jour, à dîner, devant trente personnes, il raisonna sur le divorce d'une façon à me faire frémir.

BÉGEARSS.

J'y étois ; je m'en souviens trop.

LA COMTESSE, *en larmes.*

Pardon, mon digne ami ; je ne puis pleurer qu'avec vous.

BÉGEARSS.

Déposez vos douleurs dans le sein d'un homme sensible.

LA COMTESSE.

Enfin, est-ce lui, est-ce vous qui avez déchiré le cœur de Florestine? Je la destinois à mon fils. — Née sans biens, il est vrai, mais noble, belle et vertueuse ; élevée au milieu de nous : mon fils devenu héritier, n'en a-t-il pas assez pour deux?

BÉGEARSS.

Que trop, peut-être ; et c'est d'où vient le mal.

LA COMTESSE.

Mais, comme si le ciel n'eût attendu aussi long-temps que pour me mieux punir d'une imprudence tant pleurée, tout semble s'unir à la fois pour renverser mes espérances. Mon époux déteste mon fils... Florestine renonce à lui. Aigrie je ne sais par quel motif, elle veut le fuir pour toujours. Il en mourra, le malheureux ! voilà ce qui est bien certain. (*Elle joint les mains.*) Ciel vengeur ! après vingt années de larmes et de repentir, me réservez-vous à l'horreur de voir ma faute découverte ? Ah ! que je sois seule misérable, mon Dieu, je ne m'en plaindrai pas ; mais que mon fils ne porte point la peine d'un crime qu'il n'a pas commis ! Connoissez-vous, M. Bégearss, quelque remède à tant de maux ?

BÉGEARSS.

Oui, femme respectable, et je venois exprès dissiper vos terreurs. Quand on craint une chose, tous nos regards se portent vers cet objet trop alarmant : quoi qu'on dise ou qu'on fasse, la frayeur empoisonne tout. Enfin je tiens la clef de ces énigmes. Vous pouvez encore être heureuse.

LA COMTESSE.

L'est-on avec une âme déchirée de remords ?

BÉGEARSS.

Votre époux ne fuit point Léon ; il ne soupçonne rien sur le secret de sa naissance.

LA COMTESSE, *vivement.*

M. Bégearss!

BÉGEARSS.

Et tous ces mouvements que vous prenez pour de la haine, ne sont que l'effet d'un scrupule.... Oh! que je vais vous soulager!

LA COMTESSE, *ardemment.*

Mon cher M. Bégearss!

BÉGEARSS.

Mais enterrez dans ce cœur allégé le grand mot que je vais vous dire.... Votre secret à vous, c'est la naissance de Léon; le sien, est celle de Florestine. (*Plus bas.*) Il est son tuteur... et son père.

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Dieu tout-puissant qui me prends en pitié!

BÉGEARSS.

Jugez de sa frayeur en voyant ces enfants amoureux l'un de l'autre. Ne pouvant dire son secret, ni supporter qu'un tel attachement devînt le fruit de son silence, il est resté sombre, bizarre; et s'il veut éloigner son fils, c'est pour éteindre, s'il se peut, par cette absence et par ces vœux, un malheureux amour qu'il croit ne pouvoir tolérer.

LA COMTESSE, *priant avec ardeur.*

Source éternelle des bienfaits! ô mon Dieu! tu permets qu'en partie je répare la faute involontaire qu'un insensé me fit commettre; que j'aie, de mon côté, quelque chose à remettre à cet époux que j'offensai. O comte Almaviva! mon cœur flétri, fermé par vingt années de peines, va se rou-

vrir enfin pour toi. Florestine est ta fille; elle me devient chère, comme si mon sein l'eût portée. Faisons, sans nous parler, l'échange de notre indulgence. O monsieur Bégearss! achevez.

BÉGEARSS.

Mon amie, je n'arrête point ces premiers élans d'un bon cœur : les émotions de la joie ne sont point dangereuses comme celles de la tristesse; mais, au nom de votre repos, écoutez-moi jusqu'à la fin.

LA COMTESSE.

Parlez, mon généreux ami! vous à qui je dois tout, parlez.

BÉGEARSS.

Votre époux cherchant un moyen de garantir sa Florestine de cet amour qu'il croit incestueux, m'a proposé de l'épouser; mais, indépendamment du sentiment profond et malheureux que mon respect pour vos douleurs...

LA COMTESSE, *douloureusement.*

Ah! mon ami, par compassion pour moi!...

BÉGEARSS.

N'en parlons plus... Quelques mots d'établissement, tournés d'une forme équivoque, ont fait penser à Florestine qu'il étoit question de Léon. Son jeune cœur s'en épanouissoit, quand un valet vous annonça. Sans m'expliquer depuis sur les vues de son père, un mot de moi, la ramenant aux sévères idées de la fraternité, a produit cet orage,

et la religieuse horreur dont votre fils ni vous ne pénétriez le motif.

LA COMTESSE.

Il en étoit bien loin, le pauvre enfant!

BÉGEARSS.

Maintenant qu'il vous est connu, devons-nous suivre ce projet d'une union qui répare tout?...

LA COMTESSE, *vivement.*

Il faut s'y tenir, mon ami; mon cœur et mon esprit sont d'accord sur ce point, et c'est à moi de la déterminer. Par là, nos secrets sont couverts; nul étranger ne les pénétrera. Après vingt années de souffrances, nous passerons des jours heureux, et c'est à vous, mon digne ami, que ma famille les devra.

BÉGEARSS, *élevant le ton.*

..... Pour que rien ne les trouble plus, il faut encore un sacrifice, et mon amie est digne de le faire.

LA COMTESSE.

Hélas! je veux les faire tous.

BÉGEARSS, *l'air imposant.*

.... Ces lettres, ces papiers d'un infortuné qui n'est plus, il faudra les réduire en cendres.

LA COMTESSE, *avec douleur.*

Ah Dieu!

BÉGEARSS.

Quand cet ami mourant me chargea de vous les remettre, son dernier ordre fut qu'il falloit sauver

votre honneur, en ne laissant aucune trace de ce qui pourroit l'altérer.

LA COMTESSE.

Dieu! Dieu!

BÉGEARSS.

Vingt ans se sont passés sans que j'aie pu obtenir que ce triste aliment de votre éternelle douleur s'éloignât de vos yeux. Mais indépendamment du mal que tout cela vous fait, voyez quel danger vous courez.

LA COMTESSE.

Eh! que peut-on avoir à craindre?

BÉGEARSS, *regardant si on peut l'entendre, et parlant bas.*

Je ne soupçonne point Suzanne; mais une femme-de-chambre instruite que vous conservez ces papiers, ne pourroit-elle pas un jour s'en faire un moyen de fortune? Un seul remis à votre époux, que peut-être il paieroit bien cher, vous plongeroit dans des malheurs....

LA COMTESSE.

Non, Suzanne a le cœur trop bon...

BÉGEARSS, *d'un ton plus élevé, très ferme.*

Ma respectable amie, vous avez payé votre dette à la tendresse, à la douleur, à vos devoirs de tous les genres; et si vous êtes satisfaite de la conduite d'un ami, j'en veux avoir la récompense. Il faut brûler tous ces papiers, éteindre tous ces souvenirs d'une faute autant expiée; mais, pour ne ja-

mais revenir sur un sujet si douloureux, j'exige que le sacrifice en soit fait dans ce même instant.

LA COMTESSE, *tremblante.*

Je crois entendre Dieu qui parle; il m'ordonne de l'oublier, de déchirer le crêpe obscur dont sa mort a couvert ma vie. Oui, mon Dieu, je vais obéir à cet ami que vous m'avez donné. (*Elle sonne.*) Hélas! ce qu'il exige en votre nom, mon repentir le conseilloit; mais ma foiblesse a combattu.

SCÈNE III.

SUZANNE, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE.

SUZANNE, apporte-moi le coffret de mes diamants.—Non, je vais le prendre moi-même; il te faudroit chercher la clef...

SCÈNE IV.

SUZANNE, BÉGEARSS.

SUZANNE, *un peu troublée.*

M. Bégearss, de quoi s'agit-il donc? Toutes les têtes sont renversées; cette maison ressemble à l'hôpital des fous : madame pleure, mademoiselle étouffe, le chevalier Léon parle de se noyer, monsieur est renfermé et ne veut voir personne. Pourquoi ce coffre aux diamants inspire-t-il en ce moment tant d'intérêt à tout le monde?

BÉGEARSS, *mettant son doigt sur sa bouche, en signe de mystère.*

Chut! ne montre ici nulle curiosité. Tu le sauras dans peu.... Tout va bien, tout est bien.... Cette journée vaut.... Chut!...

SCÈNE V.

SUZANNE, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE, *tenant le coffret aux diamants, que Bégearss prend et pose sur la table.*

SUZANNE, apporte-nous du feu dans le brazéro du boudoir.

SUZANNE.

Si c'est pour brûler des papiers, la lampe de nuit allumée est encore là dans l'athénienne. (*Elle la va chercher dans le cabinet.*)

LA COMTESSE.

Veille à la porte, et que personne n'entre.

SUZANNE, *en sortant, à part.*

Courons avant, avertir Figaro.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS.

COMBIEN j'ai souhaité pour vous le moment auquel nous touchons!

LA COMTESSE, *étouffée.*

O mon ami! quel jour nous choisissons pour

consommer ce sacrifice, celui de la naissance de mon malheureux fils! A cette époque, tous les ans, leur consacrant cette journée, je demandois pardon au ciel, et je m'abreuvois de mes larmes en relisant ces tristes lettres. Je me rendois au moins le témoignage qu'il y eut entre nous plus d'erreur que de crime. Ah! faut-il donc brûler tout ce qui me reste de lui?

BÉGEARSS.

Quoi! madame, détruisez-vous ce fils qui vous le représente? ne lui devez-vous pas un sacrifice qui le préserve de mille affreux dangers? Vous vous le devez à vous-même, et la sécurité de votre vie entière est attachée peut-être à cet acte imposant. (*Il ouvre le secret de l'écrin et en tire les lettres.*)

LA COMTESSE, *surprise.*

M. Bégearss, vous l'ouvrez mieux que moi..... Que je les lise encore.

BÉGEARSS, *sévèrement.*

Non, je ne le permettrai pas.

LA COMTESSE.

Seulement la dernière où, traçant ses tristes adieux du sang qu'il répandit pour moi, il m'a donné la leçon du courage dont j'ai tant besoin aujourd'hui.

BÉGEARSS, *s'y opposant.*

Si vous lisez un mot, nous ne brûlerons rien. Offrez au ciel un sacrifice entier, courageux, volontaire, exempt des foiblesses humaines; ou, si

vous n'osez l'accomplir, c'est à moi d'être fort pour vous. Les voilà toutes dans le feu. *(Il y jette le paquet.)*

LA COMTESSE, *vivement.*

M. Bégearss, cruel ami! c'est ma vie que vous consumez. Qu'il m'en reste au moins un lambeau! *(Elle veut se précipiter sur les lettres enflammées; Bégearss la retient à bras le corps.)*

BÉGEARSS.

J'en jetterai la cendre au vent.

SCÈNE VII.

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, BÉGEARSS, SUZANNE.

SUZANNE *accourt; elle remet l'athénienne dans le cabinet.*

C'EST monsieur, il me suit, mais amené par Figaro.

LE COMTE, *les surprenant en cette posture.*

Qu'est-ce donc que je vois, madame? d'où vient tout ce désordre? quel est ce feu, ce coffre, ces papiers? pourquoi ce débat et ces pleurs?.... *(Bégearss et la comtesse restent confondus.)*.... Vous ne répondez point?

BÉGEARSS *se remet, et dit d'un ton pénible :*

J'espère, monsieur, que vous n'exigez pas qu'on s'explique devant vos gens. J'ignore quel dessein vous fait surprendre ainsi madame. Quant à moi, je suis résolu de soutenir mon caractère en ren-

lant un hommage pur à la vérité, quelle qu'elle soit.

LE COMTE, *à Figaro et à Suzanne.*

Sortez tous deux.

FIGARO.

Mais, monsieur, rendez-moi du moins la justice de déclarer que je vous ai remis le *récepissé* du notaire, sur le grand objet de tantôt.

LE COMTE.

Je le fais volontiers, puisque c'est réparer un tort. *(À Bégearss.)* Soyez certain, monsieur, que voilà le *récépissé*. *(Il le remet dans sa poche. Figaro et Suzanne sortent chacun de leur côté.)*

FIGARO, *bas à Suzanne, en s'en allant.*

S'il échappe à l'explication!...

SUZANNE, *bas.*

Il est bien subtil.

FIGARO, *bas.*

Je l'ai tué.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LE COMTE, *d'un ton sérieux.*

MADAME, nous sommes seuls.

BÉGEARSS, *encore ému.*

C'est moi qui parlerai. Je subirai cet interrogatoire. M'avez-vous vu, monsieur, trahir la vérité dans quelque occasion que ce fût?

vous n'osez l'accomplir, c'est à m ment.
vous. Les voilà toutes dans . cela.
paquet.) *t-à-fait remis.*

LA COMTE *d'*approuver cette inquisi-

M. Bégearss, cruel honneur m'oblige à répéter ce consumez. Qu'il m *madame*, en répondant à sa con- *(Elle veut se p* *dépositaire* de secrets ne doit ja- *Bégearss la r* *des* papiers, s'ils peuvent com- *ami* qui n'est plus, et qui les mit

J'en j *garde*. Quelque chagrin qu'on ait à *défaire*, et quelque intérêt même qu'on eût *garder*, le saint respect des morts doit

F *avoir le pas* devant tout. » *(Il montre le comte.)* *accident* inopiné ne peut-il pas en rendre un *adversaire* possesseur? *(Le comte le tire par la manche pour qu'il ne pousse pas l'explication plus loin.)* Auriez-vous dit, monsieur, autre chose en ma position? Qui cherche des conseils timides, ou le soutien d'une foiblesse honteuse, ne doit point s'adresser à moi; vous en avez des preuves l'un et l'autre, et vous surtout, monsieur le comte. *(Le comte lui fait un signe.)* Voilà sur la demande que m'a faite madame, et sans chercher à pénétrer ce que contenoient ces papiers, ce qui m'a fait lui donner un conseil pour la sévère exécution duquel je l'ai vu manquer de courage; je n'ai pas hésité d'y substituer le mien, en combattant ses délais imprudents. Voilà quels étoient nos débats; mais, quelque chose qu'on en pense, je ne regretterai poin[t] ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. *(Il lève les bras.*

Sainte amitié, tu n'es rien qu'un vain titre, si l'on ne remplit pas tes austères devoirs..... Permettez que je me retire.

LE COMTE, *exalté.*

O le meilleur des hommes! non, vous ne nous quitterez pas... Madame, il va nous appartenir de plus près; je lui donne ma Florestine.

LA COMTESSE, *avec vivacité.*

Monsieur, vous ne pouviez pas faire un plus digne emploi du pouvoir que la loi vous donne sur elle. Ce choix a mon assentiment, si vous le jugez nécessaire, et le plus tôt vaudra le mieux.

LE COMTE, *hésitant.*

Eh bien.... ce soir.... sans bruit.... votre aumônier....

LA COMTESSE, *avec ardeur.*

Eh bien! moi qui lui sers de mère, je vais la préparer à l'auguste cérémonie.... Mais laisserez-vous votre ami seul généreux envers ce digne enfant? J'ai du plaisir à penser le contraire.

LE COMTE, *embarrassé.*

Ah! madame.... croyez....

LA COMTESSE, *avec joie.*

Oui, monsieur, je le crois. C'est aujourd'hui la fête de mon fils; ces deux évènements réunis me rendent cette journée bien chère!

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

BÉGEARSS, LE COMTE.

LE COMTE, *la regardant aller.*

Je ne reviens pas de mon étonnement. Je m'attendois à des débats, à des objections sans nombre, et je la trouve juste, bonne, généreuse envers mon enfant! *Moi qui lui sers de mère*, dit-elle.... Non, ce n'est point une méchante femme; elle a dans ses actions une dignité qui m'impose.... un ton qui brise les reproches, quand on voudroit l'en accabler. Mais, mon ami, je m'en dois à moi-même, pour la surprise que j'ai montrée en voyant brûler ces papiers.

BÉGEARSS.

Quant à moi, je n'en ai point eu, voyant avec qui vous veniez. Ce reptile vous a sifflé que j'étois là pour trahir vos secrets? De si basses imputations n'atteignent point un homme de ma hauteur; je les vois ramper loin de moi. Mais, après tout, monsieur, que vous importoient ces papiers? N'aviez-vous pas pris malgré moi tous ceux que vous vouliez garder? Ah! plût au ciel qu'elle m'eût consulté plus tôt, vous n'auriez pas contre elle des preuves sans réplique.

LE COMTE, *avec douleur.*

Oui, sans réplique! (*Avec ardeur.*) Otons-les de mon sein : elles me brûlent la poitrine. (*Il tire la lettre de son sein, et la met dans sa poche.*)

BÉGEARSS, *continuant avec douceur.*

Je combattrai avec plus d'avantage en faveur du fils de la loi; car enfin il n'est pas comptable du triste sort qui l'a mis dans vos bras.

LE COMTE, *reprenant sa fureur.*

Lui, dans mes bras? jamais.

BÉGEARSS.

Il n'est point coupable non plus dans son amour pour Florestine; et cependant, tant qu'il reste près d'elle, puis-je m'unir à cette enfant, qui, peut-être éprise elle-même, ne cédera qu'à son respect pour vous? La délicatesse blessée....

LE COMTE.

Mon ami, je t'entends, et ta réflexion me décide à le faire partir sur-le-champ. Oui, je serai moins malheureux, quand ce fatal objet ne blessera plus mes regards. « Mais comment entamer ce sujet « avec elle? Voudra-t-elle s'en séparer? Il faudra « donc faire un éclat?

BÉGEARSS.

« Un éclat?... Non... mais le divorce accrédité « chez cette nation hasardeuse, vous permettra « d'user de ce moyen.

LE COMTE.

« Moi, publier ma honte! jamais. Quelques lâ-« ches l'ont fait; c'est le dernier degré de l'avilis-« sement du siècle. Que l'opprobre soit le partage « de qui donne un pareil scandale, et des fripons « qui le provoquent! »

BÉGEARSS.

J'ai fait envers elle, envers vous, ce que l'honneur me prescrivoit. Je ne suis point pour les moyens violents, surtout quand il s'agit d'un fils....

LE COMTE.

Dites *d'un étranger,* dont je vais hâter le départ.

BÉGEARSS.

N'oubliez pas cet insolent valet.

LE COMTE.

J'en suis trop las pour le garder. Toi, cours, ami, chez mon notaire; retire, avec mon reçu que voilà, mes trois millions d'or déposés. Alors tu peux, à juste titre, être généreux au contrat qu'il nous faut brusquer aujourd'hui;.... car te voilà bien possesseur.... (*il lui remet le reçu, le prend sous le bras, et ils sortent*) et ce soir, à minuit, sans bruit, dans la chapelle de madame... (*On n'entend pas le reste.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le même cabinet de la comtesse.

SCÈNE I.

FIGARO, *seul, agité, regardant de côté et d'autre.*

Elle me dit : « Viens à six heures au cabinet ; « c'est le plus sûr pour nous parler... » Je brusque tout dehors, et je rentre en sueur ! Où est-elle ? (*Il se promène en s'essuyant.*) Ah ! parbleu ! je ne suis pas fou ; je les ai vus sortir d'ici, monsieur la tenant sous le bras... Eh bien ! pour un échec, abandonnons-nous la partie ?... Un orateur fuit-il lâchement la tribune pour un argument tué sous lui ? Mais quel détestable endormeur ! (*Vivement.*) Parvenir à brûler les lettres de madame, pour qu'elle ne voie pas qu'il en manque, et se tirer d'un éclaircissement !.... C'est l'enfer concentré, tel que Milton nous l'a dépeint. (*D'un ton badin.*) J'avois raison tantôt, dans ma colère, *Honoré Bégearss* est le diable que les Hébreux nommoient *Légion* ; et si l'on y regardoit bien, on verroit le lutin... (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah ! ma gaité me revient ; d'abord, parce que j'ai mis l'or du Mexique en sûreté chez Fal, ce qui nous donnera du temps ; (*il*

frappe d'un billet sur sa main) et puis... docteur en toute hypocrisie! vrai major d'infernal tartufe! grâce au hasard qui régit tout, à ma tactique, à quelques louis semés, voici qui me promet une lettre de toi, où, dit-on, tu poses le masque à ne rien laisser désirer. (*Il ouvre le billet, et dit:*) Le coquin qui l'a lu en veut cinquante louis....... Eh bien! il les aura, si la lettre les vaut; une année de mes gages sera bien employée, si je parviens à détromper un maître à qui nous devons tant...... Mais où es-tu, Suzanne, pour en rire? *O che piacere!*... A demain donc; car je ne vois pas que rien périclite ce soir... Et pourquoi perdre un temps? Je m'en suis toujours repenti... (*Très vivement.*) Point de délai; courons attacher le pétard, dormons là-dessus, la nuit porte conseil, et demain matin, nous verrons qui des deux fera sauter l'autre.

SCÈNE II.

BÉGEARSS, FIGARO.

BÉGEARSS, *raillant.*

Eeeh! c'est mons Figaro. La place est agréable, puisqu'on y retrouve monsieur.

FIGARO, *du même ton.*

Ne fût-ce que pour avoir la joie de l'en chasser une autre fois.

BÉGEARSS.

De la rancune pour si peu? Vous êtes bien bon d'y songer. Chacun n'a-t-il pas sa manie?

FIGARO.

Et celle de monsieur est de ne plaider qu'à huis-clos?

BÉGEARSS, *lui frappant sur l'épaule.*

Il n'est pas essentiel qu'un sage entende tout, quand il sait si bien deviner.

FIGARO.

Chacun se sert des petits talents que le ciel lui a départis.

BÉGEARSS.

Et l'*intrigant* compte-il gagner beaucoup avec ceux qu'il nous montre ici?

FIGARO.

Ne mettant rien à la partie, j'ai tout gagné... si je fais perdre l'*autre.*

BÉGEARSS, *piqué.*

On verra le jeu de monsieur.

FIGARO.

Ce n'est pas de ces coups brillants qui éblouissent la gallerie. (*Il prend un air niais.*) Mais *chacun pour soi; Dieu pour tous,* comme a dit le roi Salomon.

BÉGEARSS, *souriant.*

Belle sentence! N'a-t-il pas dit aussi : *le soleil luit pour tout le monde?*

FIGARO, *fièrement.*

Oui, en dardant sur le serpent prêt à mordre la main de son imprudent bienfaiteur!

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

BÉGEARSS, *seul, le regardant aller.*

Il ne farde plus ses desseins. Notre homme est fier. Bon signe; il ne sait rien des miens : il auroit la mine bien longue, s'il étoit instruit qu'à minuit... (*Il cherche dans ses poches vivement.*) Eh bien! qu'ai-je fait du papier? Le voici. (*Il lit.*) *Reçu de M. Fal, notaire, les trois millions d'or spécifiés dans le bordereau ci-dessus. Paris, le...* ALMAVIVA. — C'est bon; je tiens la pupille et l'argent : mais ce n'est point assez; cet homme est foible, il ne finira rien pour le reste de sa fortune. La comtesse lui en impose; il la craint, l'aime encore.... Elle n'ira point au couvent, si je ne les mets aux prises, et ne le force à s'expliquer... brutalement. (*Il se promène.*) — Diable! ne risquons pas ce soir un dénouement aussi scabreux! En précipitant trop les choses, on se précipite avec elles. Il sera temps demain, quand j'aurai bien serré le doux lien sacramental qui va les enchaîner à moi. Fortune! hymen!..... (*Il appuie ses deux mains sur sa poitrine.*) Eh bien! maudite joie qui me gonfle le cœur, ne peux-tu donc te contenir?... Elle m'étouffera, la fougueuse, ou me livrera comme un sot, si je ne la laisse un peu s'évaporer pendant que je suis seul ici... Sainte et douce crédulité! l'époux te doit la magnifique dot. Pâle déesse de la nuit, il te devra bientôt sa froide épouse. (*Il

frotte ses mains de joie.) Bégearss! heureux Bégearss!... Pourquoi l'appelez-vous Bégearss? n'est-il donc pas plus d'à-moitié *le seigneur comte Almaviva?* (*D'un ton terrible.*) Encore un pas, Bégearss, et tu l'es tout-à-fait. — Mais il te faut auparavant... Ce Figaro pèse sur ma poitrine; car c'est lui qui l'a fait venir... Le moindre trouble me perdroit... Ce valet-là me portera malheur..... c'est le plus clairvoyant coquin.... Allons, allons, qu'il parte avec son chevalier errant.

SCÈNE IV.

SUZANNE, BÉGEARSS.

SUZANNE, *accourant, fait un cri d'étonnement de voir un autre que Figaro.*

AH! (*A part.*) Ce n'est pas lui.

BÉGEARSS.

Quelle surprise! Et qu'attendois-tu donc?

SUZANNE, *se remettant.*

Personne. On se croit seule ici...

BÉGEARSS.

Puisque je t'y rencontre, un mot avant le comité.

SUZANNE.

Que parlez-vous de comité? « Réellement depuis quelques années, on n'entend plus du tout « la langue de ce pays. »

BÉGEARSS, *riant sardoniquement.*

Eh! eh!... (*Il pétrit dans sa boîte une prise de*

tabac, d'un air content de lui.) Ce comité, ma chère, est une conférence entre la comtesse, son fils, notre jeune pupille et moi, sur le grand objet que tu sais.

SUZANNE.

Après la scène que j'ai vue, osez-vous encore l'espérer?

BÉGEARSS, *bien fat.*

Oser l'espérer!.... Non : mais seulement.... je l'épouse ce soir.

SUZANNE, *vivement.*

Malgré son amour pour Léon?

BÉGEARSS.

Bonne femme, qui me disois : *Si vous faites cela, monsieur...*

SUZANNE.

Eh! qui eût pu l'imaginer?

BÉGEARSS, *prenant son tabac en plusieurs fois.*

Enfin que dit-on? parle-t-on? Toi qui vis dans l'intérieur, qui as l'honneur des confidences, y pense-t-on du bien de moi? car c'est là le point important.

SUZANNE.

L'important seroit de savoir quel talisman vous employez pour dominer tous les esprits? Monsieur ne parle de vous qu'avec enthousiasme, ma maitresse vous porte aux nues, son fils n'a d'espoir qu'en vous seul, notre pupille vous révère....

BÉGEARSS, *d'un ton bien fat, secouant le tabac de son jabot.*

Et toi, Suzanne, qu'en dis-tu?

SUZANNE.

Ma foi, monsieur, je vous admire. Au milieu du désordre affreux que vous entretenez ici, vous seul êtes calme et tranquille; il me semble entendre un génie qui fait tout mouvoir à son gré.

BÉGEARSS, *bien fat.*

Mon enfant, rien n'est plus aisé. D'abord il n'est que deux pivots sur qui roule tout dans le monde, la morale et la politique. La morale, tant soit peu mesquine, consiste à être juste et vrai; elle est, dit-on, la clef de quelques vertus routinières.

SUZANNE.

Quant à la politique?...

BÉGEARSS, *avec chaleur.*

Ah! c'est l'art de créer des faits, de dominer, en se jouant, les évènements et les hommes; l'intérêt est son but, l'intrigue son moyen : toujours sobre de vérités, ses vastes et riches conceptions sont un prisme qui éblouit. Aussi profonde que l'Etna, elle brûle et gronde long-temps avant d'éclater au-dehors; mais alors rien ne lui résiste : elle exige de hauts talents : le scrupule seul peut lui nuire; (*en riant*) c'est le secret des négociateurs.

SUZANNE.

Si la morale ne vous échauffe pas, l'autre, en

revanche, excite en vous un assez vif enthousiasme.

BÉGEARSS, *averti, revient à lui.*

Eh!... ce n'est pas elle; c'est toi. — Ta comparaison d'un génie.... — Le chevalier vient; laisse-nous.

SCÈNE V.

BÉGEARSS, LÉON.

LÉON.

MONSIEUR Bégearss, je suis au désespoir.

BÉGEARSS, *d'un ton protecteur.*

Qu'est-il arrivé, jeune ami?

LÉON.

Mon père vient de me signifier, avec une dureté... que j'eusse à faire, sous deux jours, tous les apprêts de mon départ pour Malte. Point d'autre train, dit-il, que Figaro, qui m'accompagne, et un valet qui courra devant nous.

BÉGEARSS.

Cette conduite est en effet bizarre pour qui ne sait pas son secret; mais nous qui l'avons pénétré, notre devoir est de le plaindre. Ce voyage est le fruit d'une frayeur bien excusable. Malte et vos vœux ne sont que le prétexte; un amour qu'il redoute est son véritable motif.

LÉON, *avec douleur.*

Mais, mon ami, puisque vous l'épousez?

BÉGEARSS, *confidentiellement.*

Si son frère le croit utile à suspendre un fâcheux départ... Je ne verrois qu'un seul moyen...

LÉON.

O mon ami! dites-le moi.

BÉGEARSS.

Ce seroit que madame votre mère vainquît cette timidité qui l'empêche, avec lui, d'avoir une opinion à elle; car sa douceur vous nuit bien plus que ne feroit un caractère trop ferme. — Supposons qu'on lui ait donné quelque prévention injuste, qui a le droit, comme une mère, de rappeler un père à la raison? Engagez-la à le tenter..... non pas aujourd'hui, mais... demain, et sans y mettre de foiblesse.

LÉON.

Mon ami, vous avez raison : cette crainte est son vrai motif. Sans doute il n'y a que ma mère qui puisse le faire changer.... La voici qui vient avec elle... que je n'ose plus adorer. (*Avec douleur.*) O mon ami! rendez-la bien heureuse.

BÉGEARSS, *caressant.*

En lui parlant tous les jours de son frère.

SCÈNE VI.

SUZANNE, FLORESTINE, LA COMTESSE, BÉGEARSS, LÉON.

LA COMTESSE, *coiffée, parée, portant une robe rouge et noire, et son bouquet de même couleur.*

SUZANNE, donne mes diamants. (*Suzanne va les chercher.*[1])

BÉGEARSS, *affectant de la dignité.*

MADAME, et vous mademoiselle, je vous laisse avec cet ami; je confirme d'avance tout ce qu'il va vous dire. Hélas! ne pensez point au bonheur que j'aurai de vous appartenir à tous; votre repos doit seul vous occuper. Je n'y veux concourir que sous la forme que vous adopterez : mais, soit que mademoiselle accepte ou non mes offres, recevez ma déclaration, que toute la fortune dont je viens d'hériter lui est destinée de ma part, dans un contrat, ou par un testament, je vais en faire dresser les actes; mademoiselle choisira. Après ce que je viens de dire, il ne conviendroit pas que ma présence ici gênât un parti qu'elle doit prendre en toute liberté: mais, quel qu'il soit, ô mes amis, sachez qu'il est sacré pour moi : je l'adopte sans restriction. (*Il salue profondément et sort.*)

---

[1] Suzanne sort un instant, et rentre presque aussitôt avec les diamants qu'elle aide à mettre à la comtesse.

SCÈNE VII.

FLORESTINE, LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE *le regarde aller.*

C'EST un ange envoyé du ciel pour réparer tous nos malheurs.

LÉON, *avec une douleur ardente.*

O Florestine! il faut céder. Ne pouvant être l'un à l'autre, nos premiers élans de douleur nous avoient fait jurer de n'être jamais à personne : j'accomplirai ce serment pour nous deux. Ce n'est pas tout-à-fait vous perdre, puisque je retrouve une sœur où j'espérois posséder une épouse. Nous pourrons encore nous aimer.

SCÈNE VIII.

SUZANNE, *apportant l'écrin;* LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON.

LA COMTESSE, *en parlant, met ses boucles d'oreilles, son médaillon, ses bagues, son bracelet, sans rien regarder.*

FLORESTINE, épouse Bégearss; ses procédés l'en rendent digne, et puisque cet hymen fait le bonheur de ton parrain, il faut l'achever aujourd'hui. *(Suzanne sort et emporte l'écrin.)*

SCÈNE IX.

FLORESTINE, LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE, *à Léon.*

Non, mon fils, ne sachons jamais ce que nous devons ignorer. Tu pleures, Florestine?

FLORESTINE, *pleurant.*

Ayez pitié de moi, madame. Eh! comment soutenir autant d'assauts dans un seul jour? A peine j'apprends qui je suis, qu'il faut renoncer à moi-même, et me livrer.... Je meurs de douleur et d'effroi. Dénuée d'objections contre M. Bégearss, je sens mon cœur à l'agonie, en pensant qu'il peut devenir..... Cependant il le faut; il faut me sacrifier au bien de ce frère chéri, à son bonheur, que je ne puis plus faire. Vous dites que je pleure. Ah! je fais plus pour lui que si je lui donnois ma vie. Maman, ayez pitié de nous, bénissez vos enfants! ils sont bien malheureux. (*Elle se jette à genoux; Léon en fait autant.*)

LA COMTESSE, *leur imposant les mains.*

Je vous bénis, mes chers enfants. Ma Florestine, je t'adopte. Si tu savois à quel point tu m'es chère! Tu seras heureuse, ma fille, et du bonheur de la vertu; celui-là peut dédommager des autres. (*Ils se relèvent.*)

FLORESTINE.

Mais, croyez-vous, madame, que mon dévouement le ramène à Léon, à son fils? car il ne faut

pas se flatter : son injuste prévention va quelquefois jusqu'à la haine.

LA COMTESSE.

Chère fille, j'en ai l'espoir.

LÉON.

C'est l'avis de M. Bégearss : il me l'a dit; mais il m'a dit aussi qu'il n'y a que maman qui puisse opérer ce miracle. Aurez-vous donc la force de lui parler en ma faveur?

LA COMTESSE.

Je l'ai tenté souvent, mon fils; mais sans aucun fruit apparent.

LÉON.

O ma digne mère! c'est votre douceur qui m'a nui. La crainte de le contrarier vous a trop empêché d'user de la juste influence que vous donnent votre vertu et le respect profond dont vous êtes entourée. Si vous lui parliez avec force, il ne vous résisteroit pas.

LA COMTESSE.

Vous le croyez, mon fils? Je vais l'essayer devant vous. Vos reproches m'affligent presqu'autant que son injustice. Mais, pour que vous ne gêniez pas le bien que je dirai de vous, mettez-vous dans mon cabinet; vous m'entendrez, de là, plaider une cause si juste : vous n'accuserez plus une mère de manquer d'énergie, quand il faut défendre son fils. Florestine, la décence ne te permet

pas de rester : va t'enfermer ; demande au ciel qu'il m'accorde quelque succès, et rende enfin la paix à ma famille désolée. (*Elle appelle.*) Suzanne ?

(*Florestine sort.*)

SCÈNE X.

SUZANNE, LA COMTESSE, LÉON.

SUZANNE.

Que veut madame ?

LA COMTESSE.

Prie monsieur, de ma part, de passer un moment ici.

SUZANNE, *effrayée.*

Madame, vous me faites trembler. Ciel ! que va-t-il donc se passer ? Quoi ! monsieur, qui ne vient jamais.... sans....

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis, Suzanne, et ne prends nul souci du reste. (*Suzanne sort en levant les bras au ciel, de terreur.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE.

Vous allez voir, mon fils, si votre mère est foible en défendant vos intérêts. Mais laissez-moi me recueillir, et me préparer à cet important plaidoyer. (*Léon entre au cabinet de sa mère.*)

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, *seule, un genou sur son fauteuil.*

Ce moment me semble terrible ! Mon sang est prêt à s'arrêter..... O mon Dieu, donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux ! *(Plus bas.)* Vous seul connoissez les motifs qui m'ont toujours fermé la bouche. Ah ! s'il ne s'agissoit du bonheur de mon fils, vous savez, ô mon Dieu, si j'oserois dire un seul mot pour moi ! Mais enfin, s'il est vrai qu'une faute pleurée vingt ans, ait obtenu de vous un pardon généreux, comme un sage ami m'en assure, ô mon Dieu ! donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux !

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LÉON *caché.*

LE COMTE, *sèchement.*

Madame, on dit que vous me demandez ?

LA COMTESSE, *timidement.*

J'ai cru, monsieur, que nous serions plus libres dans ce cabinet que chez vous.

LE COMTE.

M'y voilà, madame ; parlez.

LA COMTESSE, *tremblante.*

Asseyons-nous, monsieur, je vous conjure, et prêtez-moi votre attention.

LE COMTE, *impatient.*

Non, j'entendrai debout; vous savez qu'en parlant je ne saurois tenir en place.

LA COMTESSE *s'asseyant, avec un soupir, et parlant bas.*

Il s'agit de mon fils.... monsieur.

LE COMTE, *brusquement.*

De votre fils, madame?

LA COMTESSE.

Et quel autre intérêt pourroit vaincre ma répugnance à engager un entretien que vous ne recherchez jamais; mais je viens de le voir dans un état à faire compassion : l'esprit troublé, le cœur serré de l'ordre que vous lui donnez de partir sur-le-champ, surtout du ton de dureté qui accompagne cet exil. Eh! comment a-t-il encouru la disgrâce d'un p... d'un homme si juste? Depuis qu'un exécrable duel nous a ravi notre autre fils...

LE COMTE, *les mains sur le visage, avec un air de douleur.*

Ah!...

LA COMTESSE.

Celui-ci, qui jamais ne dut connoître le chagrin, a redoublé de soins et d'attentions pour adoucir l'amertume des nôtres.

LE COMTE, *se promenant doucement.*

Ah!...

LA COMTESSE.

Le caractère emporté de son frère, son désordre, ses goûts et sa conduite déréglée nous en don-

...uvent de bien cruels. « Le ciel sévère, ...age en ses décrets, en nous privant de cet ...ant, nous en a peut-être épargné de plus ...uisants pour l'avenir. »

LE COMTE, *avec douleur.*

Ah!... ah!...

LA COMTESSE.

Mais enfin, celui qui nous reste a-t-il jamais manqué à ses devoirs? Jamais le plus léger reproche fut-il mérité de sa part? Exemple des hommes de son âge, il a l'estime universelle : il est aimé, recherché, consulté. Son p... protecteur naturel, mon époux seul paroît avoir les yeux fermés sur un mérite transcendant, dont l'éclat frappe tout le monde. (*Le comte se promène plus vite sans parler; la comtesse, prenant courage de son silence, continue d'un ton plus ferme, et l'élève par degrés.*) En tout autre sujet, monsieur, je tiendrois à fort grand honneur de vous soumettre mon avis, de régler mes sentiments, ma foible opinion sur la vôtre; mais il s'agit... d'un fils... (*Le comte s'agite en marchant.*) Quand il avoit un frère aîné, l'orgueil d'un très grand nom le condamnant au célibat, l'ordre de Malte étoit son sort. Le préjugé sembloit alors couvrir l'injustice de ce partage entre deux fils (*timidement*) égaux en droits.

LE COMTE *s'agite plus fort.* (*A part, d'un ton étouffé.*)

Égaux en droits!...

LA COMTESSE, *un peu plus fort.*

Mais depuis deux années, qu'un accident affreux.... les lui a tous transmis, n'est-il pas étonnant que vous n'ayez rien entrepris pour le relever de ses vœux? Il est de notoriété que vous n'avez quitté l'Espagne que pour dénaturer vos biens par la vente, ou par des échanges. Si c'est pour l'en priver, monsieur, la haine ne va pas plus loin. Puis, vous le chassez de chez vous, et semblez lui fermer la maison p... par vous habitée. Permettez-moi de vous le dire, un traitement aussi étrange est sans excuse aux yeux de la raison. Qu'a-t-il fait pour le mériter?

LE COMTE, *s'arrêtant, d'un ton terrible.*

Ce qu'il a fait!

LA COMTESSE, *effrayée.*

Je voudrois bien, monsieur, ne pas vous offenser.

LE COMTE, *plus fort.*

Ce qu'il a fait, madame! Et c'est vous qui le demandez?

LA COMTESSE, *en désordre.*

Monsieur, monsieur, vous m'effrayez beaucoup!

LE COMTE, *avec fureur.*

Puisque vous avez provoqué l'explosion du ressentiment qu'un respect humain enchaînoit, vous entendrez son arrêt et le vôtre.

LA COMTESSE, *plus troublée.*

Ah! monsieur, ah! monsieur...

LE COMTE.

Vous demandez ce qu'il a fait?

LA COMTESSE, *levant les bras.*

Non, monsieur, ne me dites rien.

LE COMTE, *hors de lui.*

Rappelez-vous, femme perfide, ce que vous avez fait vous-même, et comment, recevant un adultere dans vos bras, vous avez mis dans ma maison cet enfant étranger, que vous osez nommer mon fils.

LA COMTESSE, *au désespoir, voulant se relever.*

Laissez-moi m'enfuir, je vous prie.

LE COMTE, *la clouant sur son fauteuil.*

Non, vous ne fuirez pas; vous n'échapperez point à la conviction qui vous presse. (*Lui montrant sa lettre.*) Connoissez-vous cette écriture? Elle est tracée de votre main coupable! et ces caractères sanglants qui lui servirent de réponse...

LA COMTESSE, *anéantie.*

Je vais mourir! je vais mourir!

LE COMTE, *avec force.*

Non, non; vous entendrez les traits que j'en ai soulignés! (*Il lit avec égarement.*) « Malheureux « insensé! notre sort est rempli; votre crime, le « mien reçoit sa punition. Aujourd'hui, jour de « Saint-Léon, patron de ce lieu, et le vôtre, je « viens de mettre au monde un fils, mon opprobre « et mon désespoir... » (*Il parle.*) Et cet enfant est né le jour de Saint-Léon, plus de dix mois après mon départ pour la Vera-Cruz! (*Pendant qu'il lit*

SCÈNE XIV.

LÉON *accourant*, LA COMTESSE *évanouie*, LE COMTE, *au fond du théâtre, criant au secours.*

LÉON, *avec force, à genoux à côté de sa mère.*

O ma mère!... ma mère! c'est moi qui te donne la mort! (*Il essaye de la remettre sur son fauteuil, évanouie.*) Que ne suis-je parti sans rien exiger de personne! j'aurois prévenu ces horreurs!

SCÈNE XV.

LÉON, SUZANNE, LA COMTESSE, *évanouie*, LE COMTE.

LE COMTE, *voyant Léon, s'écrie:*

Et son fils!

LÉON, *égaré.*

Elle est morte! Ah! je ne lui survivrai pas. (*Il l'embrasse en criant.*)

LE COMTE, *effrayé, un genoux à terre.*

Des sels! des sels! Suzanne, un million si vous la sauvez!

LÉON.

O malheureuse mère!

SUZANNE.

Madame, aspirez ce flacon. Soutenez-la, monsieur; je vais tâcher de la desserrer

LE COMTE, *égaré.*

Romps tout, arrache tout. Ah! j'aurois dû la ménager..

LÉON, *criant avec délire.*

Elle est morte! elle est morte!

SCÈNE XVI.

LÉON, SUZANNE, LA COMTESSE *évanouie,* **LE COMTE, FIGARO** *accourant.*

FIGARO.

Et qui, morte? madame? Apaisez donc ces cris; c'est vous qui la ferez mourir! (*Il lui prend le bras.*) Non, elle ne l'est pas; ce n'est qu'une suffocation; le sang qui monte avec violence. Sans perdre du temps, il faut la soulager. Je vais chercher ce qu'il lui faut.

LE COMTE, *hors de lui.*

Des ailes, Figaro, ma fortune est à toi.

FIGARO, *vivement.*

J'ai bien besoin de vos promesses, lorsque madame est en péril!

(*Il sort en courant.*)

SCÈNE XVII.

LÉON, SUZANNE, LA COMTESSE, *évanouie; on la remet sur son fauteuil;* LE COMTE.

LÉON, *lui tenant le flacon sous le nez.*

Si l'on pouvoit la faire respirer! O Dieu, rends-moi ma malheureuse mère!..... La voici qui revient....

SUZANNE, *pleurant.*

Madame! allons, madame!...

LA COMTESSE, *revenant à elle.*

Ah! qu'on a de peine à mourir!

LÉON, *égaré.*

Non, maman, vous ne mourrez pas.

LA COMTESSE, *égarée.*

O ciel! entre mes juges, entre mon époux et mon fils! Tout est connu... et criminelle envers tous deux... (*Elle se jette à terre et se prosterne.*) Vengez-vous l'un et l'autre; il n'est plus de pardon pour moi. (*Avec horreur.*) Mère coupable, épouse indigne! un instant nous a tous perdus. Puisse ma mort expier mon forfait!

LE COMTE, *au désespoir.*

Non, revenez à vous; votre douleur a déchiré mon âme. Asseyons-la, Léon.... mon fils. (*Léon fait un grand mouvement.*) Suzanne, asseyons-la. (*Ils la remettent sur le fauteuil.*)

SCÈNE XVIII.

LÉON, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, *accourant avec une petite pharmacie, d'où il tire un flacon pour faire respirer à la comtesse.*

Elle a repris sa connoissance?

SUZANNE.

Ah Dieu! j'étouffe aussi. (*Elle se desserre.*)

LE COMTE, *criant.*

Figaro, vos secours!

FIGARO, *étouffé, faisant respirer le flacon à la comtesse.*

Un moment, calmez-vous. Son état n'est plus si pressant. Moi qui étois dehors, grand Dieu! je suis rentré bien à propos..... Elle m avoit fort effrayé. Allons, madame, du courage.

LA COMTESSE, *priant, renversée.*

Dieu de bonté, fais que je meure!

LÉON, *en l'asseyant mieux.*

Non, maman, vous ne mourrez pas, et nous réparerons nos torts. Monsieur, vous que je n'outragerai plus en vous donnant un autre nom, reprenez vos titres, vos biens; je n'y avois nul droit: hélas! je l'ignorois. Mais, par pitié, n'écrasez point d'un déshonneur public cette infortunée, qui fut votre.... Une erreur expiée par vingt années de larmes, est-elle encore un crime, alors

qu'on fait justice? Ma mère et moi, nous nous bannissons de chez vous.

LE COMTE, *exalté.*

Jamais; vous n'en sortirez point.

LÉON.

Un couvent sera sa retraite; et moi, sous mon nom de Léon, sous le simple habit d'un soldat, « je défendrai la liberté de notre nouvelle patrie. « Inconnu, je mourrai pour elle, ou je la servirai « en zélé citoyen. » (*Suzanne pleure dans un coin; Figaro est absorbé dans l'autre.*)

LA COMTESSE, *péniblement.*

Léon, mon cher enfant, ton courage me rend la vie. Je puis encore la supporter, puisque mon fils a la vertu de ne pas détester sa mère. Cette fierté dans le malheur sera ton noble patrimoine. Il m'épousa sans bien; n'exigeons rien de lui. Le travail de mes mains soutiendra ma foible existence, et toi, tu serviras l'État.

LE COMTE, *avec désespoir.*

Non, Rosine, jamais. C'est moi qui suis le vrai coupable. De combien de vertus je privois ma triste vieillesse!...

LA COMTESSE.

Vous en serez entouré. — Florestine et Bégearss vous restent. Floresta, votre fille, l'enfant chéri de votre cœur...

LE COMTE, *étonné.*

Comment?... d'où savez-vous? qui vous l'a... dit?...

LA COMTESSE.

Monsieur, donnez-lui tous vos biens; mon fils et moi n'y mettrons point d'obstacle; son bonheur nous consolera. Mais, avant de nous séparer, que j'obtienne au moins une grâce. Apprenez-moi comment vous êtes possesseur d'une terrible lettre que je croyois brûlée avec les autres ? Quelqu'un m'a-t-il trahie?

FIGARO, *s'écriant.*

Oui, l'infâme Bégearss : je l'ai surpris tantôt qui la remettoit à monsieur.

LE COMTE, *parlant vite.*

Non, je la dois au seul hasard. Ce matin, lui et moi, pour un tout autre objet, nous examinions votre écrin, sans nous douter qu'il eût un double fond. Dans le débat, et sous ses doigts, le secret s'est ouvert soudain, à son très grand étonnement. Il a cru le coffre brisé.

FIGARO, *criant plus fort.*

Son étonnement d'un secret? Monstre! c'est lui qui l'a fait faire.

LE COMTE.

Est-il possible?

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE COMTE.

Des papiers frappent nos regards; il en ignoroit l'existence, et quand j'ai voulu les lui lire, il a refusé de les voir.

SUZANNE, *s'écriant.*

Il les a lus cent fois avec madame.

LE COMTE.

Est-il vrai? Les connoissoit-il?

LA COMTESSE.

Ce fut lui qui me les remit, qui les apporta de l'armée, lorsqu'un infortuné.... mourut.

LE COMTE.

Cet ami sûr, instruit de tout?....

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE, *ensemble, criant.*

C'est lui!

LE COMTE.

O scélératesse infernale! avec quel art il m'avoit engagé! A présent je sais tout.

FIGARO.

Vous le croyez?

LE COMTE.

Je connois son affreux projet. Mais, pour en être plus certain, déchirons le voile en entier. Par qui savez-vous donc ce qui touche ma Florestine?

LA COMTESSE, *vite.*

Lui seul m'en a fait confidence.

LÉON, *vite.*

Il me l'a dit sous le secret.

SUZANNE, *vite.*

Il me l'a dit aussi.

LE COMTE, *avec horreur.*

O monstre! Et moi j'allois la lui donner! mettre ma fortune en ses mains!

FIGARO, *vivement.*

Plus d'un tiers y seroit déja, si je n'avois porté, sans vous le dire, vos trois millions d'or en dépôt chez M. Fal : vous alliez l'en rendre le maître; heureusement je m'en suis douté. Je vous ai donné son reçu....

LE COMTE, *vivement.*

Le scélérat vient de me l'enlever, pour en aller toucher la somme.

FIGARO, *désolé.*

O proscription sur moi! Si l'argent est remis, tout ce que j'ai fait est perdu. Je cours chez monsieur Fal. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard!

LE COMTE, *à Figaro.*

Le traître n'y peut être encore.

FIGARO.

S'il a perdu un temps, nous le tenons. J'y cours. (*Il veut sortir.*)

LE COMTE, *vivement, l'arrêtant.*

Mais, Figaro, que le fatal secret dont ce moment vient de t'instruire, reste enseveli dans ton sein.

FIGARO, *avec une grande sensibilité.*

Mon maître, il y a vingt ans qu'il est dans ce sein-là, et dix que je travaille à empêcher qu'un monstre n'en abuse. Attendez surtout mon retour, avant de prendre aucun parti.

LE COMTE, *vivement.*

Penseroit-il se disculper?

FIGARO.

Il fera tout pour le tenter; (*il tire une lettre de sa poche.*) mais voici le préservatif. Lisez le contenu de cette épouvantable lettre; le secret de l'enfer est là. Vous me saurez bon gré d'avoir tout fait pour me la procurer. (*Il lui remet la lettre de Bégearss.*) Suzanne, des gouttes à ta maîtresse. Tu sais comment je les prépare; et le plus grand calme autour d'elle. Monsieur, au moins, ne recommencez pas; elle s'éteindroit dans nos mains.

LE COMTE, *exalté.*

Recommencer! Je me ferois horreur.

FIGARO, *à la comtesse.*

Vous l'entendez, madame? Le voilà dans son caractère; et c'est mon maître que j'entends. Ah! je l'ai toujours dit de lui; la colère, chez les bons cœurs, n'est qu'un besoin pressant de pardonner. (*Il s'enfuit.*) Je cours chez M. Fal. (*Le comte et Léon la prennent sous les bras. Ils sortent tous.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le grand salon du premier acte.

SCÈNE I.

LE COMTE; LA COMTESSE *sans rouge; dans le plus grand désordre de parure;* SUZANNE, LÉON.

LÉON, *soutenant sa mère.*

Il fait trop chaud, maman, dans l'appartement intérieur. Suzanne, avance une bergère. (*On l'assied.*)

LE COMTE, *attendri, arrangeant les coussins.*

Êtes-vous bien assise? Eh quoi! pleurer encore?

LA COMTESSE, *accablée.*

Ah! laissez-moi verser des larmes de soulagement. Ces récits affreux m'ont brisée; cette lettre, surtout.... de l'infâme Bégearss....

LE COMTE, *délirant.*

Marié en Irlande, il épousoit ma fille, et tout mon bien placé sur la banque de Londres, eût fait vivre un repaire affreux, jusqu'à la mort du dernier de nous tous!... Et qui sait, grand Dieu! quels moyens....

LA COMTESSE.

Homme infortuné ! calmez-vous. Mais il est temps de faire descendre Florestine, elle avoit le cœur si serré de ce qui devoit lui arriver ! Va la chercher, Suzanne, et ne l'instruis de rien.

LE COMTE, *avec dignité.*

Ce que j'ai dit à Figaro, Suzanne, étoit pour vous comme pour lui.

SUZANNE.

Monsieur, celle qui vit madame pleurer, prier pendant vingt ans, a trop gémi de ses douleurs pour rien faire qui les accroisse. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON.

LE COMTE, *avec un vif sentiment.*

Ah ! Rosine, séchez vos pleurs, et maudit soit qui vous affligera !

LA COMTESSE.

Mon fils, embrasse les genoux de ton généreux protecteur, et rends-lui grâce pour ta mère. (*Il veut se mettre à genoux.*)

LE COMTE, *le relevant.*

Oublions le passé, Léon. Gardons-en le silence, et n'émouvons plus votre mère. Figaro demande un grand calme. Ah ! respectons surtout la jeunesse de Florestine, en lui cachant soigneusement les causes de cet accident.

SCÈNE III.

FLORESTINE, SUZANNE, LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON.

FLORESTINE, *accourant.*

Mon Dieu! maman, qu'avez-vous donc?

LA COMTESSE.

Rien que d'agréable à t'apprendre, et ton parrain va t'en instruire.

LE COMTE.

Hélas! ma Florestine, je frémis du péril où j'allois plonger ta jeunesse. Grâce au ciel, qui dévoile tout, tu n'épouseras point Bégearss. Non, tu ne seras point la femme du plus épouvantable ingrat...

FLORESTINE.

Ah ciel! Léon...!

LÉON.

Ma sœur, il nous a tous joués.

FLORESTINE, *au comte.*

Sa sœur!

LE COMTE.

Il nous trompoit. Il trompoit les uns par les autres, et tu étois le prix de ses horribles perfidies. Je vais le chasser de chez moi.

LA COMTESSE.

L'instinct de ta frayeur te servoit mieux que nos lumières. Aimable enfant!

LÉON.

Ma sœur, il nous a tous joués.

FLORESTINE, *au comte.*

Monsieur, il m'appelle sa sœur.

LA COMTESSE, *exaltée.*

Oui, Floresta, tu es à nous. C'est là notre secret chéri. Voilà ton père, voilà ton frère, et moi je suis ta mère pour la vie. Ah! garde-toi de l'oublier jamais! (*Elle tend la main au comte.*) Almaviva, pas vrai qu'elle est *ma fille?*

LE COMTE, *exalté.*

Et lui *mon fils;* voilà nos deux enfants. (*Tous se serrent dans les bras l'un de l'autre.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, SUZANNE, FIGARO, M. FAL, *notaire.*

FIGARO, *accourant et jetant son manteau.*

MALÉDICTION! il a le porte-feuille. J'ai vu le traître l'emporter, quand je suis entré chez monsieur.

LE COMTE.

O M. Fal, vous vous êtes pressé!

M. FAL, *vivement.*

Non, monsieur, au contraire. Il est resté plus d'une heure avec moi, m'a fait achever le contrat, y insérer la donation qu'il fait. Puis il m'a remis mon reçu, au bas duquel étoit le vôtre, en me disant que la somme est à lui; qu'elle est un fruit d'hérédité; qu'il vous l'a remise en confiance...

LE COMTE.

O scélérat ! il n'oublie rien.

FIGARO.

Que de trembler sur l'avenir.

M. FAL.

Avec ces éclaircissements, ai-je pu refuser le porte-feuille qu'il exigeoit? Ce sont trois millions au porteur. Si vous rompez le mariage, et qu'il veuille garder l'argent, c'est un mal presque sans remède.

LE COMTE, *avec véhémence.*

Que tout l'or du monde périsse, et que je sois débarrassé de lui !

FIGARO, *jetant son chapeau sur un fauteuil.*

Dussé-je être pendu, il n'en gardera pas une obole. (*A Suzanne.*) Veille au-dehors, Suzanne.

(*Elle sort.*)

M. FAL.

Avez-vous un moyen de lui faire avouer, devant de bons témoins, qu'il tient ce trésor de monsieur? Sans cela, je défie qu'on puisse le lui arracher.

FIGARO.

S'il apprend par son Allemand ce qui se passe dans l'hôtel, il n'y rentrera plus.

LE COMTE, *vivement.*

Tant mieux ! c'est tout ce que je veux. Ah ! qu'il garde le reste !

FIGARO, *vivement.*

Lui laisser par dépit l'héritage de vos enfants? ce n'est pas vertu, c'est foiblesse.

LÉON, *fâché.*

Figaro!

FIGARO, *plus fort.*

Je ne m'en dédis point. (*Au comte.*) Qu'obtiendra donc de vous l'attachement, si vous payez ainsi la perfidie?

LE COMTE, *se fâchant.*

Mais, l'entreprendre sans succès, c'est lui ménager un triomphe....

SCÈNE V.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, M. FAL, FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE, *à la porte, et criant.*

MONSIEUR Bégearss qui rentre. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, M. FAL, FIGARO.

(Ils font tous un grand mouvement.)

LE COMTE, *hors de lui.*

OH! traître!

FIGARO, *très vite.*

On ne peut plus se concerter; mais si vous m'é-

coutez et me secondez tous, pour lui donner une sécurité profonde, j'engage ma tête au succès.

M. FAL.

Vous allez lui parler du porte-feuille et du contrat?

FIGARO, *très vite.*

Non pas; il en sait trop pour l'entamer si brusquement; il faut l'amener de plus loin à faire un aveu volontaire. (*Au comte.*) Feignez de vouloir me chasser.

LE COMTE, *troublé.*

Mais, mais, sur quoi?

SCÈNE VII

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, M. FAL, FIGARO, SUZANNE, BÉGEARSS.

SUZANNE, *accourant.*

M. Bégeaaaarss! (*Elle se range derrière Figaro. Bégearss montre une grande surprise.*)

FIGARO, *s'écrie, en le voyant.*

Monsieur Bégearss. (*Humblement.*) Eh bien! ce n'est qu'une humiliation de plus. Puisque vous attachez à l'aveu de mes torts le pardon que je sollicite, j'espère que monsieur ne sera pas moins généreux.

BÉGEARSS, *étonné.*

Qu'y a-t-il donc? Je vous trouve assemblés.

LE COMTE, *brusquement.*

Pour chasser un sujet indigne.

BÉGEARSS, *plus surpris encore, voyant le notaire.*

Et M. Fal?

M. FAL, *lui montrant le contrat.*

Voyez qu'on ne perd point de temps, tout ici concourt avec vous.

BÉGEARSS, *surpris.*

Ah! ah!....

LE COMTE, *impatient, à Figaro.*

Pressez-vous; ceci me fatigue. (*Pendant cette scène, Begearss les examine l'un après l'autre, avec la plus grande attention.*)

FIGARO, *au comte, d'un air suppliant.*

Puisque la feinte est inutile, achevons mes tristes aveux. Oui, pour nuire à M. Bégearss, je répète avec confusion, que je me suis mis à l'épier, le suivre et le troubler partout; (*au comte*) car monsieur n'avoit pas sonné, lorsque je suis entré chez lui, pour savoir ce qu'on y faisoit du coffre aux brillants de madame, que j'ai trouvé là tout ouvert.

BÉGEARSS.

Certes, ouvert à mon grand regret.

LE COMTE, *fesant un mouvement inquiétant.* (*A part.*) Quelle audace!

FIGARO, *se courbant, le tire par l'habit pour l'avertir.*

Ah! mon maître!

M. FAL, *effrayé.*

Monsieur!

BÉGEARSS, *au comte, à part.*

Modérez-vous, ou nous ne saurons rien. (*Le comte frappe du pied. Bégearss l'examine.*)

FIGARO, *soupirant, au comte.*

C'est ainsi que sachant madame enfermée avec lui, pour brûler de certains papiers dont je connoissois l'importance, je vous ai fait venir subitement.

BÉGEARSS, *au comte.*

Vous l'ai-je dit? (*Le comte mord son mouchoir de fureur.*)

SUZANNE, *bas, à Figaro, par derrière.*

Achève, achève.

FIGARO.

Enfin, vous voyant tous d'accord, j'avoue que j'ai fait l'impossible pour provoquer, entre madame et vous, la vive explication... qui n'a pas eu la fin que j'espérois....

LE COMTE, *à Figaro, avec colère.*

Finissez-vous ce plaidoyer?

FIGARO, *bien humble.*

Hélas! je n'ai plus rien à dire, puisque c'est cette explication qui a fait chercher M. Fal, pour finir ici le contrat. L'heureuse étoile de monsieur a triomphé de tous mes artifices... Mon maître, en faveur de trente ans....

LE COMTE, *avec humeur.*

Ce n'est pas à moi de juger. (*Il marche vite.*)

FIGARO.

Monsieur Bégearss....

BÉGEARSS, *qui a repris sa sécurité, dit ironiquement.*

Qui, moi, cher ami? je ne comptois guère vous avoir tant d'obligations. (*Élevant son ton.*) Voir mon bonheur accéléré par le coupable effort destiné à me le ravir! (*A Léon et Florestine.*) O jeunes gens, quelle leçon! Marchons avec candeur dans le sentier de la vertu. Voyez que tôt ou tard l'intrigue est la perte de son auteur.

FIGARO, *prosterné.*

Ah! oui.

BÉGEARSS, *au comte.*

Monsieur, pour cette fois encore, et qu'il parte.

LE COMTE, *à Bégearss, durement.*

C'est là votre arrêt?... J'y souscris.

FIGARO, *ardemment.*

Monsieur Bégearss, je vous le dois. Mais je vois M. Fal pressé d'achever un contrat....

LE COMTE, *brusquement.*

Les articles m'en sont connus.

M. FAL.

Hors celui-ci. Je vais vous lire la donation que monsieur fait... (*cherchant l'endroit.*) M. M. M., Messire *James-Honoré Bégearss...* Ah! (*Il lit.*) « Et « pour donner à la demoiselle future épouse une « preuve non équivoque de son attachement pour « elle, ledit seigneur futur époux lui fait donation « entière de tous les grands biens qu'il possède,

« consistant aujourd'hui, *(il appuie en lisant)* « (ainsi qu'il le déclare, et les a exhibés à nous « notaires soussignés,) en trois millions d'or ici « joints, en très bons effets au porteur. » *(Il tend sa main en lisant.)*

BÉGEARSS.

Les voilà dans ce porte-feuille. *(Il donne le porte-feuille à Fal.)* Il manque deux milliers de louis, que je viens d'en ôter pour fournir aux apprêts des noces.

FIGARO, *montrant le comte, et vivement.*

Monsieur a décidé qu'il paieroit tout; j'ai l'ordre.

BÉGEARSS, *tirant les effets de sa poche et les remettant au notaire.*

En ce cas, enregistrez-les; que la donation soit entière. *(Figaro, retourné, se tient la bouche pour ne pas rire. M. Fal remet les effets dans le porte-feuille.)*

M. FAL, *montrant Figaro.*

Monsieur va tout additionner, pendant que nous achèverons. *(Il donne le porte-feuille ouvert à Figaro, qui, voyant les effets, dit :)*

FIGARO, *l'air exalté.*

Et moi, j'éprouve qu'un bon repentir est comme toute bonne action, qu'il porte aussi sa récompense.

BÉGEARSS.

En quoi?

FIGARO.

J'ai le bonheur de m'assurer qu'il est ici plus

d'un généreux homme. Oh! que le ciel comble les vœux de deux amis aussi parfaits! Nous n'avons nul besoin d'écrire. (*Au comte.*) Ce sont vos effets au porteur : oui, monsieur, je les reconnois. Entre M. Bégearss et vous, c'est un combat de générosité; l'un donne ses biens à l'époux, l'autre les rend à sa future. (*Aux jeunes gens.*) Monsieur, mademoiselle, ah! quel bienfaisant protecteur, et que vous allez le chérir!... Mais, que dis-je? l'enthousiasme m'auroit-il fait commettre une indiscrétion offensante? (*Tout le monde garde le silence.*)

BÉGEARSS, *un peu surpris, se remet, prend son parti, et dit :*

Elle ne peut l'être pour personne, si mon ami ne la désavoue pas, s'il met mon âme à l'aise, en me permettant d'avouer que je tiens de lui ces effets. Celui-là n'a pas un bon cœur, que la gratitude fatigue, et cet aveu manquoit à ma satisfaction. (*Montrant le comte.*) Je lui dois bonheur et fortune; et quand je les partage avec sa digne fille, je ne fais que lui rendre ce qui lui appartient de droit. Remettez-moi le porte-feuille; je ne veux avoir que l'honneur de le mettre à ses pieds moi-même, en signant notre heureux contrat. (*Il veut le reprendre.*)

FIGARO, *sautant de joie.*

Messieurs, vous l'avez entendu? vous témoignerez, s'il le faut. Mon maître, voilà vos effets; donnez-les à leur détenteur, si votre cœur l'en juge digne. (*Il lui remet le porte-feuille.*)

LE COMTE, *se levant, à Bégearss.*

Grand Dieu, les lui donner! Homme cruel, sortez de ma maison; l'enfer n'est pas aussi profond que vous. Grâce à ce bon vieux serviteur, mon imprudence est réparée : sortez à l'instant de chez moi.

BÉGEARSS.

O mon ami, vous êtes encore trompé!

LE COMTE, *hors de lui, le bride de sa lettre ouverte.*

Et cette lettre, monstre, m'abuse-t-elle aussi?

BÉGEARSS *la voit; furieux, il arrache au comte la lettre, et se montre tel qu'il est.*

Ah!... Je suis joué; mais j'en aurai raison.

LÉON.

Laissez en paix une famille que vous avez remplie d'horreur.

BÉGEARSS, *furieux.*

Jeune insensé! c'est toi qui vas payer pour tous; je t'appelle au combat.

LÉON, *vite.*

J'y cours.

LE COMTE, *vite.*

Léon!

LA COMTESSE, *vite.*

Mon fils!

FLORESTINE, *vite.*

Mon frère!

LE COMTE.

Léon, je vous défends... (*À Bégearss.*) Vous vous êtes rendu indigne de l'honneur que vous

demandez : ce n'est point par cette voie-là qu'un homme comme vous doit terminer sa vie. (*Bégearss fait un geste affreux, sans parler.*)

FIGARO, *vivement.*

Non, jeune homme, vous n'irez point. Monsieur votre père a raison, et l'opinion est réformée sur cette horrible frénésie; on ne combattra plus ici que les ennemis de l'État. Laissez-le en proie à sa fureur, et s'il ose vous attaquer, défendez-vous comme d'un assassin. Personne ne trouve mauvais qu'on tue une bête enragée; mais il se gardera de l'oser : l'homme capable de tant d'horreurs doit être aussi lâche que vil.

BÉGEARSS, *hors de lui.*

Malheureux!

LE COMTE, *frappant du pied.*

Nous laissez-vous enfin? c'est un supplice de vous voir. (*La comtesse est effrayée sur son siège; Florestine et Suzanne la soutiennent; Léon se réunit à elles.*)

BÉGEARSS, *les dents serrées.*

Oui, morbleu! je vous laisse; mais j'ai la preuve en main de votre infâme trahison. Vous n'avez demandé l'agrément de sa majesté, pour échanger vos biens d'Espagne, que pour être à portée de troubler sans péril l'autre côté des Pyrénées.

LE COMTE.

O monstre! que dit-il?

BÉGEARSS.

Ce que je vais dénoncer à Madrid. N'y eût-il que

le buste en grand d'un Washington dans votre cabinet, j'y fais confisquer tous vos biens.

FIGARO, *criant.*

Certainement; le tiers au dénonciateur.

BÉGEARSS.

Mais, pour que vous n'échangiez rien, je cours chez notre ambassadeur arrêter dans ses mains l'agrément de sa majesté, que l'on attend par ce courrier.

FIGARO, *tirant un paquet de sa poche, s'écrie vivement :*

L'agrément du roi? le voici. J'avois prévu le coup; je viens, de votre part, d'enlever le paquet au secrétariat d'ambassade : le courrier d'Espagne arrivoit. (*Le comte, avec vivacité, prend le paquet.*)

BÉGEARSS, *furieux, frappe sur son front, fait deux pas pour sortir et se retourne.*

Adieu, famille abandonnée! maison sans mœurs et sans honneur! vous aurez l'impudeur de conclure un mariage abominable, en unissant le frère avec la sœur; mais l'univers saura votre infamie.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, M. FAL, SUZANNE, FIGARO.

FIGARO, *follement.*

Qu'il fasse des libelles, dernière ressource des lâches, il n'est plus dangereux. Bien démasqué, à

 dans le
demandez : ce n'est point par ... gnardé, s'il
homme comme vous doit terr... voit soustraits
fait un geste affreux, sans p...ave.) D'ailleurs,
FIGARO, ... par la nature et la
Non, jeune homme, ... ont rien; qu'ils sont
votre père a raison,
cette horrible frén... *mbrassant et criant.*
que les ennemis ... me, il a raison.
fureur, et s'il ...
comme d'un ... ON, *très vite.*
qu'on tue ... , quel espoir!
l'oser : l'... ORESTINE, *au comte.*
être aus... monsieur, n'êtes-vous plus...

LE COMTE, *ivre de joie.*

... tants, nous y reviendrons, et nous con... s, sous des noms supposés, des gens de ... crets, éclairés, plein d'honneur. O mes en... il vient un âge où les honnêtes gens se par... nent leurs torts, leurs anciennes foiblesses; ... nt succéder un doux attachement aux passions ... geuses qui les avoient trop désunis. Rosine, ... est le nom que votre époux vous rend) allez, madame, reposer votre âme des fatigues de la journée. M. Fal, restez avec nous. Venez, mes deux enfants. — Suzanne, embrasse ton mari, et que nos sujets de querelles soient ensevelis pour toujours. (*A Figaro.*) Les deux mille louis qu'il avoit soustraits, je te les donne, en attendant la récompense qui t'est bien due.....

FIGARO, *vivement.*

ısieur? Non, s'il vous plaît. Moi, ılaire le bon service que j'ai fait? de mourir chez vous. Jeune, si ue ce jour acquitte ma vie! O ıonne à ma jeunesse, elle s'honoour a changé notre état. Plus d'opypocrite insolent! Chacun a bien fait. Ne plaignons point quelques moments ıe; on gagne assez dans les familles, quand expulse un méchant.

FIN DE LA MÈRE COUPABLE.

bout de voie, et pas vingt-cinq louis dans le monde. Ah! M. Fal, je me serois poignardé, s'il eût gardé les deux mille louis qu'il avoit soustraits du paquet! (*Il reprend un ton grave.*) D'ailleurs, nul ne sait mieux que lui, que par la nature et la loi ces jeunes gens ne se sont rien; qu'ils sont étrangers l'un à l'autre.

LE COMTE, *l'embrassant et criant.*

O Figaro!... Madame, il a raison.

LÉON, *très vite.*

Dieux, maman, quel espoir!

FLORESTINE, *au comte.*

Eh quoi! monsieur, n'êtes-vous plus...

LE COMTE, *ivre de joie.*

Mes enfants, nous y reviendrons, et nous consulterons, sous des noms supposés, des gens de lois discrets, éclairés, plein d'honneur. O mes enfants! il vient un âge où les honnêtes gens se pardonnent leurs torts, leurs anciennes foiblesses; font succéder un doux attachement aux passions orageuses qui les avoient trop désunis. Rosine, (c'est le nom que votre époux vous rend) allez, madame, reposer votre âme des fatigues de la journée. M. Fal, restez avec nous. Venez, mes deux enfants. — Suzanne, embrasse ton mari, et que nos sujets de querelles soient ensevelis pour toujours. (*A Figaro.*) Les deux mille louis qu'il avoit soustraits, je te les donne, en attendant la récompense qui t'est bien due.....

FIGARO, *vivement.*

A moi, monsieur? Non, s'il vous plaît. Moi, gâter par un vil salaire le bon service que j'ai fait? Ma récompense est de mourir chez vous. Jeune, si j'ai failli souvent, que ce jour acquitte ma vie! O ma vieillesse! pardonne à ma jeunesse, elle s'honorera de toi. Un jour a changé notre état. Plus d'oppresseur, d'hypocrite insolent! Chacun a bien fait son devoir. Ne plaignons point quelques moments de trouble; on gagne assez dans les familles, quand on en expulse un méchant.

FIN DE LA MÈRE COUPABLE.

L'HONNÊTE CRIMINEL,

OU

L'AMOUR FILIAL,

DRAME,

PAR FENOUILLOT DE FALBAIRE,

Représenté, pour la première fois, le 4 janvier 1790.

NOTICE
SUR FENOUILLOT DE FALBAIRE.

CHARLES-GEORGES FENOUILLOT DE FALBAIRE DE QUINGEY naquit à Salins, en Franche-Comté, vers l'an 1730. Il fit ses études à Paris avec beaucoup de succès. Son père, intéressé dans les fermes des salines, le destinoit à l'état ecclésiastique; il en porta même quelque temps l'habit; mais sa vocation ne répondant pas aux intentions paternelles, il profita de l'aisance de sa famille pour se livrer à son propre penchant. Il ne paroît cependant pas qu'il se soit occupé de bonne heure de littérature. Son essai fut *l'Honnête Criminel,* ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans la dédicace qu'il en fit à M. de Trudaine. Cette pièce, composée en 1767, fut éloignée du théâtre françois pendant vingt-trois ans, quoiqu'on la représentât souvent en province.

La première pièce qui ait été représentée de Fenouillot de Falbaire, est *le Fabricant de Londres,* drame en cinq actes, en prose, joué le 12 janvier 1771, et que l'auteur retira le lendemain : cet ouvrage, qui n'avoit point réussi à Paris, fut

traduit en allemand et en italien, et représenté avec le plus grand succès à Vienne et dans toute l'Italie.

L'École des Mœurs, autre drame en cinq actes, en prose, joué le 13 mai 1776, n'obtint point de succès et ne reparut plus.

Ce ne fut que le 4 janvier 1790 que l'on donna pour la première fois à Paris *l'Honnête Criminel*, drame en cinq actes, en vers. Il fut dès-lors bien accueilli, et est maintenant au courant du répertoire.

Fenouillot de Falbaire est auteur de plusieurs autres pièces dont nous ne parlons point ici, parce qu'elles n'ont pas été jouées au théâtre françois. Il y avoit déja quelque temps qu'il s'étoit retiré à Sainte-Ménéhould, lorsqu'il y mourut le 28 octobre 1800, âgé d'environ soixante-dix ans. Il avoit été nommé par le roi, en 1782, inspecteur-général des salines de Franche-Comté, de Lorraine et des Trois-Évêchés.

PERSONNAGES.

Le comte d'Anplace, commandant des galères.
Cécile, veuve de M. d'Orfeuil, riche négociant.
André, galérien.
M. d'Olban.
Amélie, amie de Cécile.
Lisimon, vieillard.
La Brie, laquais du comte.
Picard, laquais de Cécile.
Autre laquais de Cécile.

La scène est à Toulon sur le bord de la mer.

L'HONNÊTE CRIMINEL,

OU

L'AMOUR FILIAL,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la mer dans le fond, avec la partie d'une galère dont le reste est caché. On voit à gauche la maison où logent Cécile et Amélie, et à droite celle du commandant.

SCÈNE I.

ANDRÉ, *seul, sur le rivage.*

LA mer paroît tranquille, et le ciel sans nuage
Promet aux matelots un jour exempt d'orage...
Pour moi seul sur la terre il n'est plus de beaux jours ;
J'ai tout perdu ; l'espoir m'est ravi pour toujours.
Dieu qui vois mes tourments, tu sais si j'en murmure,
Si cette chaîne pèse à mon cœur innocent !
J'aime à sentir son poids. La vertu, la nature
Répandent sur mes maux un charme consolant.
Non, ce n'est pas sur moi, c'est sur vous que je pleure,
O père infortuné ! vous dont jusqu'à cette heure

J'ignore le destin... sans doute il est affreux.
Pauvre, errant, fugitif, mon père malheureux
Traîne en quelque désert sa languissante vie...
Ou bien dans l'amertume il l'a déja finie.
Oui, depuis que je suis enchaîné sur ce bord,
S'il n'eût pas succombé sous ses peines cruelles,
Sans doute j'aurois eu de lui quelques nouvelles :
Mais mon père n'est plus, mon pauvre père est mort!
Que fait donc à présent ma déplorable mère?
Assise sur sa tombe, exposée au mépris,
Sans appui, sans secours, au sein de la misère,
Peut-être en ce moment elle appelle son fils.
Elle l'appelle en vain!... ô regrets! ô tendresse!
Quelle main prendra soin de sa triste vieillesse?
Si j'étois sûr au moins de lui faire tenir
Le peu d'argent qu'ici, depuis mon esclavage,
J'ai par un long travail gagné sur ce rivage...
A qui m'adresserai-je, et comment parvenir?...
En la compassion les malheureux espèrent,
Mais au bruit de nos fers la pitié semble fuir;
A notre approche, hélas! tous les cœurs se resserrent,
Et se font un devoir de ne pas s'attendrir.
Essayons cependant si quelques mains fidèles
Daigneront...

SCÈNE II.

LE COMTE D'ANPLACE, LA BRIE, ANDRÉ.

LE COMTE, *à son laquais.*

Aussitôt qu'il fera jour chez elles,
Viens m'avertir.

(*A André.*)

Et toi, retourne sur ton bord.
Tu ne peux aujourd'hui travailler sur le port :
De la marine ici j'attends les commissaires.

ANDRÉ, *à La Brie, à part.*

J'aurois un mot à dire.

LA BRIE, *à André, à part.*

Il a beaucoup d'affaires.

LE COMTE.

Quoi! madame d'Orfeuil? j'en reste confondu:
Elle avec Amélie?... as-tu bien entendu,
La Brie, et se peut-il?...

LA BRIE, *au comte.*

Oui, c'est bien elle-même,
Arrivant de Paris.

LE COMTE.

Bonheur inattendu!
Jour fortuné! je vais revoir tout ce que j'aime.

ANDRÉ, *à part.*

S'ils respirent encor, ce peu d'argent, hélas!
Pourra les soulager dans leur misère extrême.
Approchons.

LA BRIE, *à André.*

Tu vois bien qu'il se parle tout bas.
Attends.

LE COMTE, *à part.*

Oncle inhumain! c'est son orgueil barbare
Qui seul, tant qu'il vivra, nous retient, nous sépare.

LA BRIE, *à André.*

Dans un autre moment il t'auroit écouté.

LE COMTE, *à part.*

Et qu'importent des noms au bonheur de la vie?

Quoi ! l'on me soutiendra que je me mésallie
En épousant les mœurs, la vertu, la beauté !
Ah ! l'orgueil n'inventa la vaine qualité
Que pour y suppléer, et la mettre à leur place.

LA BRIE, *au comte.*

Monsieur, le pauvre André vous demande une grâce ;
Il voudroit vous parler, mais il ne l'ose pas.

LE COMTE, *à André.*

Pourquoi donc, mon ami ? parle avec confiance.
Tu sais, malgré ton sort, que de toi je fais cas ;
J'aime à te l'adoucir, et ta crainte m'offense.
Il est vrai qu'à présent je suis fort occupé.
(*A La Brie.*)
Mais à leurs gens, dis-moi, n'est-il rien échappé ?
Font-elles à Toulon quelque séjour ?

LA BRIE, *au comte.*

On doute
Qu'elles y soient long-temps. Elles vont dans l'Aunis.

ANDRÉ, *à part.*

O Dieu ! s'il étoit vrai !

LA BRIE, *au comte.*

C'est, dit-on, le pays
De madame d'Orfeuil.

ANDRÉ, *à part.*

Et c'est le mien.

LE COMTE, *à La Brie.*

Écoute,
Il n'est plus trop matin, va voir... mais les voici.
Dieu ! comment modérer les transports de mon âme ?

ANDRÉ, *à part.*

Eh bien ! je les prierai, je viendrai...

LE COMTE, *à André.*

Mon ami,

(A La Brie et à André.)

Demain, un autre jour. Laissez-nous.

SCÈNE III.

LE COMTE, CÉCILE, AMÉLIE.

LE COMTE, *en baisant la main de Cécile.*

Ah! madame,

Que ne vous dois-je point, et quels remercîments
Pourront... l'expression manque à mes sentiments.
C'est donc vous que je vois, c'est vous belle Amélie!
A vos genoux enfin je puis...

AMÉLIE, *se jetant au cou de Cécile.*

O mon amie!

Cachez dans votre sein mon trouble et ma rougeur.

CÉCILE.

Pourquoi voudriez-vous lui cacher son bonheur?
De tous les sentiments qu'inspire la nature,
L'amour est le plus beau, quand la vertu l'épure.

AMÉLIE.

Puisque vous l'approuvez, qu'il lise dans mon cœur:
Vous faites plus pour moi qu'une sœur, qu'une mère.
Indulgente, attentive à tous mes vœux, hélas!
Vos généreuses mains...

CÉCILE.

Y pensez-vous, ma chère?

Eh quoi! vous me louez! ne nous aimons-nous pas?

(*Au comte.*)

Tout est dit. C'est pour vous que j'ai fait ce voyage.

AMÉLIE.

Qui, moi? qu'avec le comte à présent je m'engage?
Sans fortune, sans nom? par d'imprudents liens
Je le ferois encor déshériter des siens?
Non, de grâce...

LE COMTE, *à Amélie.*

Madame, il n'est point d'avantage
Que je ne sacrifie au bonheur d'être à vous.
Mais sans bien vous ferai-je un destin assez doux?
Pardonnez cette crainte à l'amour le plus tendre!
Mon oncle est vieux, peut-être il vaudroit mieux attendre.

CÉCILE.

Parents durs et cruels qui nous tyrannisez,
Vous en voyez le prix! Trouvez-vous donc des charmes
A sécher par avance, à prévenir les larmes
Dont vos tombeaux un jour devoient être arrosés!
(*Au comte.*)
Monsieur, vous n'attendrez le trépas de personne.
Je dote mon amie, et s'il faut dire plus,
Je dote ma fille. Oui, mes droits vous sont connus.
Mon cœur en est jaloux, et le sien me les donne.

AMÉLIE.

Que faire pour répondre à de si grands bienfaits?

CÉCILE.

Rien que les accepter, et n'en parler jamais.

AMÉLIE.

Non, l'honneur, le devoir me défend l'un et l'autre.
C'est à mon amitié de modérer la vôtre,
D'en arrêter l'excès, sans jamais l'oublier,
De refuser vos dons et de les publier,
Je ne recevrai point..

CÉCILE.

Arrêtez, Amélie;
Songez que vos refus blesseroient votre amie.
Hâtons-nous d'assurer votre félicité.

(*A part.*)

Vous savez que bientôt... Hélas! trop tôt peut être!
Il faudra que j'engage aussi ma liberté.
Mais avant de la perdre entre les bras d'un maître,
Je veux, selon mon cœur, en jouir une fois,
Et la faire servir au bonheur de tous trois.

AMÉLIE.

Trop généreuse amie!

LE COMTE.

O femme incomparable!
Sexe toujours charmant, et souvent adorable!

(*Ils prennent chacun une main de Cécile, et la baisent avec transport.*)

CÉCILE.

Modérez ces transports, vous ne me devez rien :
On travaille pour soi lorsque l'on fait le bien.
Aimez-vous, aimez-moi; c'est le prix qu'ose attendre....

SCÈNE IV.

LE COMTE, CÉCILE, AMÉLIE, LA BRIE.

LA BRIE.

Ils arrivent, monsieur; ils viennent de descendre
Au logis que pour eux on a fait préparer.

LE COMTE, *à Cécile et à Amélie.*

De vous quelques moments il faut me séparer;
Vous me le permettez? Ce sont des commissaires
Envoyés par la cour. Je ne tarderai guères.

(*A Cécile, en baisant la main d'Amélie.*)
Adieu, belle Amélie. Ah! madame, croyez
Qu'à jamais tous les deux nous sommes à vos pieds.

SCÈNE V.

CÉCILE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

En quoi! vous soupirez? toujours triste, rêveuse,
Vous faites mon bonheur, et n'êtes pas heureuse?
Vous avez des chagrins que vous voulez cacher.
Et pourquoi dans mon sein ne les pas épancher?
N'est-ce que par des dons qu'on prouve sa tendresse?
Ah! c'est votre douleur, et non votre richesse
Que ma vive amitié demande à partager.

CÉCILE.

Quand le cœur s'attendrit, il paroît s'affliger.
Témoin de votre amour, ma chère, à cette vue,
(Pour le cacher, hélas! j'ai fait de vains efforts.)
Mes sens se sont troublés, mon âme s'est émue.
Ah! je ne goûterai jamais ces doux transports.
Par des devoirs cruels en tout temps entraînée,
Je fus à l'infortune en naissant condamnée.

AMÉLIE.

Mais si monsieur d'Olban n'est pas de votre goût,
Si vous ne l'aimez point, qui vous force après tout
A l'épouser? De vous n'êtes-vous pas maîtresse?

CÉCILE.

Je ne sais : je voudrois remplir les derniers vœux
D'un époux qui pour moi montra tant de tendresse.
Au moment où sa mort alloit briser nos nœuds,
« De mes biens, me dit-il, je vous fais héritière :

« J'ai pourtant un neveu ; mais, Cécile, j'espère
« Que peut-être à son sort unissant vos destins,
« Vous lui rendrez ces biens que je laisse en vos mains.
« Puisse mon cher d'Olban vous aimer et vous plaire ! »

AMÉLIE.

Mais à vous plaire enfin s'il n'est point parvenu,
Si pour lui votre cœur ne se sent prévenu,
Vous n'êtes engagée à rien, la chose est claire.
Il est riche d'ailleurs.

CÉCILE.

Riche? il est en procès.
Sa fortune est douteuse, et dépend du succès.
Il a des ennemis.

AMÉLIE.

Oui, sa franchise austère
Révolte trop souvent en ne déguisant rien.

CÉCILE.

Je ne hais pourtant pas en lui ce caractère.
S'il n'est homme du monde, il est homme de bien ;
Je l'estime, et peut-être un sentiment plus tendre
M'eût-il enfin sans peine engagée à l'entendre,
Si mon cœur eût été libre comme le sien.

AMÉLIE.

Quoi ! vous tenez encore à ce premier lien ?
Et la mort d'un époux...

CÉCILE.

Cesse de t'y méprendre,
Amélie, et connois l'objet de ma douleur.
Quand j'épousai d'Orfeuil, la volonté d'un père
Me fit de cet hymen un malheur nécessaire.
On ne donna ma main qu'en déchirant mon cœur.

AMÉLIE.

Voilà donc le sujet de la mélancolie
Dont le sombre nuage obscurcit vos beaux jours.
Peut-être d'autres feux votre âme alors remplie...

CÉCILE.

Ils ne sont pas éteints, et j'en brûle toujours.
Quand on aime une fois, n'est-ce pas pour la vie?
Je ne suis point coupable. Hélas! par mes parents
Cet amour malheureux fut approuvé long-temps.
Une religion proscrite par le prince,
En deux partis encor divise ma province.
De la secte un ministre, appelé Lisimon,
Demeuroit avec nous dans la même maison.
Imprudent au désert il instruisoit ses frères.
Attaché par malheur à des erreurs trop chères,
S'il n'eût eu des vertus, hélas! qu'aurions-nous fait?
Un homme fastueux qui, dans notre patrie,
De mon père long-temps occupa l'industrie,
Lui fit perdre en mourant tout ce qu'il lui devoit.
J'étois bien jeune alors. Réduite à la misère,
Ma mère étoit en pleurs. J'étois sur ses genoux,
Et je pleurois aussi de voir pleurer ma mère.
Mon père seul, debout, l'œil attaché sur nous,
Gardoit, en nous fixant, un silence farouche.
Pas un mot, un soupir n'échappoit de sa bouche:
On eût dit qu'il avoit perdu le sentiment,
Quand Lisimon entra. « J'apprends en ce moment
« Vos malheurs, lui dit-il: consolez-vous, mon frère,
« Car vous l'êtes encore: enfants du même père,
« A nous aider l'un l'autre il nous daigne inviter;
« Nous l'aimons, il nous aime; il faut donc l'imiter.
« Je viens pour vous offrir ce que la providence

« A mis en mon pouvoir, un asile et des soins :
« Venez chez moi. Mon sort est loin de l'opulence ;
« Mais je peux quelque temps fournir à vos besoins,
« Et nous partagerons le peu que je possède,
« Jusqu'à ce qu'à vos maux trouvant quelque remède,
« En votre ancien état on vous ait rétablis. »
En finissant ces mots, qui m'ont été depuis
Répétés tant de fois, ses lèvres me sourirent ;
Il me prit par la main et m'emmena chez lui,
Où mon père et ma mère en pleurant nous suivirent.

AMÉLIE.

Ce que vous dites là me paroît inouï.
Tant de vertu m'étonne. Achevez, je vous prie,
Un récit qui déja m'a si fort attendrie.
Que votre état, Cécile, étoit triste et touchant !
Parlez ; que fit enfin cet homme respectable ?

CÉCILE.

Quoiqu'il fût pauvre aussi ; bienfaisant, charitable,
Hélas ! il soulagea nos maux en les cachant.
Il fit secrètement une quête abondante,
Qui pour tout réparer fut plus que suffisante.
Mais de nos bienfaiteurs ne nous séparant plus,
Nous ne fîmes dès-lors qu'une même famille,
Et Lisimon sembla m'adopter pour sa fille.
Tandis que mes parents, à l'ouvrage assidus,
Travailloient l'un et l'autre, et par reconnoissance
Tâchoient d'entretenir leurs hôtes dans l'aisance,
Lisimon m'élevoit avec le jeune André.
C'est ainsi qu'on nommoit son fils, qui de mon âge...

AMÉLIE.

J'entends. Un doux penchant...

CÉCILE.

Fut le fatal ouvrage
Du temps qui dans nos cœurs le forma par degré.
Le ministre entre nous partageoit sa tendresse.
Il n'étoit qu'un seul point où sa délicatesse
De m'instruire à ma mère avoit laissé l'emploi:
En suivant ses erreurs, il respectoit ma foi.
L'amitié, qui d'abord unissoit notre enfance,
S'accrut avec les ans et fit place à l'amour.
On approuvoit nos feux, et pour cette alliance
Nos parents de concert avoient fixé le jour,
Quand un soudain trépas nous enleva ma mère.
O mon dieu! s'il est vrai que réprouvé du ciel
Cet hymen à tes yeux ait paru criminel,
N'étoit-ce qu'en frappant une tête si chère,
Que tu pouvois, hélas! rompre ces tristes nœuds?
Que ce coup fut cruel! dans le fond de mon âme
La plaie en saigne encore, et rien jamais...

SCÈNE VI.

CÉCILE, AMÉLIE, PICARD.

PICARD, *à Cécile.*

MADAME,
Monsieur d'Olban arrive, et je viens en ces lieux
De voir un de ses gens qui précède son maître.

CÉCILE, *à Picard.*

Que dis-tu?

PICARD.

Dans Toulon il est déja peut-être.

CÉCILE.

Quoi! d'Olban? quoi! sitôt? Son procès est fini,
Voici l'instant fatal, il faut prendre un parti;
Le temps presse, il le faut. Rentrons, je suis tremblante;
Je ne sais que résoudre, et mon sort m'épouvante.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. D'OLBAN, LE COMTE D'ANPLACE.

LE COMTE, *allant pour l'embrasser.*

Oui, le voilà lui-même... Ah! c'est de tout mon cœur,
Mon cher et digne ami...

D'OLBAN, *se reculant.*

Votre ami? moi, monsieur?
Non, je n'ai plus d'amis.

LE COMTE.

Que dis-tu? quel vertige?
Ne reconnois-tu pas?...

D'OLBAN.

Je n'en ai plus, vous dis-je.
Je suis ruiné.

LE COMTE.

Vous?

D'OLBAN.

Ruiné tout-à-fait.
Il ne me reste rien, mon désastre est complet.

LE COMTE.

Quoi! vous êtes jugé? Votre affaire...

D'OLBAN.

Est au diable.

LE COMTE.

Vous deviez en attendre un plus heureux succès.
Pour vous de ce procès le droit indubitable...

D'OLBAN.

Et l'aurois-je perdu, s'il eût été mauvais?
Que je suis malheureux! j'aimai toujours les hommes.
Tout méchants qu'on les voit dans le siècle où nous sommes,
Je leur voulois du bien; et de ce fol amour
Voilà quel est le prix et l'indigne retour!

LE COMTE.

Le coup est accablant; mais la tendre Cécile
T'assure en ton naufrage un port sûr et tranquille.
Va; ne plains pas ton sort qui doit t'unir au sien;
Elle a fait mon bonheur, peux-tu douter du tien?

D'OLBAN.

Comment?

LE COMTE, *vivement.*

A mon amour elle accorde Amélie,
Et de ses biens en dot lui donne une partie.

D'OLBAN.

Il se fait donc encor quelque bonne action!

LE COMTE.

Ce jour verra sans doute une double union.

D'OLBAN.

Mon ami, vous voulez que j'aime encor la vie.
Mais qui sait après tout? je suis si malheureux!
Peut-être que Cécile... on vient, c'est son amie;
Je vous quitte.

LE COMTE.

Et pourquoi? quel motif à ses yeux
Te fait...,

D'OLBAN.

De mon malheur gardez de lui rien dire.

LE COMTE.

Quoi?

D'OLBAN.

Je veux que Cécile apprenne tout de moi.
Jusqu'au fond de son âme alors je saurai lire.
Je veux voir quel effet...

LE COMTE.

Eh bien! éloigne-toi.
Elle viendra bientôt; chez moi tu peux m'attendre;
Et j'irai t'avertir.

SCÈNE II.

LE COMTE, AMÉLIE.

LE COMTE.

A l'ardeur de mes feux
Rien ne s'oppose plus, et l'amant le plus tendre
Va donc aussi, madame, être le plus heureux.
Un nœud saint doit bientôt nous unir l'un à l'autre,
Et mon bonheur aura sa source dans le vôtre.

AMÉLIE.

Ah! monsieur, ce bonheur que nous nous promettons
Sera toujours pour moi bien mêlé d'amertume,
Tant que je verrai celle à qui nous le devons,
En proie à des chagrins dont l'excès la consume.

LE COMTE.

Et quel peut donc, madame, en être le sujet?
Je vois que la fortune, ainsi que la nature,
Des plus rares bienfaits la comble sans mesure.

AMÉLIE.

Le sort sur tant de dons versa un poison secret.
Cécile de son cœur m'a confié la peine,
Votre ami s'est flatté d'une espérance vaine.

LE COMTE.

D'Olban?

AMÉLIE.

N'est point aimé. Dites-lui franchement,
Qu'il ne doit plus songer à cet engagement.
L'honnête homme jamais ne peut trouver de charmes
A des nœuds qu'une femme arrose de ses larmes.
Dites-lui...

LE COMTE.

Moi, madame? Y pensez-vous, hélas!
Qu'au sein de mon ami je porte le trépas?
Que dans le désespoir je plonge un misérable...
Que peut-être déja trop d'infortune accable?
Ah! que m'apprenez-vous? elle ne l'aime pas!
Ciel! voilà le seul coup qui lui restoit à craindre.
O malheureux ami!

AMÉLIE.

Cécile est plus à plaindre.
Je la vois; laissez-nous, et courez la servir.

LE COMTE *en s'en allant, tandis qu'Amélie va au-devant de Cécile.*

Non, cet ordre est cruel, je ne puis le remplir.

SCÈNE III.

AMÉLIE, CÉCILE.

CÉCILE.

Je le dois, je le veux, j'y suis déterminée,
Oui, je le suis enfin. Contre cet hyménée
Je sens plus que jamais mon cœur se révolter.
Sur le don de ma main qu'il cesse de compter,
Je lui découvrirai les secrets de mon âme.
Il verra qu'attachée à sa première flamme,

Par un charme plus fort que le temps et que moi,
Elle est, mon cher André, toujours pleine de toi!

(A Amélie.)

Écoute jusqu'au bout le malheur de Cécile.
On craignit qu'à l'erreur mon cœur ne fût docile,
Et ma mère en mourant exigea d'un époux
Qu'il s'opposât lui-même à des liens si doux.
Hélas! que pour tous trois cette loi fut cruelle!
Mais mon père en pleurant y demeura fidèle.
Il fallut nous quitter; juge de nos adieux.
Voulant nous séparer, nous embrassant encore...
Ce spectacle toujours est présent à mes yeux,
Et nourrit dans mon cœur l'ennui qui le dévore.

AMÉLIE.

Que devinrent enfin ces hôtes si chéris?
En quels lieux...

CÉCILE.

Lisimon, son épouse et leur fils,
Dans un hameau voisin d'abord se retirèrent,
Et du pays bientôt tout-à-fait s'éloignèrent.
Vers ce temps-là d'Orfeuil, revenant de Cadix,
Passa par La Rochelle, et s'en vint chez mon père
Commander quelque ouvrage. Il m'y vit; je lui plus,
Quoique je fusse alors loin de songer à plaire.
On conclut mon hymen; et je m'y résolus,
Parce que je voyois toucher à la vieillesse
Mon père dont le sort alarmoit ma tendresse.
Mais de mon sacrifice, hélas! il jouit peu.
A peine il m'avoit vu former ce triste nœud,
Qu'allant dans le tombeau se rejoindre à ma mère,
Sans regrets dans mes bras il finit sa carrière.

Heureuse, si plutôt la mort tranchant mes jours,
De mes longues douleurs eût abrégé le cours!

AMÉLIE.

O femme vertueuse autant qu'infortunée!
Quel modèle accompli le ciel nous offre en vous!
Toujours à votre sort soumise et résignée,
Vous n'en fîtes pas moins le bonheur de l'époux
A qui vous gémissiez de vous voir enchaînée.

CÉCILE.

Ah! tu ne conçois pas quels tourments j'ai soufferts.
Que l'hymen est affreux, quand, détestant nos fers,
Martyres d'une chaîne, à des amants si douce,
Dans les bras d'un mari que notre cœur repousse,
Son amour nous accable, et qu'il faut par devoir
Feindre des sentiments que l'on ne peut avoir!
Oui, je puis l'attester, d'une femme sensible,
En des liens pareils, le destin est horrible;
Et tout ce que pour nous la vertu fait alors,
C'est que dans cet enfer nous sommes sans remords.

AMÉLIE.

Et n'avez-vous depuis jamais eu de nouvelle
Du malheureux André, de ses dignes parents?

CÉCILE.

Non. Puisse, hélas! de Dieu la bonté paternelle
Avoir versé sur eux ses bienfaits les plus grands!
Puisse-tu, cher amant, moins tendre et plus tranquille,
Ne te plus souvenir de ta triste Cécile,
Et loin d'elle goûter ce repos, ce bonheur
Que jamais loin de toi ne trouvera mon cœur!

AMÉLIE.

Comment? Vous ignorez...

CÉCILE.

Ils ont changé d'asile.
Quand mon époux vivoit, il ne convenoit pas
Que j'en fusse occupée, et depuis son trépas
Mes recherches, mes soins, tout devient inutile.
Non, je n'espère pas de jamais le revoir,
A de nouveaux liens si ma main se refuse,
Ne crois pas que ce soit dans ce frivole espoir,
Ni qu'à ce point, hélas! je me flatte et m'abuse.
Mais libre maintenant, n'obéissant qu'à moi,
Sans un crime réel puis-je engager ma foi,
Lorsqu'au pied des autels je sentirois mon âme,
Démentant mes serments, brûler d'une autre flamme?
Non, d'Olban; c'en est fait, il n'y faut plus songer.
Par vertu, par devoir, par égard pour vous-même,
Je ne peux... Le voici; qu'il vienne me juger,
Qu'il voie et qu'il prononce. Ah! s'il est vrai qu'il m'aime,
Répondre à ses désirs, ce seroit l'outrager.

SCÈNE IV.

CÉCILE, AMÉLIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN, *à Cécile.*

Quoiqu'attiré vers vous par l'amour le plus tendre,
Madame, j'avouerai que je ne comptois pas
Moi-même de si près suivre à Toulon vos pas.
Je vous revois plus tôt que je n'osois l'attendre.

CÉCILE.

On a donc à la fin jugé votre procès,
Et vous nous en venez annoncer le succès.
Il est gagné sans doute?

D'OLBAN.

Il est perdu, madame.

CÉCILE.

Il est perdu ! qu'entends-je ?

D'OLBAN.

Épargnez à mon âme

Un détail révoltant.

CÉCILE.

Comment ? vos ennemis

Ont pu...

D'OLBAN.

Bon ! aux méchants rien n'est jamais contraire,

Tout est pour eux.

CÉCILE.

Vos biens ?

D'OLBAN.

Madame, ils les ont pris,

Et m'ont laissé l'honneur dont ils n'avoient que faire.
Mes amis m'entouroient quand de ce jugement
On m'est venu porter la fatale nouvelle.
Aussitôt chacun d'eux m'embrasse tristement,
M'assure de nouveau d'une amitié fidèle,
Crie à l'iniquité, plaint mon sort, et s'enfuit.
Je me suis éloigné. Qu'aurois-je fait ? du bruit ?

CÉCILE.

Ah ! monsieur, si l'on voit des gens durs, inflexibles,
Croyez qu'il est encor quelques âmes sensibles,
Qui, des infortunés partageant les douleurs,
Recueillent leurs soupirs et tarissent leurs pleurs.
Dépouillé, méconnu par des hommes perfides,
Vous avez des amis, peut-être plus solides,
Qui se croiront heureux, si vous leur permettez...

D'OLBAN.

Madame, il est trop vrai, vous seule me restez.

Vous allez ou finir ou combler ma misère.
Je ne vous dirai plus combien vous m'êtes chère:
Vous le savez assez. Avant ce coup fatal,
Tandis qu'à votre sort le mien étoit égal,
Brûlant à vos genoux de l'amour le plus tendre,
Je briguois une main, à laquelle en mourant
Votre mari daigna m'ordonner de prétendre.
Ma fortune est changée, et je suis maintenant
Par un revers affreux réduit à l'indigence:
Mais le sort ne m'a point fait changer avec lui.
Comme autrefois je fus riche sans insolence,
Je saurai sans bassesse être pauvre aujourd'hui.
Je viens vous déclarer qu'ici mon infortune
Ne doit auprès de vous rien faire en ma faveur;
Car votre âme n'est pas de la trempe commune,
Et je ne vous veux point devoir à mon malheur.
Oubliez qu'un époux, dont vous étiez chérie,
Souhaita cet hymen en terminant sa vie;
Oubliez qu'avec vous j'en devois hériter;
Ce n'est que votre cœur qu'il vous faut consulter.
Gardez que la pitié surtout s'y fasse entendre,
Je n'en ai pas besoin. Si vous ne trouvez point
Dans le fond de votre âme un sentiment plus tendre,
Si l'amour à l'estime en effet ne s'y joint,
A vous, à votre main, madame, je renonce.
Je reviendrai bientôt savoir votre réponse;
Adieu, consultez-vous, je vous laisse y songer.

SCÈNE V.

CÉCILE, AMÉLIE.

CÉCILE.

Eh bien ! ma chère, eh bien ! suis-je assez malheureuse ?
Vois l'abîme où le sort vient de me replonger.

AMÉLIE.

A vous persécuter sa constance est affreuse ;
Mais...

CÉCILE.

Il est ruiné !

AMÉLIE.

Dans son adversité
On peut le secourir, sans qu'il faille...

CÉCILE.

Que faire ?
Il n'a plus rien ; je suis sa ressource dernière.

AMÉLIE.

J'aperçois un forçat qui vient de ce côté ;
Retirons-nous, madame.

CÉCILE.

O ma chère Amélie !
Pense, pense à d'Olban : le voilà ruiné.
Veux-tu qu'en cet état il soit abandonné ?

AMÉLIE.

Non, il est des moyens... mais rentrons, je vous prie.
Voyez, cet homme approche, il a quelque dessein.
Nos gens sont éloignés. Pardonnez ma foiblesse ;
De ma frayeur ici je ne suis pas maîtresse.

CÉCILE.

Oui, rentrons. Ah ! quel coup ! quel étrange destin !
O ciel ! est-ce donc peu du malheur qui m'opprime !
Et des malheurs d'autrui dois-je être encor victime ?

SCÈNE VI.

ANDRÉ, *seul.*

Les voilà qui s'en vont. Elles semblent me fuir.
L'épouvante à ma vue a paru les saisir,
Et mon abord ici fait qu'elles se retirent.
Je ne puis les blâmer : leur crainte est juste, hélas !
Enchaîné, confondu parmi des scélérats,
Je partage l'horreur et l'effroi qu'ils inspirent...
Ah ! je m'y suis mal pris. Près d'elles je devois
Par quelqu'un de leurs gens tâcher d'avoir accès.
Leur pays est le mien. Cette raison peut-être
Les intéressera pour moi plus vivement.
Pour les sentiments doux leur sexe paroît naître,
Et formé pour aimer, s'attendrit aisément.
O digne et triste objet d'une funeste flamme !
Vous dont le souvenir vit toujours dans mon âme ;
Pour qui je brûle encor de cette même ardeur,
De ce feu qui jadis nous charmoit l'un et l'autre,
Quand nous pensions toucher au comble du bonheur ;
Que ne puis-je en ces lieux trouver dans quelque cœur
La sensibilité qui régnoit dans le vôtre,
Sa bonté généreuse et son humanité !
L'auriez-vous dit, hélas ! vertueuse Cécile !
(Pardonnez, si ce nom si cher, si respecté,
M'échappe dans un lieu par l'opprobre habité.)
L'auriez-vous dit, qu'un jour la chaîne la plus vile?...
Sort injuste et barbare, avois-je mérité?...
Mais que dis-je? à présent sur ce même rivage
Mon père gémiroit, si pour lui mon amour
Ne m'eût fait librement demander l'esclavage.

C'est pour lui qu'entraîné dans ce triste séjour... !
Hélas ! en mes malheurs j'aurois plus de constance,
Si le ciel sur moi seul épuisoit sa vengeance.
Peut-être l'infortune accable mes parents...
Soulagez-les, mon Dieu !... s'ils sont encor vivants.
Je mouille en vain ces bords de mes larmes amères,
Et l'heure me rappelle au vaisseau détesté,
A ce séjour de honte et de calamité.
Allons : mais si je vois sortir ces étrangères,
J'irai prier alors quelqu'un de leurs valets
De vouloir à leurs pieds conduire un misérable ;
J'y mettrai ma douleur, mes peines, mes souhaits ;
Elles auront pitié du destin qui m'accable.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CÉCILE, AMÉLIE.

CÉCILE.

Viens me féliciter du triomphe pénible
Que je remporte enfin sur ce cœur trop sensible.
J'épouserai d'Olban. Je l'ai fait avertir;
Pour avoir ma réponse il doit bientôt venir:
Oui, qu'il vienne, je vais lui donner ma parole:
Une seconde fois, ma chère, je m'immole.

AMÉLIE.

Hélas! qu'un tel parti doit vous avoir coûté!

CÉCILE.

J'ai combattu beaucoup, j'ai long-temps résisté.
J'étois au désespoir; et d'un effort semblable
Je n'aurois jamais cru que mon cœur fût capable!
Je sens de la vertu l'enthousiasme heureux.
Suivons, puisqu'il le faut, un devoir rigoureux.
Nous n'avons qu'un instant à rester sur la terre;
Dans cet instant, du moins, au ciel tâchons de plaire.
Qu'une si courte vie a pourtant de douleurs!
Et qu'elle paroît longue à passer dans les pleurs!

AMÉLIE.

Vous n'en verserez plus. Non, ma chère Cécile,
Et le ciel...

CÉCILE.

Je ne sais, mais je l'ose espérer.
Il me semble déja que je suis plus tranquille.
Mon cœur moins agité commence à respirer;
De ce calme imprévu moi-même je m'étonne.

AMÉLIE.

Tel est de la vertu le favorable effet.
Au plus grand sacrifice, alors qu'elle l'ordonne,
Elle attache toujours un charme, un prix secret.
Vous avez triomphé d'une inutile flamme:
Libre enfin...

CÉCILE.

Que dis-tu? moi! je n'ai plus d'amour?
André ne m'est plus cher? Ah! peut-être mon âme
Jamais de tant de feux n'a brûlé qu'en ce jour.
Avec le même excès je l'aime, je l'adore.
Je trouve du plaisir, en me sacrifiant,
A penser que de lui je suis plus digne encore.
A ma place, me dis-je, il en feroit autant;
Et cette douce idée en secret m'encourage,
Console mon esprit, l'affermit davantage.
Tu ne l'as pas connu, cet amant généreux,
Tu ne sais pas combien il étoit vertueux.
Jamais...

AMÉLIE.

Voici d'Olban; Cécile, je vous quitte.
Souffrez que, sans tarder, le comte apprenne aussi
Que vous allez enfin rendre heureux son ami.
Je cours l'en informer.

SCÈNE II.

CÉCILE, M. D'OLBAN.

CÉCILE.

Quoi! je suis interdite!
En le voyant déja je commence à trembler...
Remettons-nous : il n'est plus temps de reculer.

D'OLBAN.

A vos ordres, madame, empressé de me rendre,
Plein de crainte et d'espoir, de vous je viens apprendre
Ce que vous daignerez ordonner de mon sort.

CÉCILE.

Si ma main en effet peut le rendre propice...
Elle est à vous, monsieur; que l'hymen nous unis

D'OLBAN, *lui baisant la main avec transp*

Ah! que je la reçois, madame, avec transport!
De ma félicité mon âme est enivrée.
Mes destins sont changés. Cette main adorée
Efface tous les maux que les hommes m'ont

CÉCILE.

Vous savez l'amitié que j'ai pour Amélie.
Je l'engage à vouloir accepter mes bienfaits,
Afin qu'avec le comte elle puisse être unie.
Ma fortune permet...

D'OLBAN.

Eh! que me parlez-vous
De fortune, de biens? Je les méprise tous.
Par ce don généreux, en faveur d'une amie,
A mes regards encor vous êtes enrichie.
Je suis l'ami du comte, et sans doute il m'est doux
De voir que nous allons tous être heureux ensemble.

Ah! puisqu'ici du ciel la bonté nous rassemble,
Daignez céder, madame, à notre empressement,
Et qu'à jamais béni par les uns et les autres,
Ce jour fixe à la fois leurs destins et les nôtres.

CÉCILE.

Vous avez ma parole; il faut dès ce moment
Que je règle mes vœux, mes désirs sur les vôtres.

D'OLBAN.

Je vais pourvoir à tout, et reviens à l'instant.
Voyons de mon malheur si ce jour me délivre,
(*A part.*)
Si le sort dans ses bras osera me poursuivre.

SCÈNE III.

CÉCILE, *seule.*

Dans mes bras!... Quoi! pour lui ces bras vont donc s'ouvrir!
Un nœud indissoluble avec lui va m'unir!
On a pu m'arracher cette promesse affreuse!
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? est-il vrai, malheureuse?...
Eh bien! oui, cher amant, il recevra ma foi;
Mais l'amour, mais le cœur seront toujours à toi.
Je vais dans les regrets finir ma triste vie.
Me punisse le ciel, si jamais je t'oublie!
Ma consolation, mon unique plaisir,
Mon emploi le plus doux, jusqu'à ce que je meure,
Seront de conserver ton tendre souvenir,
De m'occuper de toi, d'y songer à toute heure,
De gémir en secret sur la fatalité
Qui trompa si long-temps ma recherche inquiète.
Ah! toi-même pourquoi me cacher ta retraite?

Que ne viens-tu?... Mais non, non, reste désormais;
En quel lieu que tu sois... ah! ne reviens jamais,
Tu reviendrois trop tard... Où donc est Amélie?
D'où vient que... mais c'est elle.

SCÈNE IV.

CÉCILE, AMÉLIE.

CÉCILE, *courant se jeter dans les bras d'Amélie.*

Il est fait, mon amie,
Ce cruel sacrifice! il est fait, j'ai promis.
Peux-tu m'abandonner dans l'état où je suis?

AMÉLIE.

Eh quoi! je vous retrouve affligée, abattue?
Cécile, en vous quittant, me serois-je attendue
À ce prompt changement? Tout à l'heure, à vous voir,
On eût dit...

CÉCILE.

Je tâchois de m'aveugler moi-même.
J'espérois (fol espoir d'une douleur extrême!)
Me donner de la force, en feignant d'en avoir.
Je m'étois étourdie, et ce moment d'ivresse
M'a mieux livrée ensuite à toute ma foiblesse.
Je l'épouse ce soir!... Nous irons toutes deux
Former en même temps ces redoutables nœuds.
Mais quelle différence, hélas!

AMÉLIE.

O mon amie!
Que ne puis-je pour vous, aux dépens de ma vie...

CÉCILE.

Je serai près de toi. L'aspect de ton bonheur,

...ıdrai mes mains à cette chaîne affreuse,
peut-être affoiblira l'horreur.

AMÉLIE.

...l vous fit trop vertueuse
. devoir vous rendre heureuse.
...lban. L'habitude, le temps
.e pour lui de plus doux sentiments,
...vient quelquefois à trouver mille charmes
...x suites d'un hymen commencé dans les larmes.
Peut-être pourrez-vous oublier...

CÉCILE.

Non, jamais.
De cet amant chéri je vois toujours les traits;
Je ne peux un moment écarter son image.
Veux-tu que je te dise encore davantage?
A présent même, hélas! il me semble le voir,
Me reprochant déja mon nouveau mariage,
Mettre à mes pieds ici ses pleurs, son désespoir.
Je ne sais quelle voix dans le fond de mon âme
Semble crier : « Arrête, il vient, il est tout près;
« L'éclat de la vertu relève ses attraits;
« Garde-toi d'achever, et de trahir sa flamme! »
Oui, tu peux me blâmer, mais ce pressentiment
Me tourmente avec force, il me trouble et m'accable,
Je crois qu'il sera vrai. Tu verras sûrement,
Dès que j'aurai formé ce lien déplorable,
Tu verras le destin me ramener André;
Je le retrouverai, te dis-je, et j'en mourrai.

AMÉLIE.

Eh! pourquoi voulez-vous accroître ainsi vos peines
Par des illusions si tristes et si vaines?

SCÈNE V.

CÉCILE, AMÉLIE, PICARD.

PICARD, *à Cécile.*

MADAME, un des forçats qui sont là sur le bord
Demande à vous parler. Il m'a vu près du port,
Et m'est venu prier d'une façon touchante
De tâcher d'obtenir cette grâce de vous.
Il a dans son malheur l'air honnête et bien doux.
Je m'en suis informé, tout le monde le vante;
On dit que dans la ville il est considéré,
Et, si vous permettez, je vous l'amènerai.
C'est un galérien d'une espèce nouvelle.

CÉCILE.

Qu'il vienne.

AMÉLIE, *au laquais qui sort.*

Cependant tenez-vous près d'ici,
Ne vous éloignez point, au cas qu'on vous appelle.

SCÈNE VI.

CÉCILE, AMÉLIE, ANDRÉ.

AMÉLIE.

QUE veut donc ce forçat? Quel est... mais le voici.
C'est lui qui ce matin...

CÉCILE.

Sa démarche est timide,
Il s'avance à pas lents.

ANDRÉ, *s'arrêtant dans le fond du théâtre.*

A l'espoir qui me guide,

Quelle frayeur se mêle ! Ah ! que je suis troublé !
Non, la honte jamais ne m'a tant accablé,
Et jamais la fierté qu'inspire l'innocence,
Pour soutenir mon cœur n'eut si peu de puissance.

CÉCILE, *tirant sa bourse et y prenant de l'argent.*

C'est un infortuné. Faut-il être inhumains
Parce qu'il fut coupable? Il n'est que plus à plaindre,
Et je veux l'assister.

AMÉLIE, *à André qui se tient éloigné.*

Approchez sans rien craindre.

CÉCILE, *lui présentant de l'argent.*

Tenez ; que ce secours soulage vos destins.

ANDRÉ, *se reculant sans prendre l'argent, et levant les mains au ciel.*

Vous m'exaucez, mon Dieu ! je trouve enfin une âme
Sensible à mes douleurs.
(Puis s'avançant vers Cécile, les yeux baissés et dans une posture suppliante.)
Oui, sans doute, madame ;
Vous les pouvez finir... Je suis trop malheureux
Pour qu'à mes maux ici l'argent puisse rien faire.
Ce sont d'autres bontés, madame, que j'espère ;
Et je viens implorer des soins plus généreux.

CÉCILE, *à part, fixant le galérien avec un mouvement de surprise.*

Quel son de voix ! quels traits !

ANDRÉ.

J'eus un père... une mère...
Hélas ! les ai-je encore?... Un silence profond
Me laisse dès long-temps ignorer ce qu'ils font.

CÉCILE, *à part.*

O Dieu !

ANDRÉ.

S'ils sont vivants, leur misère est extrême.
Vous êtes, m'a-t-on dit, de la province même
Où depuis mon malheur ils ont pu retourner.
Madame, daignez prendre et leur faire donner
Cet argent amassé par un travail pénible.
Faites-leur dire...

CÉCILE.

Quoi?

ANDRÉ.

Qu'à son sort peu sensible,
Leur fils ne pleure ici, ne gémit que sur eux,
Et qu'au milieu des fers...

CÉCILE, *à part.*

Si j'en croyois mes yeux...
J'en rougis.

AMÉLIE.

Il me touche.

CÉCILE, *se retournant vers Amélie.*

O ciel! ô mon amie!

AMÉLIE.

Comment concilier des sentiments si grands
Avec ces fers honteux, ces marques d'infamie?

CÉCILE, *à part.*

(A André.)

Non, il n'est pas possible.... Eh bien donc, vos parents?
En quels lieux étoient-ils, lorsque vous les quittâtes?
Dites-moi dans quel temps vous vous en séparâtes?
Si je peux vous servir, je m'en applaudirai.
Depuis quand n'avez-vous reçu de leurs nouvelles?

ANDRÉ, *toujours les yeux baissés.*

Depuis plus de sept ans que des chaînes cruelles
Me retiennent.

CÉCILE.

Sept ans!

ANDRÉ, *toujours les yeux baissés.*

Quand je m'en séparai
Pour venir habiter ce rivage funeste,
A peine en Languedoc nous établissions-nous,
Nous quittions La Rochelle, où la bonté céleste
Nous avoit fait long-temps jouir d'un sort plus doux.

CÉCILE, *vivement.*

Que dis-tu? La Rochelle?... Et c'est votre patrie?

ANDRÉ.

Oui, madame.

CÉCILE.

Achevez.

AMÉLIE.

Que je suis attendrie!

CÉCILE, *à André.*

Vos parents?

ANDRÉ.

Sont sans nom, dans un rang ignoré.

CÉCILE.

Chaque mot qu'il me dit est un trait de lumière.
Connois-tu Lisimon?

ANDRÉ, *levant alors les yeux sur Cécile avec étonnement.*

Lisimon? c'est mon père,
Madame.

CÉCILE, *en se reculant et poussant un grand cri.*

C'est ton père!... Ah! malheureux André!

(*Elle tombe évanouie entre les bras d'Amélie.*)

ANDRÉ, *avec saisissement.*

Ciel! quel nom m'a frappé? Que vois-je? Est-ce bien elle?

AMÉLIE, *soutenant Cécile.*

Elle est sans connoissance... Holà! Picard, Lucelle.
Accourez, venez tous. Dieu! quel évènement!

ANDRÉ, *fixant Cécile et tout hors de lui-même.*

Quel coup de foudre, ô ciel! Ah! Cécile, Cécile!

AMÉLIE, *aux laquais qui arrivent avec précipitation.*

Venez donc, hâtez-vous. Il la faut promptement
Emporter au logis. Il sera plus facile
De lui donner alors tous les secours qu'il faut.

(*Puis collant sa bouche sur celle de Cécile.*)

O malheureuse amie!

CÉCILE, *revenant de son évanouissement, et regardant autour d'elle avec inquiétude.*

Est-il loin? quoi! sitôt!
Où donc est-il allé? Quelle raison soudaine...
Ah!... je le vois enfin!... En quel état, mon Dieu!
Mais que veulent ces gens?

AMÉLIE.

Souffrez qu'on vous emmène.

CÉCILE.

Moi?

AMÉLIE.

Vous avez besoin de vous remettre un peu.
Votre saisissement vient d'être tout à l'heure
Si violent, qu'il faut...

CÉCILE.

Il faut que je demeure.

Oui, je veux lui parler. Qu'ils se retirent tous.
Éloignez-vous, vous dis-je. Allez...
(Les laquais se retirent.)

ANDRÉ.

Est-ce donc vous,
Est-ce vous, ma Cécile? Amante toujours chère!
Permettez qu'à vos pieds...

(Il s'avance vivement pour se jeter aux pieds de Cécile, mais à peine a-t-il mis un genoux à terre, que, se relevant soudain, il se détourne avec effroi.)

Que fais-tu, malheureux?
Où t'alloit emporter une ardeur téméraire?
Ah! j'oubliois .. Voici, voici l'instant affreux
Où je sens tout le poids du destin qui m'accable.

(Il va s'appuyer contre un mur, dans l'attitude d'un homme accablé de douleur, et en poussant de longs sanglots.)

AMÉLIE.

C'est donc là cet André!... Rencontre épouvantable!
Puisqu'il étoit ainsi, falloit-il le revoir?

CÉCILE, *regardant tristement André.*

Il paroît agité d'un sombre désespoir.
Allons à lui... Mais Dieu! que pourrai-je lui dire?
(Elle s'avance vers André.)
Malheureux, devant qui mon âme se déchire,
Modère ta douleur; reconnois une voix
Qui sut, en d'autres temps, la calmer tant de fois.
Ah! que ces temps sont loin! Quel changement terrible
Leur a pu succéder... Hélas! comment mes yeux
L'auroient-ils reconnu dans ces indignes lieux,
Sous cet infâme habit, en cet état horrible?

ANDRÉ.

Que dire? où me cacher? O terre! entr'ouvre-toi;
A sa vue, à ses pleurs, terre, dérobe-moi.

CÉCILE.

Le fils de Lisimon... d'un si vertueux père!...
Celui dans qui jadis j'eus un amant, un frère!...

ANDRÉ, *ayant quitté sa première attitude, et levant les yeux au ciel.*

Vous entendez, mon Dieu! ce reproche accablant;
Vous voyez que j'en bois l'amertume effroyable;
Et pourtant vous savez de quoi je suis coupable!

CÉCILE, *paroissant rêver profondément.*

Plus je songe au passé, moins je conçois comment...

AMÉLIE.

Quelque écart... une faute... un oubli d'un moment...
Lorsque de son malheur nous apprendrons la cause,
Peut-être dirons-nous qu'on eût dû le punir
Avec moins de rigueur.

CÉCILE, *à André.*

Je voudrois et je n'ose
T'interrroger... Je crains de te faire rougir.

ANDRÉ.

Rougir!... Ah! ma Cécile! il est donc véritable,
A vos regards enfin je parois méprisable?
Vous croyez en effet que c'est le crime....

CÉCILE.

Hélas!
Si j'en pouvois douter, que je serois heureuse!

ANDRÉ.

Votre âme a pu s'ouvrir à cette idée affreuse!
Qu'un autre l'eût pensé, je ne m'en plaindrois pas:
Mais vous?

CÉCILE.

Eh! malheureux! que veux-tu que je pense?

ANDRÉ.

J'avois cru qu'on devoit davantage estimer
Un cœur qui, sans vertu, n'eût osé vous aimer,
Qui vous adore encor.

CÉCILE, *en tressaillant.*

Quoi! malgré l'apparence!...
Ah! j'en mourrois de joie, et tous mes sens d'avance.....
Mais ces chaînes? ces fers? ce séjour plein d'horreur?

ANDRÉ.

Je n'ai point de remords. Plût à Dieu que mon cœur
Ne me tourmentât pas plus que ma conscience!

CÉCILE, *avec transport.*

Le mien avidement reçoit cette espérance.
Parle donc, hâte-toi de me tirer d'erreur.
De quoi t'accusoit-on? Quel complot détestable
T'a pu faire traiter comme un vil criminel?
Explique ce mystère horrible, inconcevable.

ANDRÉ.

Je ne le puis.

CÉCILE.

Comment? tu ne le peux, cruel!
Te justifier?

ANDRÉ.

Non, sans me rendre coupable.

CÉCILE, *en pleurant.*

Va, tu ne l'es que trop. Laisse-moi, malheureux.
Tu te tais, mais j'entends ce silence odieux.
Toi des secrets pour moi!... des secrets!... Ah! parjure!
En avois-tu jadis, quand ton âme étoit pure?

ANDRÉ.

J'en ai si peu pour vous, que sur ces tristes bords
Si le crime en effet eût conduit ma jeunesse,
Dans votre sein moi-même, en pleurant ma foiblesse,
J'en aurois déposé la honte et les remords.
Mais je suis innocent. C'est un secret terrible,
Un secret que m'impose un devoir inflexible.
Il ne m'appartient pas, et vous le trahiriez.

CÉCILE.

Moi?

ANDRÉ.

Plus je vous suis cher, moins vous le garderiez.
Vous céderiez, Cécile, au malheur qui m'accable;
Je serois libre alors, et je serois coupable.
Vous pleurez, chère amante!..... Ah! si je vous disois.....
Pleurez mon infortune, et non pas mes forfaits.
Je sais que tout m'accuse.... Eh bien! tout vous égare.
La vertu nous unit, le malheur nous sépare.
Ne demandez plus rien. Adieu, Cécile, adieu.
Pour ne me voir jamais quittez ce triste lieu,
Tâchez de m'oublier; mais, je vous en conjure,
Pensez à mes parents.

SCÈNE VII.

CÉCILE, AMÉLIE, M. D'OLBAN, LE COMTE.

D'OLBAN, *à Cécile.*

MADAME, on a fini;
Les contrats sont dressés, et pour la signature
Nous venons... Me trompé-je? O ciel! que vois-je ici!
Cécile, vous pleurez?

LE COMTE, *à Amélie.*

Et vous, madame, aussi?

AMÉLIE.

Eh! qui ne pleureroit?

CÉCILE, *portant la main à son front.*

Ma tête s'embarrasse.

(À Amélie.)

Ma chère, allons-nous-en; viens, donne-moi ton bras.

D'OLBAN.

Que vient-il d'arriver?

LE COMTE.

Apprenez-nous, de grâce...

AMÉLIE.

Respectez sa douleur, et ne nous suivez pas.

D'OLBAN.

Ma surprise est extrême.

CÉCILE, *en s'en allant.*

O quelle destinée!

Qu'ai-je donc fait au sort, et pourquoi suis-je née?

SCÈNE VIII.

M. D'OLBAN, LE COMTE.

D'OLBAN.

Quel retour! je m'y perds, et je n'y conçois rien.
Elle se plaint du sort; elle pleure, soupire:
Qu'a-t-elle qui l'afflige? et que veut-elle dire?
Quel accident soudain?... Quoi! se pourroit-il bien
Que ce fût encor moi... Viens, quoi qu'il en puisse être,
Quel que soit mon malheur, je prétends le connoître.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

D'OLBAN, *seul.*

Je reconnois bien là mon étoile maudite !
Vainement je la fuis, jamais je ne l'évite ;
Elle me suit partout. Son ascendant fatal
Vient parmi des forçats me chercher un rival.
Mais suis-je ici le seul et le plus misérable ?
Quoi ! je connois Cécile, et c'est moi que je plains !
Plaignons, plaignons plutôt cette femme adorable.
Méritoit-elle, ô ciel ! d'aussi cruels destins ?
Quels sentiments ! quelle âme et noble et généreuse !
Elle alloit s'immoler pour finir mes malheurs,
Me taisoit ses combats et me cachoit ses pleurs.
Hélas ! que je la perde, et qu'elle soit heureuse !
Mais non, le même coup nous écrase tous deux.
La voici. Sa démarche incertaine, égarée,
Montre le désespoir où son âme est livrée.
On entend ses sanglots, la mort est dans ses yeux.
Quel cœur ne se fendroit à ce spectacle affreux ?
Oui, la vie à présent est un poids qui m'accable.
Je ne sais comme on peut se souffrir ici bas.
Ah ! la terre est vraiment un séjour effroyable,
Puisque tant de vertu, de mérite et d'appas
N'y sont pas à l'abri d'un sort si déplorable.

SCÈNE II.

M. D'OLBAN, CÉCILE.

(Cécile, l'air abattu, les yeux humides et tenant un mouchoir à la main, s'avance à pas lents, s'arrête souvent, et n'aperçoit point d'Olban, qui se retire un peu à l'écart, en la regardant tristement.)

CÉCILE.

Où vais-je?... Quel désordre agite tous mes sens?
Où porté-je mon trouble et mes pas chancelants?...
Une pente secrète... une force invincible
Malgré moi me ramène à ce rivage horrible...
Quel espoir m'y conduit, et qu'y viens-je chercher?
C'est dans ces lieux cruels que j'ai trouvé ma perte;
C'est ici que tantôt ma tombe s'est ouverte.
Ah! pourquoi donc encor ne m'en puis-je arracher?
Quel pouvoir étonnant, quel charme enfin m'attire?
O cœur foible et sanglant, tu ne fais sur ce bord
Qu'enfoncer plus avant le trait qui te déchire!
Tu reviens sur le coup qui t'a donné la mort!
(Apercevant d'Olban qui s'avance vers elle.)
Mais que vois-je? d'Olban?
(Elle se détourne d'abord, en se couvrant le visage de son mouchoir; puis elle lève enfin les yeux sur lui, le regarde en pleurant; et ils restent quelques moments l'un et l'autre en silence.)

D'OLBAN.

Je vous entends, madame;
Oui, c'est m'en dire assez, et je lis dans votre âme.
Mais j'en ai su trop tard les secrets sentiments.
Croyez que, si plus tôt j'avois pu les connoître,
Je vous eusse épargné quelques larmes peut-être.

Ce n'est pas pour vouloir, en ces affreux moments,
M'armer de vos bontés pour croître vos tourments;
Non, madame, je viens vous rendre une promesse
Dont je ne me pourrois prévaloir sans bassesse.
Instruit et pénétré de ce que je vous doi,
Sur votre exemple ici je règle ma conduite :
Par un sublime effort vous vous donniez à moi,
En renonçant à vous, il faut que je l'imite,
Et je ne peux, hélas! m'acquitter qu'à ce prix.
Que dis-je? y renoncer? Nous resterons unis
Par un lien moins doux, mais aussi respectable.
Le sort fût-il pour moi cent fois plus implacable,
Malgré mon infortune et le sort ennemi,
N'étant point votre époux, je serai votre ami.

CÉCILE.

Si d'adoucir mes maux quelque chose est capable,
C'est vraiment la pitié, la générosité
Que vous daignez montrer pour une infortunée...
Par quels forfaits, mon Dieu, puis-je avoir mérité
Qu'à de si rudes coups vous m'ayez condamnée?...
Ah! d'Olban, voyez donc quelle est ma destinée!
Ce n'est qu'après huit ans que je le trouve, hélas!
Et je le trouve... Non, je n'y survivrai pas.

(*Elle porte son mouchoir sur ses yeux.*)

D'OLBAN.

Ne cachez point vos pleurs, ils sont trop légitimes.
J'en mêlerai moi-même à ceux que vous versez;
Mes malheurs m'aigrissoient, et vous m'attendrissez.

CÉCILE.

O Dieu!

D'OLBAN.

Vous n'avez pu savoir encor quels crimes...

CÉCILE.

Il affirme, il soutient qu'il n'est pas criminel;
Je ne sais rien de plus. Il se tait sur le reste,
Et s'obstine à garder un silence funeste.
Qu'imaginer? que croire en cet état cruel?
Maintenant Amélie est à presser le comte
De faire là-dessus une recherche prompte.
Nous nous éclaircirons, je crois, par ce moyen.

D'OLBAN.

Vous allez être instruite, ils reviennent ensemble.

CÉCILE.

Ah! que m'apprendront-ils? Je désire et je tremble.
Peut-être il valoit mieux tout ignorer...

SCÈNE III.

CÉCILE, M. D'OLBAN, AMÉLIE, LE COMTE.

CÉCILE, *regardant le comte avec embarras.*

Eh bien?
Que venez-vous enfin m'annoncer?

LE COMTE.

J'ai moi-même
Cherché partout, madame, avec un soin extrême;
Mais mon zèle, mes soins ont été sans succès.
Il faut que l'on n'ait point apporté son procès.
Voyant de ce côté mon espérance vaine,
J'ai demandé celui qui conduisoit la chaîne
A l'époque où je sais qu'André vint sur ce bord.
En effet, c'étoit là ma ressource dernière,
Et sans doute on en eût tiré quelque lumière;
Mais depuis l'an passé ce conducteur est mort.

Ainsi, c'est d'André seul, ce n'est que de sa bouche
Que l'on peut aujourd'hui savoir ce qui le touche.
Nous devons nous résoudre à toujours l'ignorer,
S'il persiste à vouloir ne le point déclarer.

CÉCILE.

Il se dit innocent.

LE COMTE.

Cela n'est pas croyable;
Son état le dément, et prouve contre lui.
Est-ce que dans les fers il seroit aujourd'hui?
L'auroit-on condamné?...

D'OLBAN.

Je te trouve admirable;
Comme si dans ce monde, où tout va de travers,
L'homme n'étoit jamais foible, aveugle ou pervers.

LE COMTE.

Avouons cependant qu'il n'est pas ordinaire
Que des juges...

D'OLBAN

Tu peux t'en rapporter à moi.
Va, j'en sais, Dieu merci, quelque nouvelle.

CÉCILE.

Eh quoi!
Il n'est plus vertueux... il est encor sensible!
Je n'imaginois pas que cela fût possible.
Est-ce qu'en y versant ses poisons corrupteurs,
Le crime en même temps n'endurcit pas les cœurs?
J'avois cru que le vice étouffoit la nature,
Que toujours l'âme tendre étoit honnête et pure.

LE COMTE.

Ah! madame, il ne faut qu'un instant malheureux;

Et pour nous l'innocence est un dépôt des cieux,
Qui dans nos foibles mains facilement s'altère.

CÉCILE.

Encor pour ses parents plein d'un tendre intérêt,
Il cherchoit les moyens d'adoucir leur misère;
Il venoit m'implorer pour son père et sa mère,
Et ce soin généreux près de nous l'attiroit.

LE COMTE.

Pour moi, je l'avouerai, l'équité le demande;
Depuis près de deux ans qu'en ces lieux je commande,
Il s'est toujours conduit comme un homme de bien.

AMÉLIE.

Quel contraste inoui!

D'OLBAN.

Moi, je n'y comprends rien.

LE COMTE.

Du reste des forçats on le distingue, on l'aime;
Chacun veut l'employer. Je lui donne moi-même
Toute la liberté que son état permet,
Et rends son esclavage aussi doux qu'il peut l'être.

D'OLBAN.

J'entrevois là-dessous quelque étonnant secret,
Qu'il faut absolument parvenir à connoître.
Mon ami, fais venir cet homme singulier.
Je veux le voir. S'il garde avec moi le silence,
Au défaut de la voix, l'air et la contenance
Disent la vérité.

LE COMTE.

Je vais vous l'envoyer.

SCÈNE IV.

CÉCILE, AMÉLIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN, *à Cécile.*

Sur tout ce que j'entends je gagerois d'avance
Qu'il n'est pas criminel. Je le souhaite au moins.
Laissez-moi débrouiller ce chaos.

CÉCILE.

A vos soins
Que ne devrai-je pas, monsieur? et que j'admire
La grandeur de votre âme en cet évènement!
Jamais elle n'a mieux paru qu'en ce moment.
Mon cœur en est touché plus que je ne puis dire.
Je penche comme vous à le croire innocent.
Si je m'abuse, hélas! mon erreur m'est bien chère.

AMÉLIE.

Le voici qui s'avance.

D'OLBAN, *à Cécile.*

Il faut vous retirer.
Je le pénétrerai; mais il est nécessaire
Que je lui parle seul.

CÉCILE.

Oui, nous allons rentrer,
Je me confie aux soins que vous voulez bien prendre.
Quel qu'en soit le succès, revenez me l'apprendre.
Ce que vous aurez fait décidera mon sort;
Vous me rapporterez ou la vie ou la mort.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE V.

M. D'OLBAN, ANDRÉ.

D'OLBAN.

Approche, mon ami; l'on dit qu'à La Rochelle
De madame d'Orfeuil tu fus jadis l'amant:
Je suis instruit de tout.

ANDRÉ.

Est-ce ainsi que s'appelle
Celui qui de Cécile est le mari?

D'OLBAN.

Comment?
Ignorois-tu son nom?

ANDRÉ.

Oui, j'ai su seulement
Qu'avec un homme riche elle s'étoit unie;
C'est tout ce que j'appris en quittant ma patrie.
Est-elle heureuse au moins? L'est-elle? et son époux
Connoît-il bien le prix du trésor qu'il possède?

D'OLBAN.

Son époux ne vit plus.

ANDRÉ, *vivement.*

Il est mort, dites-vous?

D'OLBAN.

Et dans de très grands biens Cécile lui succède;
Il l'a faite héritière.

ANDRÉ.

O ciel! qu'ai-je entendu!
De ce fatal hymen le nœud seroit rompu!
Cécile est libre!... hélas! malheureux, que t'importe?
Quel délire insensé t'agite et te transporte?
Oublieras-tu toujours ton état?

D'OLBAN.

Mon ami,
Tu le peux oublier, si tu n'en es pas digne.
Du crime cependant tes chaînes sont le signe,
Et c'est par les forfaits que l'on arrive ici.
Quelle autre voie eût pu t'y conduire?

ANDRÉ.

Les hommes
Sont-ils justes toujours?

D'OLBAN.

Toujours? Non, sur ma foi,
Et rien n'est moins commun dans le temps où nous sommes.

ANDRÉ.

Eh bien?

D'OLBAN.

En serois-tu victime, ainsi que moi?

ANDRÉ.

Je suis innocent.

D'OLBAN.

Va, sans peine je le croi;
Et, si tu me dis vrai, tu ne m'étonnes guères.
Puisque tant de fripons évitent les galères,
A leur place il faut bien... mais revenons à toi.
Nous sommes donc tous deux compagnons d'infortune?
Je viens d'avoir un sort presque pareil au tien,
Et contre les méchants notre cause est commune.
Achève de m'instruire, et ne me cache rien;
Apprends-moi quel sujet...

ANDRÉ.

Monsieur, je dois le taire;
Et je mériterois en effet mon malheur,

Si je vous en osois dévoiler le mystère.
C'est un secret trop saint ; il mourra dans mon cœur.
Ne le demandez plus : déja tantôt Cécile
A fait pour l'arracher un effort inutile ;
Jugez après cela si vous réussirez.
Ah ! vous ne savez pas, jamais vous ne saurez
A quel point j'adorai cette femme accomplie,
Combien je l'aime encor. J'aurois donné ma vie,
Pour qu'il me fût permis de contenter ses vœux,
Et d'arrêter les pleurs qui couloient de ses yeux.

D'OLBAN.

Écoute, je te vais causer de la surprise ;
Mais le ciel est témoin de ma sincérité.
Je suis vrai, tu te peux fier à ma franchise.
Ne crois point que ce soit par curiosité
Que je te presse ainsi : ma vue est différente.
Sache enfin mes motifs : j'aime aussi ton amante.

ANDRÉ.

Vous l'aimez ?

D'OLBAN.

Et j'allois devenir son mari...

ANDRÉ.

Cécile !

D'OLBAN.

A m'épouser elle avoit consenti...

ANDRÉ.

J'étois donc oublié ?

D'OLBAN.

Lorsque la destinée
M'a fait trouver ici pour rompre un hyménée
Dont, au fond de son cœur, Cécile gémissoit.

Ce n'est que mon malheur qui la déterminoit
A me donner la main.

ANDRÉ, *avec enthousiasme.*

Ah! voilà bien son âme!
C'est ainsi qu'elle pense, et je la reconnois.

D'OLBAN.

Elle m'avoit caché ses sentiments secrets;
Mais, dès que j'ai connu sa douleur et sa flamme,
J'ai renoncé moi-même à former des liens
Qui, terminant mes maux, auroient comblé les siens.
Je veux, si tu n'y mets un obstacle invincible,
Vous rendre heureux tous deux.

ANDRÉ.

O ciel! est-il possible?
Moi, monsieur, je savois...

D'OLBAN.

Tu tiens entre tes mains
Le sort de ton amante et tes propres destins.
S'il est vrai que tu sois encore digne d'elle,
A la vertu toujours si tu restas fidèle,
Explique tes malheurs, dis qui les a causés,
Parle, l'autel t'attend, et tes fers sont brisés.

ANDRÉ, *avec transport.*

C'en est trop. Eh bien! non, je ne suis point coupable;
Apprenez tout. Ces fers n'ont rien que d'honorable;
Ces fers, qui devant vous paroissent m'avilir,
La vertu les avoue; et, loin de me flétrir,
Ce sont... Ah! malheureux! tremble; que vas-tu faire?
Grand Dieu! qu'allois-je dire?... O mon père! mon père!

D'OLBAN.

Achève. Qui t'arrête? et pourquoi te troubler?
Quel est donc ce secret? hâte-toi de parler.

ANDRÉ, *marchant d'un air égaré.*

Je ne me connois plus... Cécile!... chère amante!...
Mon père!... Je frémis : mon trouble m'épouvante.
Le penchant, le devoir, la nature, l'amour
Combattent mon esprit, l'entraînent tour à tour.

D'OLBAN.

Je ne t'abuse point par un espoir frivole.

ANDRÉ.

Ah! qui l'emportera? juste ciel! quel parti....
Je voudrois...

D'OLBAN.

Eh bien! quoi?

ANDRÉ.

Me voit anéanti.

D'OLBAN.

Mais je te l'ai promis, compte sur ma parole.
Un mot va te tirer de cet état d'horreur,
Pour te faire passer au comble du bonheur.

ANDRÉ, *avec abattement.*

Non, non, je n'en dois plus attendre sur la terre.
Tant de félicité n'est pas faite pour moi;
Et du sort qui m'opprime il faut subir la loi.
Le ciel veut qu'au tombeau j'emporte ma misère.
A quelle épreuve, hélas! met-on ce triste cœur!
Mais, quoi! je pourrois être à celle que j'adore!
Je pourrois... Loin de moi cet espoir séducteur.
Ah! j'allois succomber, et j'en rougis encore.
(*A d'Olban.*)
Monsieur, votre bonté redouble mon tourment;
Elle a mis ma vertu dans un péril bien grand!
Je fuis; de mon amour je crains la violence.
Daignez tous désormais m'épargner ces combats :

D'OLBAN, *avec transport.*

André ! lui, c'est ton fils ? c'est ta chaîne qu'il porte ?
Oui, oui, je le connois... Tout cela se rapporte ;
J'avois bien présumé... Que mon cœur est ravi !..
Allons, courons vers elle. Ah ! qu'elle aura de joie !...
Mais, non, il faut avant que je sois éclairci.
Viens, suis-moi, bon vieillard, c'est le ciel qui t'envoie ;
Viens, tu m'apprendras tout ; tu t'es bien adressé,
Et je te servirai, j'y suis intéressé.
Quoi que le sort m'ait fait et me garde d'outrage,
Si leur félicité peut être mon ouvrage,
L'existence m'est chère, et j'en rends grâce aux cieux :
Il n'est point de malheur pour qui fait des heureux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

M. D'OLBAN, LE COMTE, LISIMON.

D'OLBAN, *au comte.*

Vous ne me croiriez pas, et vous auriez raison;
Je ferois comme vous. Une telle action
Est trop belle aujourd'hui pour être vraisemblable.
Mais tenez, le voilà ce vieillard respectable;
Il le faut écouter lui-même.

LISIMON.

C'est toujours
Avec ravissement que ma bouche répète
L'histoire des malheurs répandus sur mes jours.
Tout horribles qu'ils sont, mon âme satisfaite
Trouve à les raconter une douceur secrète:
C'est faire en même temps l'éloge de mon fils,
Parler de ses vertus, dignes d'un autre prix,
De ce que je lui dois rappeler la mémoire,
Et m'honorer moi-même en publiant sa gloire.
(*Au comte.*)
Peut-être que déja d'André vous l'aurez su,
A sa conduite au moins on l'aura reconnu,
Et je l'avoue aussi, nous sommes l'un et l'autre
D'une religion que réprouve la vôtre.
Ne peut-on se tromper sans être criminel?
Vertueux et soumis, si dans l'erreur nous sommes,

Nous osons espérer en la bonté du ciel,
Et croyons mériter l'indulgence des hommes.
La Rochelle long-temps nous avoit dans son sein
Vu jouir d'un obscur et tranquille destin,
Quand suivi de mon fils et de sa triste mère,
J'allai remplir vers Nîme un secret ministère.
J'y croyois vivre encor dans un repos heureux;
Mais Dieu, qui jusqu'alors daignant m'être propice,
M'avoit environné d'une ombre protectrice,
Dieu laissa découvrir mes travaux dangereux,
Et l'on me condamna pour toujours aux galères.

LE COMTE, *à d'Olban.*

Il avoit tort. Tu sais les défenses sévères...

LISIMON.

On me traînoit déja vers ce séjour affreux;
J'y marchois, en poussant des sanglots douloureux.
Voici que tout à coup je vois sur mon passage
Mon fils, mon cher André précipiter ses pas.
La nature éperdue animoit son courage;
Pâle et tremblant, les pleurs inondoient son visage;
Il jette un cri, s'élance et me serre en ses bras.
« Arrêtez (me dit-il), non, non, vous n'irez pas;
« Courez vers votre épouse, hélas! elle est mourante;
« Courez rendre la vie à ma mère expirante,
« Et fuyez avec elle au milieu des déserts.
« Vous êtes libre, allez, je viens prendre vos fers. »
Étonné, confondu, je respirois à peine;
Je ne pouvois parler. Mon fils au même instant
Tombe aux pieds de celui qui conduisoit la chaîne,
Le presse, le conjure, enfin l'attendrisssant,
Par ses pleurs, par ses cris obtient qu'en esclavage
Il soit, au lieu de moi, conduit sur ce rivage.

D'OLBAN, *au comte.*

Eh bien ! qu'en penses-tu, mon cher ? tu ne dis rien ?

LE COMTE.

Ah ! je suis pénétré.

D'OLBAN.

Vraiment, je le crois bien.

LISIMON.

Transporté d'obtenir cette funeste grâce,
Fier de m'ôter mes fers, André prit donc ma place :
Et moi, je l'avouerai, moins généreux que lui,
Je souffris, en pleurant, cet échange inouï ;
Je cédai, dans l'espoir que peut-être à la vie
Je pourrois rappeler une épouse chérie.
Ma présence en effet, mon amour, mes secours
L'empêchèrent alors de terminer ses jours :
Mais elle en a passé le reste dans les larmes,
Au sein de l'indigence et parmi les alarmes.
Sans cesse nous pleurions notre malheureux fils.
Je voulois quelquefois, du milieu des Cévènes,
La quitter pour venir reprendre ici mes chaînes ;
Elle me retenoit, en redoublant ses cris.
Enfin, le mois dernier, ses forces s'épuisèrent :
En me nommant son fils je la vis expirer ;
Et seul, sans nul secours, réduit à l'enterrer,
Je lui creusai sa fosse, et mes mains l'y placèrent.
Hélas ! en m'acquittant de ce lugubre emploi,
J'aurois dans le tombeau désiré de la suivre ;
Mais un autre devoir aussi sacré pour moi
Me restoit à remplir et m'ordonnoit de vivre.
A ma place en ces lieux mon cher fils gémissoit,
Ma mort dans l'esclavage à jamais le laissoit ;

Et j'ai voulu du moins terminer sa misère,
Avant d'aller enfin me rejoindre à sa mère.

LE COMTE, *à d'Olban.*

Nous en savons assez.

D'OLBAN.

Oui, c'est à vous d'agir.

LE COMTE.

Comment?

D'OLBAN.

N'êtes-vous pas l'ami des commissaires?

LE COMTE.

J'entends; oui, je le suis. A des preuves si claires
S'ils résistoient, ma voix peut du moins les fléchir,
Ils voudront m'obliger.

D'OLBAN.

Tu te moques, je pense.
T'obliger? Ce sont eux, je le dis hautement,
Qui te devront ici de la reconnoissance.
C'est rendre à l'homme en place un service important
Que d'éclairer ses yeux sur le bien qu'il peut faire.

LISIMON, *regardant la galère.*

Sans doute la voilà cette triste galère?
(*A d'Olban.*)
Ne tardons plus, monsieur; menez-moi vers mon fils;
Que j'aille...

D'OLBAN.

Il n'est pas temps.

LISIMON.

Ah! vous m'avez promis...

D'OLBAN.

Je te promets encor; mais fais ce que j'exige.
Tu le verras bientôt; j'ai mes raisons, te dis-je.

(*Au comte.*)

Nous allons de vos soins attendre le succès.

(*Il sort et emmène Lisimon.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, *seul.*

J'ESPÈRE qu'il sera conforme à mes souhaits.
Il faut m'en assurer. À ses douleurs en proie,
Cécile en ce moment est digne de pitié;
Mais ne hasardons point, par une fausse joie,
De lui rendre cruels les soins de l'amitié.

(*Il veut sortir, et il est rencontré par Cécile qui entre avec Amélie.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, CÉCILE, AMÉLIE.

CÉCILE, *au comte.*

MONSIEUR, envoyez-moi ce malheureux; qu'il vienne!
Je veux encor le voir.

LE COMTE.

Je vais vous obéir.

AMÉLIE.

O Dieu! dans ses douleurs daigne la secourir.

LE COMTE, *vivement à Amélie.*

Madame, il le fera; que l'espoir vous soutienne.
Je ne m'explique point. Adieu, consolez-la;
Peut-être que bientôt son malheur finira.

SCÈNE IV.

CÉCILE, AMÉLIE.

(Cécile plongée dans une profonde rêverie, ne semble faire aucune attention à ce que dit le comte; et Amélie au contraire en est transportée.)

AMÉLIE.

AH! madame, écoutez ce fortuné présage.
Ce n'est pas sans sujet qu'il nous tient ce langage;
Non : ils ont découvert quelque chose d'heureux.
Une secrète joie éclatoit dans ses yeux...
Vous ne m'écoutez point. Immobile et glacée,
Sous le poids des douleurs vous semblez affaissée:
Le comte me l'a dit, vos malheurs vont finir.

CÉCILE, *d'une voix foible et sans changer d'attitude.*

Oui, sans doute... au tombeau.

AMÉLIE.

Vous me faites frémir.

CÉCILE.

Je le sens, oui, je touche à la fin de ma vie.

AMÉLIE, *lui prenant tendrement la main.*

Cruelle, songez-vous que c'est à votre amie,
A votre amie, à moi que vous parlez ainsi?
Vous ne m'aimez donc plus?

CÉCILE.

O ma chère Amélie!
Pardonne au désespoir : c'est lui qui parle ici.
Sous l'excès de mes maux il faut que je succombe;
La mort va les finir, je dois la souhaiter,
Et pourtant je me trouble à l'aspect de ma tombe;
Je ne puis sans terreur songer à te quitter :

Car je n'ai que toi seule à regretter au monde.
Ah ! du moins, en mourant, je ne te laisse pas
Dans un triste abandon, sans secours ici bas.
J'avois déja tantôt, en ma douleur profonde,
De d'Olban en secret assuré le destin ;
Mais depuis que je crois approcher de ma fin,
J'ai disposé de tout, et de mon héritage
Je viens entre vous deux d'ordonner le partage.

(Ici Amélie fond en larmes.)

Tu pleures ; je ne puis te blâmer de pleurer,
Tu n'as pas tort : tu perds une bien bonne amie,

(La pressant tendrement contre son sein.)

Et dont tu fus toujours bien tendrement chérie.
Tu ne l'oublieras pas, j'ose m'en assurer.

AMÉLIE, *avec un transport de douleur.*

Vous déchirez mon cœur !

CÉCILE.

Écoute une prière
Qui t'est de ma tendresse une preuve dernière.
Tiens ma place, prends soin de cet infortuné ;
Je te le recommande. Hélas! quoiqu'il soit né

(Apercevant André.)

Pour être... Dieu ! c'est lui ! défaillante, éperdue,
Ah ! je sens que je vais expirer à sa vue !

SCÈNE V.

CÉCILE, AMÉLIE, ANDRÉ.

(Amélie pleure amèrement; André s'avance à pas lents; Cécile baisse les yeux à son approche, et demeure quelque temps sans parler.)

CÉCILE, *à André.*

Ne pense pas qu'ici, par un nouvel effort,
Je cherche à t'arracher le secret de ton sort.
Je sais trop que sur toi je n'ai plus de puissance.
Garde, garde à jamais ton barbare silence;
Tu le veux, j'y consens. Près du terme fatal,
Sur le bord du cercueil tout devient presque egal.
Cependant je n'ai pu me refuser encore
Pour la dernière fois... dirai-je le plaisir
Ou l'horreur de te voir avant que de mourir?
Ah! tout me dit en vain qu'il faut que je t'abhorre;
Tu fis tous mes malheurs, tu m'arraches le jour,
Et tu ne peux, cruel, m'arracher mon amour!
Mon trépas rend enfin cet aveu pardonnable;
Il l'expiera du moins : innocent ou coupable,
(A Amélie.)
Je meurs en t'adorant. Puissé-je... Soutiens-moi.

AMÉLIE, *la soutenant, et tout effrayée.*

Cécile!

CÉCILE, *se laissant aller dans ses bras.*

Je succombe.

ANDRÉ, *avec saisissement.*

Ah! qu'est-ce que je voi?

AMÉLIE, *à André.*

Ton ouvrage, barbare! il faut bien qu'elle meure.
Regarde-la.

CÉCILE *à moitié évanouie dans les bras d'Amélie.*

Mon Dieu, hâte ma dernière heure!
Abrège mes douleurs!

ANDRÉ, *courant à Cécile, prenant avec transport une de ses mains, et la collant à sa bouche.*

Non, vivez pour m'aimer!
Ma Cécile, vivez! vivez pour m'estimer!
J'en suis digne toujours. Voyez-moi...

CÉCILE, *le regardant languissamment, sans retirer la main qu'il presse toujours contre ses lèvres.*

Que je vive?
Ah! tu ne le veux pas.

ANDRÉ.

O ciel! tu m'y réduis!
Je n'y résiste plus, et quoi qu'il en arrive,
Il faut parler.

CÉCILE.

Ingrat! nous qui n'avions jadis
Que les mêmes plaisirs et que les mêmes peines.

ANDRÉ.

Eh bien! vous l'emportez. C'en est fait, je me rends;
Vous allez tout savoir.

CÉCILE, *cessant de s'appuyer sur Amélie, et semblant reprendre des forces à ces mots.*

Tu ranimes mes sens :
Mais ne me donne pas des espérances vaines.
Mon ami, tes secrets, ne le sais-tu pas bien?
En entrant dans mon cœur, ne sortent pas du tien.
Poursuis donc : que crains-tu? parle, je t'en conjure
Par tout ce qu'ont de saint l'amour et la nature,
Par ce feu, dont toujours je brûle malgré moi,
Par mes pleurs, qui jamais n'ont coulé que pour toi.

ANDRÉ.

Ils ne tariront pas. Non, femme infortunée,
A des larmes de sang vous êtes condamnée :
Vous pleurerez bien plus dès que j'aurai parlé,
Quand ce secret fatal vous sera révélé.
Quelle épreuve, grand Dieu! pour le cœur d'une amante!
Ah! Cécile, tremblez! songez bien que vos yeux
Vont me voir innocent... peut-être vertueux,
Et condamné pourtant à l'horreur accablante
De vivre et de mourir en ces indignes lieux.
Vous m'en pourrez tirer en rompant le silence ;
Mais si vous l'osez faire, à vos pieds à l'instant
Je punirai sur moi ma coupable imprudence,
Et mon sang...

CÉCILE.

Je frémis ; tout mon corps est tremblant,
Achève, ou je me meurs.

ANDRÉ.

Eh bien donc, c'est mon père,
Qui jusqu'à ce moment m'a contraint à me taire,
C'est lui, s'il vit encore...

SCÈNE VI.

CÉCILE, AMÉLIE, ANDRÉ, LISIMON, D'OLBAN, LE COMTE.

LISIMON, *s'élançant dans les bras de son fils.*

Oui, ton père est vivant,
Mon cher fils... Mais il va mourir en t'embrassant.

ANDRÉ.

Mon père!

CÉCILE.

Lisimon!

ANDRÉ.

O ciel! par quelle grâce!...

CÉCILE, *sautant au cou de Lisimon.*

Voyez votre Cécile.

LISIMON, *l'embrassant.*

Et toi, ma fille, aussi?

CÉCILE, *avec vivacité.*

Il est donc innocent?

ANDRÉ.

Que mon cœur est saisi!
Ah! mon père, est-ce vous, est-ce vous que j'embrasse?
Je ne suis plus à plaindre. A présent votre fils
De ce qu'il a souffert reçoit un digne prix.

CÉCILE.

C'est lui! c'est Lisimon! ô rencontre imprévue!
(*Elle prend une des mains du vieillard, et la baise avec des transports de tendresse.*)
Jamais à ce bonheur me serois-je attendue?
Mon respectable ami! mon père!

LISIMON, *entre André et Cécile, et leur rendant tour à tour leurs caresses.*

Mes enfants!
Je crois que je mourrai dans vos embrassements.
Ah! mon cœur oppressé ne bat plus qu'avec peine.
(*Il s'appuie sur André.*)

CÉCILE.

Grâce au ciel, maintenant j'en suis enfin certaine;
André n'est pas coupable. Oh! non, il ne l'est pas,
Je n'en peux plus douter, puisqu'il est dans vos bras.
C'est en vain que ses fers...

LISIMON, *avec enthousiasme.*

Respectez-les, ma fille:
L'or qui couvre le grand, et dont l'opulent brille,
Leur donne moins d'éclat, que ces fers glorieux
N'en répandent ici sur ce fils généreux.
Ils sont de sa vertu le libre et cher partage,
L'honneur de la nature, et l'effort du courage.

ANDRÉ, *d'un air effrayé.*

Ah! de grâce, arrêtez.

CÉCILE, *à Lisimon.*

Quoi, ses fers?...

LISIMON.

Sont les miens.
Il se chargea pour moi de ces honteux liens;
Mais je viens les reprendre.

CÉCILE, *levant les bras avec un transport de joie qui la met toute hors d'elle-même.*

Ah! d'Olban! Amélie!
(*Au comte.*)
Monsieur, entendez-vous? Entends-tu, mon amie?

ANDRÉ, *à son père.*

Ne perdez point de temps, et fuyez de ces lieux;
Fuyez, vous dis-je, allez, retournez vers ma mère.

LISIMON.

Hélas! elle n'est plus.

ANDRÉ.

Qu'entends-je, justes cieux!
Ma mère!...

CÉCILE, *avec saisissement.*

Elle est morte! elle à qui je fus si chère!

LISIMON, *à son fils.*

Ce n'étoit, tu le sais, que pour la secourir,
Qu'à te céder mes fers j'avois pu consentir.
Mais dès qu'elle a fini sa pénible carrière,
Privé du nom d'époux, je ne suis plus que père.
Quitte envers elle, il faut m'acquitter envers toi,
Et j'aurai satisfait à tout ce que je doi.
(Il se tourne vers le comte et va se jeter à ses pieds.)
C'est de vous que dépend la grâce que j'espère,
Je l'implore à vos pieds.

ANDRÉ, *se précipitant aussi aux genoux du comte.*

Ne le croyez pas, non.

LISIMON.

Monsieur, ayez pitié de mon affliction ;
Entendez les sanglots d'un vieillard déplorable ;
Regardez ces cheveux blanchis dans les douleurs,
Ce front ridé, flétri ; voyez couler mes pleurs,
Et ne les voyez pas d'un œil impitoyable !
Ah ! rendez-moi mes fers !

ANDRÉ.

Monsieur, je vous l'ai dit,
C'est l'amour paternel, hélas ! qui le conduit,
Qui le porte à venir, pour un enfant qu'il aime,
S'offrir à l'infortune et s'accuser lui-même.
Mais ces fers sont à moi, le fardeau m'en est doux.
(Se tournant vers son père, les mains jointes.)
Et vous, de grâce encor, mon père, éloignez-vous.
Souffrez...

LISIMON, *embrassant de nouveau les genoux du comte.*
(A André.) *(Au comte.)*
Jamais. Monsieur, que ma douleur vous touche !
La pure vérité vous parle par ma bouche.

Ah ! tant d'autres ici pleurent à vos genoux
Pour sortir d'esclavage, et voir finir leurs peines !
Moi j'embrasse vos pieds pour obtenir des chaînes.

CÉCILE, *se renversant dans les bras d'Amélie.*

Mon cœur se brise.

D'OLBAN.

O Dieu ! vois ces nobles combats,
Baisse un moment ici tes regards sur la terre !
Ce spectacle en est digne.

LE COMTE, *les relevant et les embrassant.*

O vrai fils d'un tel père,
Bon vieillard, mes amis, venez tous dans mes bras.
Ah ! que vos cœurs sont grands, sont au-dessus des nôtres !
Vous étiez à mes pieds, c'est à moi d'être aux vôtres.
Mais, encore un moment, à nos yeux j'ai voulu
Vous laisser déployer toute votre vertu :
Elle honore la terre ; et votre délivrance
Doit de tant d'héroïsme être la récompense.
Aussi j'en viens pour vous d'obtenir la faveur,
Sûr qu'elle aura l'aveu d'un roi dont la clémence
De la loi, quand il faut, tempère la rigueur.
Il prise la vertu, quelque part qu'elle brille ;
Et demandant au ciel d'éclairer vos esprits,
Il vous traite en enfants égarés, mais chéris,
Qu'il se plaît à compter toujours dans sa famille.

LISIMON.

Ah ! pour l'aimer aussi nos cœurs, vraiment françois,
Bénissent son empire avec tous ses sujets.
Oui, si sur quelques points, où nous errons peut-être,
Une fausse raison nous sépara de vous,
Servir notre patrie, adorer notre maître,
Sont des sentiments saints qui nous rejoignent tous.

CÉCILE.

O jour! jour fortuné! Quel retour favorable!
L'aurions-nous pu prévoir?

D'OLBAN, *prenant André par la main, et le présentant à Cécile avec qui il l'unit.*

Cécile, c'est ma main
Qui vous doit présenter cet amant respectable:
Il est digne de vous, soyez unis enfin.
(*A André.*)
André, reçois de moi cette femme adorable:
Quoiqu'on ne puisse trop admirer tes vertus,
Le prix qui les couronne est peut-être au-dessus.

ANDRÉ, *voulant se jeter aux pieds de d'Olban, qui l'en empêche.*

Moi, monsieur, son époux?

CÉCILE, *se penchant sur le bras de d'Olban avec un transport de reconnoissance.*

Ah! vous serez mon frère.
Soyez de la famille, et ne nous quittons plus.
(*A Lisimon.*)
Bénissez vos enfants.

LISIMON, *bénissant André et Cécile*

Puisse un hymen prospère
Vous faire aimer toujours le tendre nom d'époux!
Puissiez-vous, comme moi, dans des moments si doux,
Remercier le ciel du bonheur d'être père!

FIN DE L'HONNÊTE CRIMINEL.

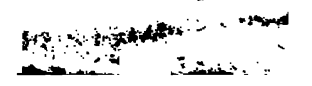
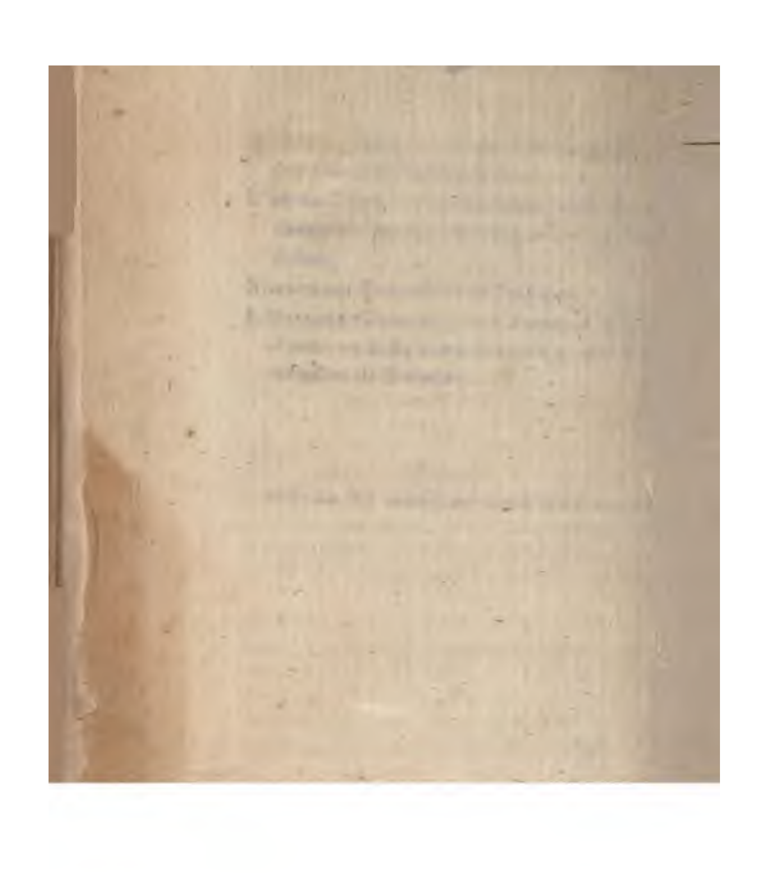


TABLE
DES PIÈCES ET DES NOTICES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.




MAR 25 1997

